Ce que je dois à Victor Serge

par Gabriel THOVERON

Au moment d'ouvrir cette dernière journée, je tiens à dire combien je suis heureux d'être présent à ce colloque, combien déjà j'ai été heureux d'apporter ma pierre - une toute petite pierre il est vrai - à son organisation. Je dois beaucoup à Victor Serge.

J'ai lu les *Mémoires d'un Révolutionnaire* à leur sortie en 1951. J'avais vingt ans, on dit que c'est un âge difficile ; c'était en tout cas des temps difficiles, temps de guerre froide où l'on était sommé de choisir son camp et des certitudes. Il n'y avait pas de voie possible entre American way of live - and death - et matérialisme hystérique. En ouvrant le livre de Serge, dès la première phrase, on trouvait planté un décor où je croyais reconnaître mon propre environnement : « Dès avant même de sortir de l'enfance, il me semble que j'eus, très net, ce double sentiment qui devait me dominer pendant toute la première moitié de ma vie : celui de **vivre dans un monde sans évasion possible où il ne restait qu'à se battre pour une évasion impossible** ». Et la suite était le récit d'une bataille qui semblait sans issue, mais que toujours pourtant un espoir éclairait.

Avec les *Mémoires d'un Révolutionnaire, La Catalogne libre* (« Homage to Catalonia ») de Georges Orwel et *Faux Passeports* de Charles Plisnier formaient une extraordinaire trilogie qui aurait pu, - qui aurait dû - ouvrir les yeux à tant de jeunes et d'intellectuels qui s'engageaient inconditionnellement dans les P.C. « stalinisés » et abandonnaient instantanément tout esprit critique. Des trois ouvrages que je viens de citer, le plus important me paraissait celui de Serge.

D'abord parce que ses souvenirs portaient sur une très longue période, - quarante ans -, toute une vie de lutte qui ne se clôturait ni par le renoncement, ni par une volte face ; mais surtout pour la rigueur morale qui n'avait cessé d'inspirer les actes de l'auteur.

Toujours il avait été à la recherche de la **vérité**, n'avait jamais voulu la cacher, s'était efforcé de la dire, de la crier. N'était-il pas étonnant de lire dans l'*Histoire du mouvement ouvrier* d'Edouard Dolléans : « Dans cette tragédie de Cronstadt, nous avons suivi le récit de Victor Serge, parce que, comparé aux différentes versions données de l'événement, il est confirmé par la confrontation des documents ». En un temps où régnaient les mensonges, il y avait donc encore des témoins sincères, dignes de foi, et qui tiraient les conséquences de ce qu'ils avaient observé ! Quand on cherche la vérité, écrivait Serge, « on la trouve et on n'est plus libre ni de suivre la pente de son entourage, ni d'accepter les clichés courants ».

Il disait aussi : « Les rapports entre l'erreur et la connaissance juste sont encore trop obscurs pour que l'on puisse prétendre les régler d'autorité (...) il y a peu d'exactitudes définitives. C'est dire que la **liberté de la pensée** me semble une des valeurs les plus essentielles ».

Et encore : « Il faut conclure à l'absence de fatalité, au pouvoir énorme de l'homme, à la **responsabilité personnelle** ». A condition bien sûr que l'action individuelle soit guidée par le travail intellectuel, que jamais l'on ne renonce aux armes de la critique, tout en restant, en même temps, tolérant. « Un des plus grands problèmes que chacun de nous ait à résoudre pratiquement, c'est certainement celui de l'accord à réaliser entre l'intransigeance qui résulte des convictions fermes, le maintien de l'esprit critique envers ces mêmes convictions et le respect de la conviction différente ».

Dans des temps où l'on nous répétait sans cesse que certaines fins permettaient de justifier tous les moyens, qu'on ne pouvait agir efficacement qu'en se soumettant à une discipline de parti imposée de très haut, que la pensée devait toujours veiller à rester orthodoxe, et que tout était uniformément blanc ou noir, on peut imaginer combien étaient rafraîchissantes, libératoires et stimulantes ces conclusions que Serge, sous le titre « Pleine Attente », plaçait à la fin de ces *Mémoires* d'espoir, et qui se terminaient ainsi : il fallait reconstruire la vie des peuples sur des bases nouvelles « de justice sociale, d'organisation rationnelle, de respect de la personne, de liberté, c'est là, pour moi, une évidence éclatante qui s'impose peu à peu à travers l'inhumanité du temps présent. L'avenir m'apparaît plein de possibilités plus grandes que celles que nous entrevîmes par le passé. Puisse la passion, l'expérience et les fautes mêmes de ma génération combattante en éclairer quelque peu les chemins ».

A un âge où l'on cherche sa voie, l'esprit ouvert, encore peu marqué par des certitudes, j'ai, je le crois, été profondément marqué par cet exemple, cette leçon de pensée libre et de tolérance. Voilà pourquoi sans doute j'ai toujours su résister chaque fois que l'on m'invitait à marcher au pas derrière la fanfare assourdissante de telle église ou telle chapelle ; cela m'a donc préservé de ces désillusions qui en ont désespéré tant d'autres. Je dois beaucoup à Victor Serge, et je viens aujourd'hui payer cette dette en participant à l'hommage que constitue notre colloque.

Je tenais à le dire au moment d'ouvrir une matinée où nous allons surtout évoquer le rôle culturel de Serge, après avoir, hier, d'abord parlé de son activité politique. Tout ce qui faisait l'originalité, la qualité de celle-ci, nous allons le retrouver aujourd'hui. Mais il importe de noter que c'est beaucoup à la réputation que lui donnait son activité d'écrivain et de critique, et à l'action des milieux intellectuels, que notre révolutionnaire dût d'échapper à la tyrannie stalinienne et de finalement survivre à trois générations de combattants, anarchistes en France, syndicalistes en Espagne, bolcheviks enfin en Russie. Ayons une pensée pour tous ces révolutionnaires, emprisonnés, torturés, exécutés et oubliés, dont nous ne recueillerons jamais les témoignages.

S

Victor Serge et l'Espagne (1936-1939)

par Pelai PAGES I BLANCH

Traduit de l'espagnol par
Marie-José SANCHEZ

La guerre d'Espagne survient quelques mois après que Victor Serge soit revenu d'URSS. A la mi-avril 1936, après trois ans de déportation à Orenbourg, dans l'Oural, Serge avait été expulsé de Russie et privé de la citoyenneté soviétique. Dans la deuxième partie de sa vie — en réalité depuis 1927, lorsqu'il se positionna ouvertement du côté de l'opposition antistalinienne —, il fut témoin de l'involution progressive dont souffrait la révolution russe sous l'hégémonie de Staline et il souffrit dans sa propre chair des effets de cette involution ce qui lui permit d'élaborer ses premières analyses du stalinisme.

Lorsqu'en juillet 1936 la guerre civile espagnole commence, et entraîne un processus révolutionnaire, l'Union Soviétique est la préoccupation centrale de Victor Serge. Mais à partir de ce moment, le processus historique de la révolution espagnole s'ajoute à cette préoccupation principale. Et les deux thèmes — Russie et Espagne — l'accompagnent intimement durant la période qui va de 1936 à la seconde guerre mondiale. L'espoir en la révolution espagnole, la peur qu'en Espagne se reproduisent les événements russes et la confirmation finale de cette peur, sont au centre de l'intérêt de Serge pour la guerre civile espagnole.

Pour Serge, comme pour tant d'autres révolutionnaires européens de sa génération, l'Espagne est d'abord le retour de l'espoir mais finit par devenir une frustration définitive des idéaux surgis de l'Octobre soviétique de 1917.

L'intérêt que Serge avait pour l'Espagne n'est pas étonnant. En effet, le révolutionnaire russo-belge connaissait très bien ce pays. En 1917, après un long séjour dans une prison française, il vécut un temps à Barcelone où il milita à la CNT et collabora à l'hebdomadaire anarchiste *Terre et liberté* dans lequel il utilisa pour la première fois, le pseudonyme de Victor Serge. Il participa activement à la grève générale révolutionnaire de 1917 qui est décrite dans un de ses meilleurs romans. (1)

Son identification avec les revendications et les luttes historiques du prolétariat espagnol et le contact qu'il maintenait depuis longtemps avec des militants ouvriers lui apportèrent une connaissance de la situation du mouvement ouvrier espagnol peu commune en Europe.

Son ancien militantisme dans les rangs de l'anarcho-syndicalisme et l'admiration qu'il avait ressentie pour Salvador Segui — un des dirigeants historiques du syndicalisme catalan du XXe siècle — avait laissé chez Serge une sympathie indubitable pour l'anarchisme catalan. Il savait que l'anarchisme en Catalogne était un mouvement puissant, profondément enraciné dans le prolétariat et que ses potentialités révolutionnaires étaient indispensables au triomphe de la révolution.

En outre, Serge n'était pas, loin de là, un inconnu en Espagne. Durant les mois de transition qui précédèrent la chute de la monarchie et la proclamation de la deuxième république, plu-

sieurs de ses livres furent publiés : *Les hommes en prison,* en 1930, son premier roman ; *L'an I de la révolution russe* en 1930 ; et *Lénine 1917 (Pétrograd en danger. L'Okhrana)* en 1931. L'année où est instaurée la république fut publiée *La naissance de notre force,* un récit romancé de son expérience historique, en bonne partie centré à Barcelone. Ainsi la connaissance que Serge avait de l'Espagne s'accompagnait de la connaissance que l'Espagne avait de Serge, surtout dans les cercles littéraires et révolutionnaires.

LE POUM ET VICTOR SERGE. LA DEFENSE DE LA REVOLUTION ESPAGNOLE

Lorsqu'éclate la guerre civile espagnole, les fidélités politiques et idéologiques de Serge se situent dans le camp de l'hétérodoxie communiste. Tout au long de la guerre civile espagnole il va maintenir des relations avec le parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), une organisation communiste et antistalinienne, fondée en septembre 1935, née de l'unification entre le bloc ouvrier et paysan que dirigeait Joaquim Maurin, et la gauche communiste d'Espagne d'Andrès Nin. Les relations de Serge avec le POUM n'étaient pas seulement dues à des coïncidences politiques et idéologiques. Serge avait aussi une grande amitié pour certains dirigeants de ce parti, spécialement Nin avec qui il avait vécu et lutté en URSS dans les rangs de l'opposition trotskyste. (2)

Ce n'est pas un hasard si un des premiers textes de Serge sur la guerre civile est une longue lettre qu'il écrit de Bruxelles à Nin trois semaines après le début de la guerre. La lettre, intégralement reproduite dans *La Batalla,* quotidien du POUM, était introduite par un bref texte où on rappelle que Serge « n'est pas inconnu pour le prolétariat révolutionnaire espagnol (...). Son magnifique livre *La naissance de notre force* dit combien Serge a souffert et lutté avec nos générations révolutionnaires au temps de la grande guerre et l'interpénétration qu'il sent avec tout ce qui est nôtre. Depuis ces pages — finissait l'introduction —, en rendant publique sa lettre, nous manifestons notre désir, et le désir de tous les révolutionnaires espagnols, de l'avoir au plus vite avec nous, dans nos rangs ». (3)

La lettre de Serge — adressée « à Mon cher Andrès, mon vieil ami » — exposait avec clarté tous les espoirs qu'il entretenait dans la révolution espagnole récemment déclenchée et, en même temps, il posait sans ambages le plus grand problème — la question du pouvoir — qui pouvait se présenter à la révolution.

Elle met d'abord en évidence la foi et la confiance de Serge dans la classe ouvrière espagnole. Après avoir demandé à Nin de lui envoyer les publications du POUM, il ne manque pas d'ajouter « qu'elles m'apportent un peu d'air tonique d'une révolution dans laquelle je crois depuis près de 20 ans. Je crois en elle parce que je connais assez les ouvriers d'Espagne et la situation générale dans laquelle vous vous trouvez et parce que depuis 1917, il me semble que vous avez une mission exceptionnelle à accomplir dans cet Occident malade. La grande maladie de l'Occident, cette décomposition du vieux régime sur lequel naissent les fascismes, est en fin de compte la faiblesse de la classe ouvrière. Nulle part, sauf pendant quelques années en Russie, notre classe n'a été à la mesure de sa mission. La classe ouvrière a laissé échapper les meilleures occasions de mettre fin au chaos ; en se libérant, elle s'est laissée portée par des charlatans ingénus ou couards et sa carence révolutionnaire a fait la fortune de Mussolini et de Hitler. Mais sa

faiblesse s'explique par la saignée que lui a infligée la guerre ».

Contrairement à la classe ouvrière européenne affaiblie, « le prolétariat espagnol n'a pas souffert de cette saignée épouvantable, il a conservé toutes ses forces vives ».

Un tel fait lui donnait une supériorité numérique et morale face aux droites et aux militaires insurrectionnels. Mais malgré l'unité et la force existante dans le prolétariat espagnol, Serge plaidait pour la création d'hommes nouveaux formés dans la lutte, des hommes « pour former, au cœur même de la lutte, le véritable parti de la révolution, appelé à assumer toutes les responsabilités. Des hommes de tous les partis, de toutes les tendances et d'aucune, le formeront sans trop penser à cela et en se prodiguant dans l'action quotidienne ». Pour Serge il n'y a avait aucun doute quant au fait que l'enjeu réel de la guerre d'Espagne était la cause de la classe ouvrière et du socialisme : « Seule la classe ouvrière peut vaincre le fascisme. Elle seule peut construire une République digne de ce nom, une démocratie qui ne soit plus une farce. La classe ouvrière a droit au pouvoir. Elle peut et doit commencer à soigner ses blessures, à supprimer la misère, à transformer la société. Douter aujourd'hui sur ce point serait tout compromettre parce qu'on ne peut pas demander aux ouvriers qu'ils se fassent tuer, s'ils n'ont pas autre chose de plus sérieux à défendre que la République de Messieurs Alcala Zamora et Azana ».

D'où l'importance que Serge accordait à la question du pouvoir, pierre angulaire de toute révolution. Dans sa perspective, « la classe ouvrière doit tout contrôler au moyen de ses organisations et de l'initiative de tous : le pouvoir, la production, l'armée, l'approvisionnement, les communications ». Après avoir mis en garde contre le danger de trahison de la cause prolétarienne par les politiciens professionnels et les « avocats » qui surgissent dans toutes les révolutions, Serge constatait qu'« il n'y a pas de pouvoir plus légitime que celui du peuple en arme et en état de légitime défense ». Il terminait sa lettre en signalant la nécessité pour le mouvement anarchiste espagnol de s'intégrer dans le processus révolutionnaire espagnol en y apportant un contenu anti-bureaucratique que lui seul pouvait assurer : « Si les camarades de la CNT et de la FAI savent s'imposer une discipline d'hommes libres, dans une période révolutionnaire leur influence constituera un antidote précieux aux tendances étatiques et bureaucratiques du mouvement ouvrier. Leur collaboration vivifiera la liberté ouvrière. Je pense à tout cela avec une tension de tout mon être. Peut-être que le danger commun, la volonté commune de vaincre et de transformer le monde, la communauté de sang et d'aspiration, aussi bien pour les uns que pour les autres, l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, tout cela n'est-il pas suffisant pour réconcilier dans l'action et pour l'action et l'émulation au service de la révolution, les anarchistes et les marxistes ? »

Quelques jours plus tard, le 13 août, il écrivait une nouvelle lettre à Andrès Nin dans laquelle il insistait sur la nécessité de raffermir les liens de collaboration entre le POUM et les anarchistes. Il conseillait à Nin de notifier officiellement aux anarchistes la promesse suivante : « Nous prenons l'engagement de défendre, avec les syndicalistes et les anarchistes, la liberté de pensée et de parole, la démocratie ouvrière dans la révolution, considérant que ces libertés seules peuvent assurer, dans des institutions saines, la ferme discipline dans le combat et dans la production dont nous sommes les partisans résolus »,

et qu'on n'oublie jamais, malgré les différences idéologiques existantes entre marxistes et anarchistes, qu'ils sont « frères de classe » et que les divergences doivent servir « comme une émulation féconde au service de la révolution ». (4)

A partir de ces deux textes, on commence à publier des articles de Serge dans la presse du POUM. *Autour d'un crime,* article publié en septembre 1936 dans *La Batalla,* était centré sur la répression politique existant en URSS et spécialement lors du premier procès contre la vieille garde bolchévique. (5) Pour la première fois le thème de la persécution en Russie apparaissait étroitement lié avec la révolution espagnole. Quelques semaines plus tard paraissait dans *La Batalla* une nouvelle lettre de Serge dans laquelle il félicitait le POUM pour la qualité du journal : « Il m'apporte, ici, la voix de la révolution espagnole, totalement enorgueilli au moment où les travailleurs russes fatigués par vingt ans d'efforts et de sacrifices dans un isolement asphyxiant, rétrogradent sous la pensée bureaucratique ».

Dans cette nouvelle lettre, Serge associe explicitement la révolution russe avec la révolution espagnole. Pour lui, le POUM reprend la flamme de la révolution socialiste russe. Exprimant le désir de tous les opposants incarcérés dans les prisons soviétiques, il affirmait clairement que « si le gouvernement soviétique consentait à faciliter l'embrigadement dans vos files des révolutionnaires qu'il prive de liberté, beaucoup de combattants d'octobre seraient rapidement avec vous ». (6)

Les relations de Serge avec le POUM iront cependant plus loin. A la demande du comité exécutif, qui en novembre 1936 via Julian Gomez Gorkin lui offrait un poste de correspondant à *La Batalla* et dans le reste des publications théoriques du parti, Serge répondait le 2 décembre de la même année, non seulement son « accord total à cette collaboration », mais aussi : « je me considère dès à présent membre du POUM et je vous prie de me compter parmi vous sans réserve. Là où je me trouverai, je serai totalement à votre disposition ». (7)

Cette fidélité de Serge au POUM l'amène à rompre avec le trotskysme en janvier 1937 en raison des critiques formulées par Trotsky et les organisations trotskystes à l'égard du parti de Nin. (8) De cette manière Serge liait en un compromis unique sa double activité politique en faveur de la révolution espagnole et contre la répression stalinienne en URSS pendant les années que lui-même a caractérisées comme « la défaite de l'Occident ». (9)

S'il offrait sa plume au POUM et à la révolution espagnole, s'il intervenait à Amsterdam et à Rotterdam auprès du révolutionnaire hollandais Heinrich Sneevliet, dirigeant du RSAP hollandais, dans des meetings ouvriers pour réclamer la solidarité prolétarienne avec les républicains espagnols, (10) il livrait au même moment un dur combat pour sensibiliser le prolétariat européen aux crimes qu'était en train de commettre Staline en Russie.

L'ESPAGNE ET LA RUSSIE

L'ombre de Staline — aurait pu écrire Victor Serge — s'était étendue. Tellement étendue que, depuis Moscou, elle était capable de se prolonger jusqu'en Europe méridionale. La peur d'une intervention soviétique en Espagne, de la même nature que celle qui était en train de se dérouler en URSS, fut présente dans la pensée de Serge dès le début de la guerre civile espagnole. L'été 36, Serge constitua à Paris avec André Breton, Marcel Martinet, Magdeleine Paz, Pierre Monatte et Alfred Rosmer — entre autres — le « Comité pour l'enquête sur les procès et pour la défense de la

liberté d'opinion dans la révolution». Serge imposa ce grand titre en pensant que le comité devait défendre aussi «des hommes dont le totalitarisme russe tenterait de se défaire à Madrid et Barcelone par les mêmes moyens de l'imposture et de l'assassinat». (11)

Dans la mesure où se déroulait en Espagne une révolution inopportune selon Staline, dans la mesure où la guerre d'Espagne annonçait une conflagration mondiale prochaine, et dans la mesure où l'influence soviétique était chaque jour plus grande en Espagne républicaine, il n'y avait pas de doute pour Serge sur l'étroite relation existant entre la répression en URSS et la politique de Staline en Espagne.

Il avait déjà publié en 1936, dans *La révolution prolétarienne,* un article au titre significatif, *Crimes en Russie, intrigues en Espagne,* (12) dans lequel il exposait pour la première fois ses peurs face à la répression qui touchait les révolutionnaires espagnols.

La première partie de l'article insistait sur les événements soviétiques. Mais «la révolution ouvrière étant une dans le monde, tout ce qui la pourrit, l'ensanglante, la trahit en un point retentit douloureusement, dangereusement sur d'autres». Un de ces points était l'Espagne, où le POUM, «un grand parti ouvrier d'opposition communiste, c'est-à-dire fermement hostile à la conception stalinienne du socialisme, à l'Etat totalitaire, au système bureaucratique» commençait à se voir persécuté par les manœuvres staliniennes. Après avoir mis en évidence les premières persécutions que subissait le POUM — assaut au local de ses jeunesses à Madrid, interdiction de son organe de presse madrilène — et avoir mis en lumière la campagne initiée par *Treball,* le journal du PSUC (le parti communiste catalan), et par le consulat soviétique de Barcelone qui, le 28 novembre 1936, avait accusé *La Batalla* d'être un journal vendu au «fascisme international», Serge affirmait catégoriquement que «c'est donc pour mieux étrangler les révolutionnaires d'Espagne que l'on assassine les vieux révolutionnaires de Russie!». Il terminait son article par une prémonition: «si les manœuvres staliniennes réussissaient (il faudait pour cela que les camarades de la CNT et de la FAI se laissent noyauter ou rouler — et ils le payeraient cher par la suite), les étapes suivantes de l'opération seraient assez prévisibles: le consulat soviétique s'efforcerait d'obtenir l'interdiction de *La Batalla,* c'est-à-dire d'imposer dans le mouvement ouvrier catalan le régime du baillon; et pour consommer la mainmise sur ce mouvement, on finirait bien par monter, à l'instar des comédies judiciaires de Moscou et de Novosibirsk, quelques affaires de «complot avec Hitler-Franco-Mussolini» contre des révolutionnaires espagnols...». Quelques jours après la publication de son article, le 13 décembre 1936, le PSUC provoquait une crise gouvernementale dans la *generalitat catalana* centrée sur la nécessité d'exclure le POUM, représenté par Nin, du gouvernement catalan. La campagne de presse suivante lancée par le PCE et par le PSUC contre l'organisation révolutionnaire et antistalinienne, abondait en calomnies et diffamations, présentant le POUM comme le parti de la 5e colonne au service de Franco et du fascisme international. Ainsi, les prémonitions de Serge, qui connaissait à la perfection les méthodes du stalinisme, commençaient à s'accomplir scrupuleusement.

Dans *La révolution prolétarienne,* Serge dénonçait ces premières manœuvres en même temps qu'il se plaignait de la passivité de la CNT face aux premières attaques du stalinisme contre le POUM. (13)

Dans *La Batalla* du 3 janvier 1937, il publiait un bref article daté du 29 décembre 1936 dans lequel il comparait à nouveau la situation russe et espagnole, il rapprochait la conjoncture historique semblable du POUM et du parti bolchévique à la veille de la révolution russe. (14)

La défense de la révolution socialiste face aux partisans de la démocratie bourgeoise avait provoqué la même réaction : « Comme il n'y avait rien à opposer aux points de vue des bolchéviques (il se réfère au programme bolchévique de juillet-août 1917) on essaya pour eux la même chose que l'on vient de découvrir pour vous, camarades du POUM et de la CNT, l'arme la plus perfide, la plus empoisonnée parce qu'elle blesse la classe laborieuse dans sa conscience et dans sa force morale — la calomnie ».

Pour Serge un bloc hétérogène des forces réactionnaires était en train de se constituer dans le but de renforcer la campagne d'injures et de discrédit contre les révolutionnaires espagnols.

D'une part, il y avait les oligarchies financières de l'étranger qui, en aucun cas, ne pouvaient être intéressées par la victoire du socialisme en Espagne.

En deuxième lieu, la grande bourgeoisie espagnole défendant ses privilèges de classe.

La nouvelle caste bureaucratique de l'URSS était la troisième force de la réaction. Le triomphe de la révolution espagnole ne lui appartenait pas et ses privilèges étaient aussi en danger.

La défense des révolutionnaires espagnols calomniés était donc la défense de la révolution espagnole et en même temps la défense des ouvriers soviétiques et du socialisme dans le monde entier. A partir de ce moment et jusqu'en mai 1937, la plus grande part de l'activité politique et littéraire de Serge fut de lutter contre la calomnie à laquelle était systématiquement soumise le POUM. Face au mensonge, il répétait le vieil adage selon lequel la vérité « est notre principale arme parce qu'elle constitue un appel ininterrompu à la conscience de classe », et il insistait sur le fait que la campagne était largement entamée : « C'est une véritable préparation d'assassinat ». (15) En pleine campagne de calomnie et, à l'occasion d'un voyage que Lulian Gomez Gorkin, membre du comité exécutif du POUM et directeur de *La Batalla,* réalisa à Bruxelles, Serge l'accompagna en visite chez deux des dirigeants de l'Internationale socialiste, Fritz Adler et Oscar Polak. La réponse de ces derniers reflétait clairement l'attitude qu'avait adoptée la majorité des organisations socialistes face aux crimes de Staline en URSS et ceux qui se préparaient en Espagne : « Que voulez-vous que nous fassions ? Les Russes sont les maîtres de la situation puisqu'ils envoient des armes à l'Espagne ». (16)

Le chantage des armes soviétiques servait de baillon à ceux qui ne pouvaient en aucune façon, aussi bien en Espagne qu'en Europe, être d'accord avec les persécutions staliniennes et fut le chantage définitif qui clôtura la provocation finale afin de déchaîner la répression contre les forces révolutionnaires espagnoles.

LES FAITS DE MAI 1937 ET LA REPRESSION CONTRE LE POUM

A partir du mois d'avril 1937, Serge suit de près à Paris les préparatifs des sanglantes journées de mai à Barcelone. Dans les dernières semaines, une grande série de conflits annonçait un affrontement généralisé entre ceux qui se montraient partisans de ne pas céder d'un pouce dans la conquête de la révolution (CNT-POUM-FAI) et ceux du bloc républicain communiste disposés à freiner le processus de transformation révolutionnaire. Serge contemplait avec une sagacité analy-

tique l'aggravation du processus de contradiction depuis mars 1936. Le vol par des militants du PSUC de 10 tanks à peine sortis de l'usine à Barcelone, la suspension temporaire de *La Batalla* pour avoir dénoncé le vol, la tentative de dissolution des patrouilles ouvrières de contrôle et la reconstitution de la police, la résistance de la CNT/FAI à dissoudre les patrouilles, la crise du gouvernement de la *generalitat catalana,* les premiers assassinats anarchistes en Castille, la poursuite de la répression contre le POUM madrilène et, enfin, les traces de la mort de l'anarchiste Antonio Martin à Puigcerda et du communiste Roldan Cortada près de Barcelone, constituaient selon le récit chronologique de Serge les pas qui devaient culminer dans l'affrontement généralisé. (17)

Celui-ci se produisit le 3 mai 1937, après l'attaque gouvernementale perpétrée par la *generalitat* et les communistes contre la Centrale de téléphone de Barcelone. « Le soir, constate Serge, la cité ouvrière s'est levée toute entière apprenant que M. Companys a donné l'ordre de désarmer les patrouilles de contrôle. »

De la même manière Thiers, lorsqu'il avait tenté de désarmer les ouvriers de Paris, avait provoqué la Commune de Paris en 1871. A nouveau le 19 juillet 1936, les ouvriers étaient maîtres de la Catalogne. Mais l'indécision de la CNT et de la FAI empêcha l'insurrection ouvrière, face à la provocation stalinienne, d'atteindre ses objectifs : « La censure s'installe pendant qu'on enterre les morts. La victoire ouvrière se transforme en défaite. Le coup de force stalinien, véritable coup de poignard dans le dos de l'Espagne antifasciste, devient une sage opération de police dirigée contre l'anarchie, le désordre sanglant, l'homme au couteau entre les dents ». (18) Immédiatement, la presse stalinienne du monde entier exige la dissolution du POUM.

A partir de ce moment, Serge ne voyait plus qu'une alternative à l'évolution de la république espagnole. Malgré la perte de ses positions politiques, la classe ouvrière conservait encore une bonne partie de sa force : « Si ses organisations se resaisissent (et cela concerne surtout la CNT, en second lieu les socialistes) et savent faire preuve de fermeté, l'adversaire devra céder, la victoire sur le fascisme sera assurée et l'ordre avec elle, un ordre nouveau. Si elles continuent à se laisser manœuvrer, diviser, assassiner en détail, corrompre ici, emprisonner là, on ne peut que prévoir au bout du chemin quelque monstrueuse provocation, une chaotique, une héroïque réaction des masses exaspérées, des flots de sang, le triomphe de la réaction, d'abord sous un masque républicain, puis, inévitablement, sous une forme fascisante ».

Lorsque Victor Serge rédigeait ces propos sur les événements de mai à Barcelone, la répression contre le POUM et les révolutionnaires espagnols n'avait pas encore commencé à grande échelle. La substitution de Largo Caballero — qui avait refusé de dissoudre le POUM — par Negrin à la tête du Conseil des ministres de la République, donnera l'impulsion finale à la répression. A la fin du mois de mai, le gouvernement Negrin suspendait définitivement *La Batalla,* et à la mi-juin, le POUM devenait illégal, son comité exécutif emprisonné ainsi que des centaines de ses militants, la division 29, constituée de membres du POUM, était dissoute et on commençait à connaître des cas de militants antifascistes morts dans d'étranges circonstances.

Comme il l'avait fait lorsque se produisirent les premiers procès de Moscou en août 1936, Victor Serge entama immédiatement avec l'Independent labour party britannique, le parti socialiste révolutionnaire hollandais de Sneevliet, et l'aile gauche du

parti socialiste français (Marceau Pivert, Collinet, etc.) un large mouvement de solidarité internationale. A la fin du mois de mois de juin 1937, il publiait dans *La révolution prolétarienne* un article dramatique sous le titre « Crime à Barcelone » (19) dans lequel, après avoir raconté les premières persécutions contre le POUM et dénoncé la mort (officiellement d'une appendicite) dans la prison de Valence du jeune britannique Bob Smillie, combattant de l'ILP dans les milices du POUM, il lançait une nouvelle prémonition : « Andrès Nin — écrivait-il — ne souffre d'aucune appendicite chronique. Il est jeune, il a le cœur solide. Nous ne croirons ni à l'appendicite soudaine, ni à l'embolie. Il faut que sa vie soit sous la sauvegarde des véritables organisations ouvrières de Catalogne ».

Mais l'appel venait trop tard. En juillet on confirmait la « disparition » du principal dirigeant du POUM. « Qu'il est facile, écrivait un mois plus tôt Serge, par ces temps noirs, ces temps de scélératesse et de silences complices, d'être bon prophète. » (20)

L'assassinat de Nin, bien qu'il s'y attendait, l'affecta profondément. Dans son nouvel article « Adieu à Andrès Nin » (21), il rappelait divers épisodes de la vie de Nin où ils s'étaient tous deux retrouvés. La lointaine date de leur première rencontre à Moscou en 1921, lorsque Nin avait représenté la CNT au deuxième congrès de l'Internationale syndicale rouge, leur rencontre ensuite à Vienne en 1923. La menace de déportation qui pesait sur tous deux en 1927 pour avoir participé aux luttes de l'opposition (Nin fut alors sauvé grâce à son renom à l'étranger), sa participation au processus révolutionnaire espagnol depuis la proclamation de la République jusqu'à son arrestation le 16 juin 1937.

L'admiration de Serge pour Nin l'amena à terminer l'article par un amer adieu : « Adieu mon ami. Ta grande vie courageuse nous reste, semée d'œuvres et d'action. Ta mort terrible nous reste aussi. C'est jusqu'au bout, comme toi, qu'il faut tenir pour que le socialisme soit libre ».

Malgré la campagne internationale menée par Serge et ses amis, et les questions qu'une commission soumit aux ministres républicains espagnols Irujo et Zugazagoita, la répression contre le POUM ne cessa pas. A l'assassinat de Nin, d'autres crimes suivirent, comme ceux des étrangers Kurt Landau, Erwin Wolf, Marckhein, etc. mais l'on put éviter que des procès semblables à ceux qui avaient eu lieu à Moscou, ne se produisent.

Depuis la mi-37, Serge était convaincu que la République avait perdu la guerre. Dans ses mémoires écrites au Mexique pendant la seconde guerre mondiale, il rappelait les épisodes de la répression communiste contre le POUM et écrivait qu'il était « impossible de vaincre le fascisme en instituant à l'intérieur un régime de camps de concentration et d'assassinats contre les antifascistes les plus énergiques et les plus sûrs, et en perdant ainsi le prestige moral de la démocratie ». (22) Quelques pages plus loin, il était encore plus dur : « à partir de la mi-37, nous sentions que la République espagnole ne se donnait, sous M. Negrin, un « gouvernement de la victoire » que pour entrer en agonie. Ce sentiment gagnait les masses comme un crépuscule descend et il imposait une conscience indistincte de l'impuissance ». (23) Le désenchantement était total.

D'un autre côté, nous l'avons déjà souligné, l'Espagne permit à Serge de confirmer son analyse du stalinisme. La campagne stalinienne, déchaînée contre le POUM, lui confirma la nature totalitaire du nouveau pouvoir soviéti-

que qui, par ses méthodes, était facilement comparable au pouvoir fasciste. Les méthodes de terreur contre toute dissidence créaient un climat psychologique propice à l'assassinat, à l'élimination physique de l'adversaire politique et annihilait la liberté de raisonner, la possibilité de penser librement, de posséder un esprit imaginatif et critique.

Tel était pour Serge l'apport fondamental du totalitarisme soviétique qui l'approchait dangereusement du fascisme. (24)

LA DEFAITE DE LA REPUBLIQUE ESPAGNOLE: LES RESPONSABILITES DE STALINE

Au cours des années qui lui restèrent à vivre, Serge continua constamment son combat contre le stalinisme, et mena à la fois une défense à outrance de la conception démocratique du socialisme. Après les amères séquelles de mai 37 en Espagne, de nouveaux procès politiques commencèrent à Moscou, et ce fut aussi le début des « disparitions » des conseillers russes que Staline avait envoyés en Espagne. La fin de la guerre d'Espagne était proche — pour Serge elle s'était déjà terminée — et bientôt la seconde guerre mondiale allait commencer. C'était le moment de faire un bilan global de l'intervention soviétique en Espagne et des responsabilités de Staline dans la défaite de la Révolution espagnole et finalement de la République. Il allait l'entamer à la fin de 1937, le continuer en 1938, et il le terminerait en 1940.

En premier lieu, Serge se centrait sur les raisons qui avaient motivé l'intervention russe dans la guerre d'Espagne. Au cours des premiers mois Staline respecta scrupuleusement les accords de non-intervention décidés par les puissances européennes, et ce ne fut qu'après octobre 1936, face à la menace fasciste sur Madrid que Staline décida d'aider la République. Serge donnait deux raisons à ce changement d'attitude: « La victoire de Franco en Espagne — écrivait-il en 1939 — était une menace pour la France, alliée de fait de l'URSS. Tout l'équilibre européen était altéré au bénéfice de l'Allemagne ». (25)

La seconde raison qu'il avançait était étroitement liée à la situation interne en URSS: « Exterminer les compagnons de Lénine, décimer le parti et se taire face à l'étranglement de la classe ouvrière espagnole, auraient été se démasquer, donner à l'intérieur du pays le pire aliment à la critique trotskyste, compromettre jusqu'aux apparences le prestige révolutionnaire. Au contraire, apparaître au peuple russe et à la classe ouvrière internationale comme le sauveur de la démocratie en Espagne faisait pardonner beaucoup de choses, consolidait politiquement le régime ». (26)

A partir de cette double constatation, Staline poursuivit en Espagne un triple objectif: « Empêcher la victoire de Franco, c'est-à-dire l'encerclement de l'alliée probable, la France; empêcher une révolution socialiste qui serait la source de trop de complications européennes et de complications sociales en Russie même; imposer enfin à la République espagnole une sorte de tutelle diplomatique et militaire ». (27) C'est pour cela qu'il envoya en Espagne une armée de conseillers qui, peu à peu, contrôleraient les ressorts cruciaux de la République espagnole et qu'il potentialisa les groupes communistes fidèles, le PCE et le PSUC, qui finirent par imposer leur hégémonie en Espagne républicaine. Mais il dût faire face aux organisations révolutionnaires disposées à ne pas se laisser voler les conquêtes de la révolution. La campagne contre le POUM répondait à l'objectif final de faire avorter la révolution espagnole: « Staline ne veut pas une Espagne fasciste, mais il ne veut pas non plus une Espagne où il y aurait une démocratie

ouvrière qu'il ne pourrait pas contrôler et qui donnerait au monde un exemple différent du sien». (28)

Pour atteindre cet objectif, le parti communiste créa en Espagne des prisons secrètes, il procéda à des exécutions aussi secrètes et à des séquestrations mystérieuses, il interdisit que la presse espagnole critiqua l'URSS: «Les anti-staliniens s'exposent, au front à recevoir une balle dans le dos, en prison au peloton d'exécution et en ville au camp de concentration». (29) Je crois en définitive qu'il y eut une dictature occulte sur la République espagnole qui «fut le pire facteur de division, de démoralisation et de défaite». (30) Le dépôt des réserves d'or de la banque d'Espagne à Moscou, comme payement de l'aide militaire russe, servit de chantage permanent à la République espagnole. Staline obtint de cette manière la paralysie de la révolution et, a posteriori, sa politique provoqua la défaite républicaine. En 1940, pour Serge, les responsabilités de Staline en Espagne sont claires, bien que Staline les imputa immédiatement à ses agents. A ce stade, un autre chapitre de purges commença, duquel ne s'échappa presque aucun Russe qui avait fait la guerre en Espagne. Déjà, en septembre 37, commentant la relève d'Antonov-Ovséenko, le consul général d'URSS à Barcelone, Serge avait affirmé que «sa disparition n'est plus qu'une question de temps». (31)

En 1940 s'étaient produites en plus les «disparitions» de Rosemberg, l'ambassadeur soviétique à Madrid, du journaliste Koltzov, et des généraux Kléber, Stachevski, Berzin, etc... «Le mot disparition recouvre ici son sens russe, qui signifie fusillé on ne sait ni où ni quand...» (32) Et tout cela pour que Staline conserve le pouvoir.

(1) Il s'agit de Naissance de notre force, Rieder, Paris, 1931.
(2) Pour les relations entre Serge et Nin pendant les années qu'ils vécurent ensemble à Moscou, voir Victor SERGE, Mémoires d'un révolutionnaire, Seuils, Paris, 1951, spécialement les pages 212-307.
(3) «Une lettre du grand révolutionnaire russe, Victor Serge»; *La Batalla,* 1er septembre 1936. Une traduction française peut être consultée dans Victor SERGE. Léon TROTSKY, La lutte contre le stalinisme. Correspondance inédite, article. Textes choisis et présentés par Michel Dreyfus, Paspero, Paris, 1977.
(4) Victor SERGE, Léon TROTSKY, La lutte contre le stalinisme, op. cit., p. 135-136.
(5) Victor SERGE, Autour d'un crime, *La Batalla,* 29 septembre 1936.
(6) Une lettre de Victor Serge, *La Batalla,* 9 septembre 1936.
(7) Le grand écrivain révolutionnaire, Victor Serge, Collaborateur officiel de *La Batalla* et membre du POUM, *La Batalla,* 10 décembre 1936.
(8) J'ai abordé ce sujet dans mon article «Le mouvement trotskyste pendant la guerre civile d'Espagne», *Cahiers Léon Trotsky,* juin 1982, p. 47-65. Il existe aussi de nombreuses références sur les relations entre Serge et le trotskysme dans Léon Trotsky, La révolution espagnole, 1930-1940. Textes recueillis, présentés et annotés par Pierre Broué, Editions de Minuit, Paris, 1975. A propos de la détérioration des relations entre Serge et Trotsky sur la question de la guerre civile espagnole, voir Victor Serge et Léon Trotsky, La lutte contre le stalinisme, op. cit.
(9) Victor SERGE, Mémoires d'un révolutionnaire, Seuil, Paris 1951, p. 352.
(10) Ibidem, p. 372.
(11) Ibidem, p. 361.
(12) Victor SERGE, «Crimes en Russie, intrigues en Espagne» in *La révolution prolétarienne,* 10 décembre 1936. Cet article fut reproduit dans *La Batalla* sous le titre: «Que se passe-t-il en Russie? Que se passe-t-il en Espagne?», le 28 janvier 1937.
(13) Victor SERGE, «L'intrigue stalinienne en Espagne», *La révolution prolétarienne,* 10 janvier 1937.
(14) Victor SERGE, «Tout se répète», *La Batalla,* 3 janvier 1937.
(15) Victor SERGE, «Lettres de loin. Contre la calomnie», *La Batalla,* 7 janvier 1937. Plus tard et pour se défendre de la campagne à laquelle il était soumis, il écrivit «En légitime défense», *La Batalla,* 3 mars 1937.

(16) Victor SERGE, Mémoires d'un révolutionnaire, op. cit. p. 366.
(17) Victor SERGE, « Victoire et défaite à Barcelone », *La révolution prolétarienne,* 25 mai 1937.
(18) Ibidem.
(19) Victor SERGE, « Crimes à Barcelone », *La révolution prolétarienne,* 25 juin 1937.
(20) Ibidem.
(21) Victor SERGE, « Adieu Andrès Nin », *La révolution prolétarienne,* 25 août 1937.
(22) Victor SERGE, Mémoires d'un révolutionnaire, op. cit., p. 367-368.
(23) Ibidem, 376.
(24) Ibidem, p. 368-369 ; où il écrit, dans un style que plus tard reprendrait aussi Georges Orwell ou Arthur Koestler : « Nous assistons à la naissance de psychoses collectives comme le moyen-âge en connut et à la formation d'une technique d'étouffement du sens critique si laborieusement acquis ».
(25) Victor SERGE, De Lénine à Staline, Ed. Iman, Buenos Aires, 1938, p. 166.
(26) Ibidem.
(27) Victor SERGE, « Les écrits et les faits », *La révolution prolétarienne,* 25 septembre 1937.
(28) Victor SERGE, De Lénine à Staline, op. cit.
(29) Victor SERGE, Retrato de Stalin, Ed. Libres, Mexico, 1940.
(30) Ibidem, p. 134.
(31) Victor SERGE, « Les écrits et les faits », op. cit.
(32) Victor SERGE, Retrato de Stalin, op. cit., p. 134.

S

Victor Serge et la presse belge (1936-1940)

par Jean RIERE

« La recherche de la vérité est un combat pour la vie; la vérité qui n'est jamais faite, étant toujours en train de se faire, est une conquête sans cesse recommencée par une approximation plus utile, plus stimulante, plus vivante, d'une vérité idéale peut-être inaccessible. »

Serge, CARNETS

« Tchernichevski n'avait que sa vie.
- Ne l'aurait-il pas perdue davantage s'il avait fini académicien ? »

Serge, Naissance de notre Force, Chap. 23 : Rien ne se perd.

1. PRESENTATION

Il ne s'agit point dans le bref cadre qui nous est imparti de traiter et des publications de Serge dans la presse belge et de la réception de son œuvre et de ses activités dans la même presse mais simplement d'esquisser un aperçu thématique et bibliographique de sa production « journalistique », en la limitant en outre à la période allant de juin 1936 à mai 1940. Nous réservant d'évoquer ailleurs - dans les *Cahiers Victor Serge* notamment - les divers textes et articles parus, entre 1906 et 1935 dans

d'autres périodiques belges. A noter que l'on trouvera bon nombre d'entre eux dans l'édition considérablement augmentée de *Littérature et Révolution* à paraître à la Librairie Séguier, Paris, en 1992: il s'agit de ceux signalés par un astérisque *.

Pour comprendre les raisons de l'importante activité journalistique de Serge en Belgique, il convient tout d'abord de rappeler quelques détails historiques.

Opposant de gauche depuis 1923, exclu du parti début 1928, (1) Serge fut arrêté et incarcéré à Léningrad le 8 mars 1933 puis transféré par le Guépéou à Moscou et mis au secret à la « Loubianka » dont on sait la sinistre réputation... Il en sortit, après interrogatoires et pressions diverses, condamné à « trois ans de déportation à Orenbourg » (Oural), ville au milieu des steppes ne correspondant en rien, évidemment, aux assertions de feue Madame Romain Rolland qui la présentait alors à son trop crédule et complaisant époux comme un agréable « lieu de villégiature » [sic], - version qu'elle s'obstinait à défendre encore fin 1975... (2) : la vérité et la vraisemblance n'ayant jamais été ni son fort ni son idéal...

Arrivé le 8 juin 1933 à Orenbourg, Serge devait en repartir le 12 avril 1936 et parvenir à Bruxelles le 17 au soir. (3) Il y fut accueilli par certains de ses défenseurs et amis: Nicolas Lazarévitch et sa femme Ida (connue sous le nom d'Ida Mett), (4) militants libertaires et collaborateurs de *La Révolution prolétarienne* (Paris); ils l'hébergèrent, lui et les siens, avant qu'il puisse habiter à Uccle, 134, rue Joseph Bens. (5) Georges Vereeken, (6) militant trotskyste non conformiste, était là de même que - sur le quai de la gare, semble-t-il - Magdeleine Paz. (7) Très active pendant trois ans - avec Marcel Martinet, Jacques Mesnil [Jean-Jacques Dwelshauvers], Henry Poulaille -, elle intervint avec Georges Duhamel (8) auprès d'Emile Vandervelde pour l'obtention de visas. De son côté, Charles Plisnier fit les mêmes démarches. S'il ne put être présent le 17 avril, il tint, ultérieurement, à accueillir Serge dans sa propriété d'Ohain (9) pour lui permettre quelque repos après des années de privations diverses... Par delà leurs fois différentes, les liens amicaux et épistolaires (10) entre Plisnier et Serge se prolongèrent jusqu'en 1945, date à laquelle le silence devait s'instaurer entre eux sans qu'il y eut de rupture nette... Du moins de la part de Serge. Solitaires l'un et l'autre dans leur cheminement mais non plus solidaires: Serge choisissant de rester indéfectiblement **un militant internationaliste,** Plisnier optant, lui, pour la voie étroite du mysticisme religieux et poétique (11)... Beau sujet de thèse et d'antithèse: Ouverture et fermeture chez Serge (foi d'athée/datée: *ici et maintenant*) et chez Plisnier (foi de croyant qui renonce aux fureurs et luttes du siècle et de l'histoire)...

Il convient de souligner que le gouvernement belge et Emile Vandervelde ont choisi d'oublier certains engagements (12) et écrits antérieurs (13) de Serge ou, du moins de n'en pas tenir compte pour lui accorder le droit d'asile...! On ne peut en dire autant du gouvernement français et notamment du ministre socialiste Marx Dormoy qui ne rapporta que le 23 janvier 1937 l'arrêté d'expulsion prononcé à l'encontre de Serge en mai 1916 (14)..., faisant traîner les formalités pendant plusieurs mois...

Toutefois, ainsi qu'il l'indique à Maurice Wullens, le directeur de la revue *Les Humbles* (Paris), bien des contraintes lui sont imposées: « Je n'ai pu obtenir en Belgique l'asile qui m'a été refusé en France qu'à des conditions assez strictes. Aucune activité politique, ce qui va de soi pour un

étranger (15) mais encore pas d'activité sur le plan russe ou soviétique... Je ne pourrai donc pas tout dire en ce qui concerne tous nos frères et camarades que je laisse derrière moi dans les plus vastes geôles du monde, je ne pourrai pas les défendre aussi énergiquement que je le voudrais. Tenez compte de cette situation et ne m'en veuillez pas de l'avoir préférée à un sacrifice total. Il me reste ma plume d'écrivain et c'est encore beaucoup. Sur le plan littéraire ou philosophique, je suis à peu près libre» [lettre du 6 mai 1936]. (16)

Dans ses *Mémoires* (17), il précise: «Je me trouvai [en France] à peu près complètement boycotté, dans l'impossibilité de vivre de ma plume. Je n'eus de tribune que dans le quotidien socialiste de Liège, *La Wallonie,* et dans les publications à tirage restreint d'extrême gauche» [*la Révolution prolétarienne, Les Humbles, Cahiers Spartacus, L'Ecole Emancipée,* essentiellement].

On doit à la vérité de souligner les différences importantes indéniables dans l'accueil que réservèrent à Serge et à ses écrits la presse socialiste française et la presse socialiste belge. Autant la première se montra réticente, voire même hostile à la publication de ses analyses et de ses révélations: notamment et surtout sur les Procès de Moscou, la Guerre d'Espagne, la collusion Hitler-Staline, etc., autant la seconde lui laissa une liberté d'expression, qui surprend encore le lecteur français. Et qui reste à interpréter: «libéralisme» de la social-démocratie ou indifférence profonde?... En tout cas, c'est grâce au quotidien liégeois *La Wallonie* et à son directeur Isi[dore] Delvigne (18) que Serge put non seulement s'exprimer avec une liberté de ton remarquable mais aussi assurer un peu sa survie matérielle! Sa situation étant aussi sur ce plan des plus précaires... et le restera jusqu'à sa mort!

Pour illustrer la différence d'attitude entre *Le Populaire* (Paris) et *La Wallonie* (Liège), il suffit d'indiquer et de comparer le nombre d'articles publiés et les thèmes traités, en 1936 et en 1937, par exemple:

- *Le Populaire:* deux articles en Octobre 1936 [les 18 et 25, l'un sur l'assassinat de Francisco Ferrer le 13 octobre 1909..., l'autre sur Joaquim Maurin...] et un article le 31 janvier 1937 [sur Pouchkine...].
- *La Wallonie:* 27 articles de juin à décembre 1936. 52 articles de janvier à décembre 1937. Et parmi eux, 20 articles politiques consacrés à l'Espagne, 25 à l'U.R.S.S., 10 à l'Allemagne (et à l'Autriche). Ces trois sujets représentant, à eux seuls, plus de la moitié de ceux traités par Serge entre juin 1936 et mai 1940. L'ampleur des drames s'y déroulant et l'attachement (du militant) à ces trois pays/peuples expliquent que Serge leur ait donné la priorité absolue, d'autant que l'expérience du Front Populaire en France (et notamment son attitude face à la guerre d'Espagne) suscitait en lui plus de réserves et de critiques que d'adhésion inconditionnelle et d'illusions...

Serge n'oublie pas non plus de traiter les problèmes spécifiques de la Chine, du Japon, des pays baltes, de l'Italie fasciste, d'évoquer et de condamner - comme au temps de sa jeunesse libertaire - les guerres et les exactions colonialistes, le racisme et l'antisémitisme en dénonçant le sort réservé aux Juifs d'Allemagne, d'Autriche, de Russie et d'U.R.S.S., les pamphlets racistes et mensongers de Céline, les «Protocoles des Sages de Sion», œuvre de faussaires patentés...

A l'image de son œuvre romanesque, poétique et historique, son activité journalistique est celle du «refus de l'oubli», de la solidarité et de la continuité, ainsi qu'il l'avait revendiqué, avec une force superbe et émou-

vante, dans la vibrante évocation du militant révolutionnaire juif et russe Vladimir Ossipovitch Lichtenstadt dit Mazine, publiée dans le *Bulletin Communiste* n° 42 et 43, Paris, octobre 1921. (19) C'est pourquoi l'on [re]trouve dans ses articles tant d'évocations et de portraits de « militants » de tous pays : Francesco Ghezzi, Camillo Berneri, Andrès Nin, les frères Rosselli, Léon Sedov, Joaquin Maurin, Boukharine, Krestinski, Bela Kun, etc, etc.

Non moins importante est la place accordée à l'évocation de créateurs « engagés » (écrivains, critiques, historiens, artistes) tels que : Gorki, Malraux, Franz Hellens, Céline, Eugène Pottier, Henry Poulaille, Gide, Gramsci, Boris Pilniak, Charles Plisnier, Lucien Laurat, Georges Valois, Jacques Sadoul (et ses « insultes à grand tirage » dans *L'Humanité* de février 1937), Romain Rolland, Walter Citrine, Anton Ciliga, Paul-Emile Victor, Saint-Exupéry, Meyerhold et sa femme Zénaïde Raich, Chaliapine, etc, etc.

La réflexion sur le journalisme, avec ses analyses critiques du « bourrage de crâne », de « la technique du mensonge », de « la pensée dirigée », sur la « culture » et sa défense par des intellectuels complaisants ou complices, est toujours d'actualité ! Par son acuité et sa lucidité en des temps de ralliements et de reniements fort peu à l'honneur de ceux qui les effectuèrent...

Oeuvre de démystification et de démythification, de conviction et de vérité (ce n'est pas antinomique), l'activité militante journalistique de Serge est aussi, entre les lignes, entre les drames, **une autobiographie indirecte** où les rares confidences du *moi,* toujours lié à un *nous* qui le dépasse, sont d'autant plus précieuses pour le biographe... ou l'historien soucieux, à leur tour, d'établir l'exact « portrait » de Serge : du militant, de l'écrivain, de l'homme dont on ne fait encore qu'entrevoir la riche complexité mais dont - ultime paradoxe ! ultime justice aussi ? - par-delà la mort lointaine et solitaire, on a senti, je l'espère, la généreuse et intransigeante présence parmi nous. Et dont on n'oubliera pas ces lignes inédites, datées de juillet 1937 (postface à *Destin d'une Révolution) :*

« Les destinées individuelles ne comptent guère dans les drames où se joue l'avenir du monde. Comme la nature, l'histoire en voie d'accomplissement n'est ni juste ni injuste : elle est nécessaire. Il lui arrive de broyer ceux qui, de toute leur âme, entendent se faire ses instruments. Cela n'a pas grande importance, pourvu que les chemins soient trouvés, les fins atteintes et que les hommes en marche franchissent l'étape... Le révolutionnaire pénétré de cette conviction n'offre plus de prise à la rancune, à l'amertume, au ressentiment, aux chétives petites raisons de sa minuscule aventure personnelle. »

(1) Lettre du 1er juillet 1928 à Henri Barbusse in revue *Les Humbles,* Cahiers n° 8 et 9, août-septembre 1937, p. 6-10 ; reprise in titre 11 (1992).
(2) Lors d'un entretien avec elle devant témoins, hiver 1975. Il serait temps d'élucider l'itinéraire et le rôle pour le moins singuliers de ce personnage occulte, adepte de la censure et de la mémoire sélective, tant avant qu'après la mort de Romain Rolland...
(3) Indication figurant dans un modeste petit carnet intime intitulé *1936,* Archives Serge/Mexico et Mémoires, 1978, p. 341.
(4) Même source que la note 3.
(5) Il y restera jusqu'à la mi-mai 1937, date à laquelle il sera enfin officiellement autorisé à résider à Paris.

(6) On trouvera dans la revue *Plein Chant,* Bassac (Charente/France), 1980/4, « Quelques écrivains du peuple (II) », p. 88, une photo réunissant à Bruxelles en juillet/août 1936 Serge, Maurice Wullens et Georges Vereeken, qui me l'avait communiquée.

(7) Dans son article « Victor Serge mon ami », Paris, *Combat,* n° 1659, 3 novembre 1949, p. 1 et 6, elle écrit : « enfin... son train l'amenait à Bruxelles ! Je courus au-devant de lui. » Figure dans les *Cahiers Henry Poulaille* n° 4-5, mars 1991, p. 240-242.

(8) Cf. correspondance Duhamel-Martinet in *Les Cahiers de l'Abbaye de Créteil,* n° 9, déc. 1987, lettre n° 30 - 15 déc. 1935 -, p. 125.

(9) On trouve dans le recueil d'études et de documents rassemblés par Paul Aron : Charles Plisnier entre l'Evangile et la Révolution, Bruxelles, Ed. Labor, 1988, une photo de Serge et Plisnier à Ohain.

(10) Par lettre du 2 janvier 1976, Jean Plisnier m'avisait qu'il n'avait pas trouvé trace de lettres de Serge à son père... Paul Aron a eu plus de chance et je le remercie ici de m'avoir spontanément confié la photocopie de 31 lettres de Serge (1932-1945), conservées dans les Archives Charles Plisnier), afin que je les publie.

(11) Lors de son passage parmi les Jeunes Gardes Socialistes d'Ixelles, Victor s'était distingué par son opposition à l'annexion du Congo préconisée par... Vandervelde. Devenu membre du Groupe Révolutionnaire de Bruxelles, il ne ménageait point dans ses articles du *Cubilot,* du *Communiste,* du *Libertaire,* les socialistes belges et français. Enfin en 1909, il témoignait avec fougue en faveur d'Abraham Hartenstein, dit Alexandre Sokoloff, jugé et condamné à Gand pour ses « activités anarchistes ».

(12) Dans son « Message à Charles Plisnier », *La Wallonie* n° 343-344, 11-12 déc. 1937, qui se terminait ainsi : « Puisse votre adieu aux ténèbres de Thermidor [stalinien] et de Brumaire, cher Plisnier, tremper en vous l'âme du militant », il est évident qu'il pressentait et regrettait cette « évolution »...

(13) Par exemple, l'article signé R. Albert : « Le citoyen Vandervelde socialiste », *Bulletin Communiste,* n° 23, 1er juin 1922. Et ceux de jeunesse parus dans les périodiques anarchistes...

(14) Arrêté le 31 janvier 1912, lors d'une perquisition au journal *l'anarchie,* mêlé à tort en février 1913 au procès de « la bande à Bonnot », condamné à 5 ans de réclusion (accomplis intégralement) et à 5 ans d'interdiction de séjour, pour faire « bonne mesure » il fut frappé en outre le 29 mai 1916 d'un arrêté d'expulsion. Et « libéré le 31 janvier 1917 [**et non avant comme persistent à l'écrire certains, par ignorance ou par malveillance...**]. Marx Dormoy et ses services ne firent pas diligence pour autoriser et faciliter l'installation de Serge en France...

(15) « Né par hasard » en Belgique, Serge n'était pas pour autant, compte tenu de la législation sur la nationalité, considéré comme sujet belge mais comme un apatride.

(16) Lettre du 6 mai 1936 publiée in *Les Humbles,* Cahier n° 5, mai 1936, p. 27-29 et reprise in titre 11 (1992).

(17) Mémoires d'un révolutionnaire, Paris, Le Seuil, 1978, p. 346.

(18) L'évolution ultérieure d'Isi Delvigne, de War Van Overstraeten, de Gaston Derycke, de Maurice Wullens ne saurait être retenue contre Serge ni effacer le fait objectif qu'ils le défendirent contre les staliniens... en des temps « d'union sacrée » : les années 1933-1939.

(19) Texte repris dans l'édition 1992 du titre 11.

2. BIBLIOGRAPHIE DES CONTRIBUTIONS DE VICTOR SERGE A LA PRESSE BELGE (1936-1940)

• A. 201 ARTICLES PARUS DANS « LA WALLONIE » (LIEGE) : ENTRE JUIN 1936 ET MAI 1940

1936 (27 ARTICLES)

(1) * **« Retour à l'Occident »**, n° 165-166, sam.-dim. 13-14 juin, p. 4 (différences entre la Russie et l'Occident).

(2) * **« Retour à la Puissance »**, n° 172-173, sam.-dim. 20-21 juin, p. 1 et 2. (les grèves françaises et le renouveau de la puissance ouvrière).

(3) * **« L'Amer »**, n° 179-180, sam.-dim. 27-28 juin, p. 4. (évocation de Maxime Gorki).
(4) * **« Souvenirs »**, n° 190, mercredi 8 juillet, p. 3 (évocation de Maxime Gorki).
(5) **« L'Indéfendable »**, n° 193-194, sam.-dim. 11-12 juillet, p. 4. (réflexion sur l'évolution du capitalisme).
(6) **« Le passé de l'Espagne »**, n° 207-208, sam.-dim. 25-26 juillet, p. 4. (raisons d'espérer pour et par le peuple espagnol, qui doit saisir sa chance historique ; problèmes à résoudre...).
(7) **« Données sur l'Espagne »**, n° 214-215, sam.-dim. 1 et 2 août, p. 4. (sur la situation économique, les forces ouvrières respectives).
(8) * **« L'Esprit Européen »**, n° 222-223, sam.-dim. 8-9 août, p. 4. (sur une enquête des *Nouvelles Littéraires,* Paris).
(9) * **« Destin de l'Occident »**, n° 229-230, sam.-dim. 15-16 août, p. 4. (sur la contre-révolution en Europe depuis 1914).
(10) * **« Misère d'Unamuno »**, n° 236-237, sam.-dim. 22-23 août, p. 4. (sur l'évolution d'Unamuno. Comparaison avec Alexandre Blok).
(11) **« Ivan Nikititch »**, n° 243-244,. sam.-dim. 29-30 août, p. 4. (évocation d'Ivan Nikititch Smirnov fusillé par Staline).
(12) **« Explication d'un suicide »**, n° 250-251, sam.-dim. 5-6 sept., p. 6 (sur l'exécution des Seize/1er Procès de Moscou).
(13) * **« La Bête humaine »**, n° 257-258, sam.-dim. 12-13 sept., p. 4. (considérations sur les guerres et les répressions).
(14) * **« Ce qui naît... »**, n° 264-265, sam.-dim. 19-20 sept., p. 4. (remarques sur le sentiment national opposé au nationalisme).
(15) * **« Le Film et l'Histoire »**, n° 271-272, sam.-dim. 26-27 sept., p. 4. (sur *Les Marins de Cronstadt :* la fiction et la réalité passée).
(16) * **« Le sang des meilleurs »**, n° 278-279, sam.-dim. 3-4 oct., p. 4 (la disparition de Lorca et celle, présumée, de Joaquim Maurin).
(17) * **« Défense du pilote »**, n° 285-286, sam.-dim. 10-11 oct., p. 4. (sur le livre de John Gunther, *Les Pilotes de l'Europe,* Grasset).
(18) **« Mineurs des Asturies »**, n° 292-293, sam.-dim. 17-18 oct., p. 4. (sur leurs combats présents et passés).
(19) **« Au seuil de la campagne d'hiver »**, n° 299-300, sam.-dim. 24-25 oct., p. 4. (l'Espagne après trois mois de guerre civile).
(20) * **« Le 7 Octobre 1917 »**, n° 313-314, sam.-dim. 7-8 nov., p. 4. (sur le soulèvement de Petrograd en 1917).
(21) **« Appel à la raison »**, n° 320-321, sam.-dim. 14-15 nov., p. 4. (sur la guerre civile espagnole).
(22) * **« Gide, retour d'U.R.S.S. »**, n° 327-328, sam.-dim. 21-22 nov., p. 4. (sur *Retour de l'U.R.S.S.,* Gallimard).
(23) * **« Le Temps présent... »**, n° 334-335, sam.-dim. 28-29 nov., p. 4. (sur les exécutions franquistes, le suicide d'Ernst Toller).
(24) **« De la guerre civile à l'économie dirigée »**, n° 341-342, sam.-dim. 5-6 déc., p. 10. (sur l'Espagne).
(25) * **« Au dernier Congrès des Soviets »**, n° 347-348, 12-13 déc., p. 10. (Staline et la nouvelle Constitution...).
(26) * **« Le plus triste voyage d'André Gide »**, n° 354-355, sam.-dim. 19-20 déc., p. 12. (défense d'André Gide).
(27) * **« Noël 1936 »**, n° 360, vendredi 25 déc., p. 1 et 3. (le silence de l'Eglise face à la guerre civile espagnole...).

1937 (52 articles)

(28) **« Tour d'horizon »**, n° 2-3, sam.-dim. 2-3 janvier, p. 8. (remarques sur la paix et la guerre).
(29) **« Des interventions étrangères en Espagne »**, n° 9-10, 9-10 janvier, p. 10. (celles de Mussolini et d'Hitler ; celles du passé...).
(30) * **« Christianisme et propriété »**, n° 16-17, sam.-dim. 16-17 janvier, p. 10. (sur *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* par Emmanuel Mounier, Desclée de Brouwer, 1936).
(31) * **« Le souvenir de Vladimir Illitch »**, n° 23-24, sam.-dim. 23-24 janvier, p. 8. (évocation de Lénine).
(32) * **« Le drame russe »**, n° 30-31, sam.-dim. 30-31 janvier, p. 10. (sur les procès staliniens...).

(33) * **« Pour une cause sacrée »**, n° 37-38, sam.-dim. 6-7 fév., p. 12. (sur et contre la peine de mort).
(34) **« Le coup de la fausse nouvelle »**, n° 44-45, sam.-dim. 13-14 fév., p. 8. (le prétendu débarquement allemand au Maroc espagnol...).
(35) **« Autriche 1934 »**, n° 51-52, sam.-dim. 20-21 fév., p. 12. (rappel de la résistance ouvrière face aux nazis...).
(36) **« Ordjonikidzé »**, n° 58-59, sam.-dim. 27-28 fév., p. 10. (sa mort et son itinéraire militant).
(37) * **« Il y a vingt ans... »**, n° 65-66, 6-7 mars, p. 12. (rappel de l'effondrement tsariste en mars 1917...).
(38) * **« Inhumanité totalitaire »**, n° 72-73, sam.-dim. 13-14 mars, p. 12. (sur les exactions fascistes en Ethiopie et ailleurs...).
(39) * **« L'anniversaire du 18 mars »**, n° 79-80, sam.-dim. 20-21 mars, p. 10. (sur l'insurrection populaire du 18 mars 1871 et Adolphe Thiers).
(40) **« Choses d'Espagne »**, n° 86-87, sam.-dim. 27-28 mars, p. 10. (sur la soldatesque fasciste).
(41) * **« Fascisme et mensonge »**, n° 93-94, sam.-dim. 3-4 avril, p. 8. (sur une brochure italienne, *Le Fascisme, réalisation prolétaire).*
(42) * **« Yagoda »**, n° 100-101, sam.-dim. 10-11 avril, p. 8. (sur l'arrestation du chef de la Guépéou et sa « carrière »...).
(43) * **« L'enfant pauvre »**, n° 107-108, sam.-dim. 17-18 avril, p. 10. (sur *Maternelle Clignancourt* de Laure Duga, Paris, *Les Humbles).*
(44) * **« Pensée dirigée »**, n° 114-115, sam.-dim. 24-25 avril, p. 8. (sur l'Etat totalitaire et l'asservissement de la pensée...).
(45) * **« Le Poète de la Commune »**, n° 121-122, sam.-dim. 1-2 mai, p. 13. (sur Eugène Pottier).
(46) * **« Adieu à Gramsci »**, n° 128-129, sam.-dim. 8-9 mai, p. 10. (sur sa disparition et son itinéraire).
(47) * **« Les mobiles du crime »**, n° 135-136, sam.-dim. 15-16 mai, p. 8. (sur le bombardement de Guernica).
(48) * **« Portrait de femme »**, n° 142-143, sam.-dim. 22-23 mai, p. 10. (sur une militante revenue d'Espagne...).
(49) * **« La fin d'une épopée »**, n° 149-150, sam.-dim. 29-30 mai, p. 6. (sur la révolution chinoise).
(50) * **« Fièvres en Tunisie »**, n° 156-157, sam.-dim. 5-6 juin, p. 10. (misère, soulèvement et répression colonialiste...).
(51) * **« Musée du Soir »**, n° 163-164, sam.-dim. 12-13 juin, p. 10. (sur les activités et l'œuvre d'Henry Poulaille).
(52) * **« Carlo Rosselli »**, n° 170-171, sam.-dim. 19-20 juin, p. 8. (sur la disparition du socialiste italien et de son frère Nello, assassinés).
(53) **« Toukhatchevski »**, n° 177-178, sam.-dim. 26-27 juin, p. 10. (sur son exécution par ordre de Staline...).
(54) * **« La guerre du mensonge »**, n° 184-185, sam.-dim. 3-4 juillet, p. 10. (sur « *Guernica ou la Technique du Mensonge »,* revue *Esprit,* Paris, juin 1936).
(55) * **« Deux héros »**, n° 191-192, sam.-dim. 10-11 juillet, p. 10. (sur la disparition de Camillo Berneri et Francisco Chamorro, militants libertaires combattant en Espagne...).
(56) * **« Production et démocratie »**, n° 198-199, sam.-dim. 17-18 juillet, p. 8. (sur la Russie).
(57) * **« Le Bourrage de crâne »**, n° 205-206, sam.-dim. 24-25 juillet, p. 8. (le rôle de la presse vu par Galtier-Boissière...).
(58) * **« Boris Pilniak »**, n° 212-213, sam. 31 juil. - dim. 1er août, p. 9. (sur la disparition de l'écrivain soviétique, arrêté...).
(59) * **« Le Sens de l'Histoire »**, n° 217-218, sam.-dim. 7-8 août, p. 8. (que rien n'est jamais achevé !...).
(60) * **« Adieu à un ami »**, n° 224-225, sam.-dim. 14-15 août, p. 8. (sur la disparition d'Andrès Nin, assassiné...).
(61) * **« Bezymenski »**, n° 231-232, sam.-dim. 21-22 août, p. 10. (sur la disparition du poète soviétique, exécuté...).
(62) **« Les « Flèches Noires » à Bilbao »**, n° 238-239, sam.-dim. 28-29 août, p. 10. (l'intervention fasciste italienne en Espagne...).
(63) **« La Victoire de l'Espagne républicaine est-elle possible ? »**, n° 245-246, sam.-dim. 4-5 sept., p. 10. (les conditions nécessaires).

(64) * **« D'un livre sur Karl Marx »**, n° 252-253, sam.-dim. 11-12 sept., p. 10. (sur *Karl Marx* de Boris Nicolaïevski, Gallimard).
(65) * **« Qu'est-ce que la culture ? »**, n° 259-260, sam.-dim. 18-19 sept., p. 10. (réflexions sur un « mot-fétiche »).
(66) **« La crise de l'industrie soviétique »**, n° 266-267, sam.-dim. 25-26 sept., p. 10. (sur les procès pour « sabotages économiques »...).
(67) **« La Guerre de Chine »**, n° 273-274, sam.-dim. 2-3 oct., p. 12. (sur les relations entre le Japon et la Chine...).
(68) * **« Intellectualisme et Intelligence »**, n° 280-281, sam.-dim. 9-10 oct., p. 10. (sur *Journal d'un intellectuel en chômage* de Denis de Rougemont, Albin Michel).
(69) **« L'évolution du droit pénal en U.R.S.S. »**, n° 287-288, sam.-dim. 16-17 oct., p. 10. (remarques sur la crise du régime soviétique).
(70) * **« Joaquin Maurin »**, n° 294-295, sam.-dim. 23-24 oct, p. 10. (sur son emprisonnement et son itinéraire).
(71) **« La bataille de Guadalaraja »**, n° 301-302, sam.-dim. 30-31 oct., p. 12. (circonstances, conséquences et interrogations...).
(72) * **« U.R.S.S. Il y a vingt ans »**, n° 308-309, sam,-dim. 6-7 nov., p. 10. (sur le 7 Novembre 1917).
(73) * **« Le témoignage de Walter Citrine »**, n° 315-316, sam.-dim. 13-14 nov., p. 12. (sur *A la recherche de la vérité en Russie,* Paris, Pierre Tisné éd.).
(74) * **« Un puissant faux-prophète »**, n° 322-323, sam.-dim. 20-21 nov., p. 12. (sur *Hitler* de Conrad Heiden, - Paris, Grasset éd.).
(75) * **« Le drame russe. Boukharine »**, n° 329-330, sam.-dim. 27-28 nov., p. 14. (évocation du militant soviétique exécuté).
(76) * **« La Confession de Bakounine »**, n° 336-337, sam.-dim. 4-5 déc., p. 10. (sur un livre important du révolutionnaire, Paris, Rieder éd.).
(77) * **« Message à Charles Plisnier »**, n° 343-344, sam.-dim. 11-12 déc., p. 10. (sur *Faux Passeports,* Prix Goncourt 1937).
(78) * **« Angel Pestagna »**, n° 350-351, sam.-dim. 18-19 déc., p. 12. (sur la mort du militant syndicaliste espagnol et son itinéraire).
(79) * **« L'année du bourreau », n° 356-357, sam.-dim. 25-26 déc., p. 8.** (bilan des procès staliniens...).

1938 (52 ARTICLES)

(80) **« Espagne 1937 »**, n° 1-2, sam.-dim. 1-2 janvier, p. 1. (éloge de l'Espagne républicaine).
(81) * **« Progrome en quatre cents pages »**, n° 8-9, sam.-dim. 8-9 janvier, p. 10. (sur *Bagatelles pour un massacre* de Louis Ferdinand Céline).
(82) * « Francesco Ghezzi », n° 15-16, sam.-dim. 15-16 janvier, p. 10. (sur l'arrestation du militant italien à Moscou et son itinéraire).
(83) * **« Les origines du fascisme »**, n° 22-23, sam.-dim. 22-23 janvier, p. 12. (sur *Histoire du Fascisme italien* par C.M.R., Paris, Rieder éd.).
(84) * **« Meyerhold »**, n° 29-30, sam.-dim. 29-30 janvier, p. 10. (sur la disgrâce du metteur en scène russe...).
(85) **« Réflexions sur les bombardements »**, n° 36-37, sam.-dim. 5-6 fév., p. 10. (sur les combats de Barcelone).
(86) * **« Signes d'affolement »**, n° 43-44, sam.-dim. 12-13 février, p. 10. (sur certains défenseurs de « l'ordre bourgeois »...).
(87) **« Imminence de la guerre ? »**, n° 50-51, sam.-dim. 19-20 février, p. 10. (réflexions sur la guerre et la paix).
(88) * **« Mort d'un ami... »**, n° 57-58, sam.-dim. 26-27 février, p. 10. (sur la disparition de Léon Sedov, fils de Trotski).
(89) **« Visages de la terre »**, n° 64-65, sam.-dim. 5-6 mars, p. 12. (sur la Bourgogne, la bataille de Teruel, le 3e Procès de Moscou...).
(90) * **« Le mystère des aveux »**, n° 71-72, sam.-dim. 12-13 mars, p. 12. (sur les procès de Moscou).
(91) * **« Complots en U.R.S.S. ? »**, n° 78-79, sam.-dim. 19-20 mars, p. 12. (sur le 3e Procès de Moscou...).
(92) * **« Le Commencement... »**, n° 85-86, sam.-dim. 26-27 mars, p. 7. (sur le Petrograd du 10 mars).
(93) * **« Le drame de Krestinski »**, n° 92-93, sam.-dim. 2-3 avril, p. 10. (itinéraire et courage du vieux militant bolchevik ; ses « aveux » lors du 3e Procès de Moscou...).

(94) **« Le Mexique à l'honneur »**, n° 99-100, sam.-dim. 9-10 avril, p. 12. (terre d'asile, son aide à l'Espagne républicaine, sa révolution).

(95) * **« La merveilleuse aventure... Chaliapine »**, n° 106-107, sam.-dim. 16-17 avril, p. 8. (évocation du célèbre chanteur russe).

(96) * **« Boréal »**, n° 111-112, sam.-dim. 23-24 avril, p. 7. (sur le livre de Paul-Emile Victor, Paris, Grasset éd.).

(97) * **« Nouveau Moyen-Age »**, n° 118-119, sam. 30 avril-dim. 1er mai, p. 7. (les exactions nazies en Autriche, l'indifférence universelle...).

(98) * **« Crime et criminologie »**, n° 125-126, sam.-dim. 7-8 mai, p. 7. (sur l'étude du Dr Allendy, *Le crime et les perversions instinctives,* Paris, *Le Crapouillot).*

(99) * **« Le témoignage d'Anton Ciliga »**, n° 132-133, sam.-dim. 14-15 mai, p. 10. (sur *Au pays du grand mensonge,* Paris, Gallimard).

(100) * **« De Platon à Lénine »**, n° 139-140, sam.-dim. 21-22 mai, p. 10. (sur *La Formation du Socialisme. De Platon à Lénine,* par Félicien Challaye, Paris, Alcan éd.).

(101) * **« En soixante-sept ans... »**, n° 146-147, sam.-dim. 28-29 mai, p. 7. (le présent à la lumière de la Commune en mai 1871...).

(102) * **« Mécanisme des catastrophes »**, n° 153-154, sam.-dim. 4-5 juin, p. 8. (responsabilité individuelle, assentiment des masses à la criminalité des systèmes totalitaires...).

(103) * **« Juin 36 »**, n° 160-161, sam.-dim. 11-12 juin, p. 10. (sur les grèves de juin 1936).

(104) * **« Nouvelles de Moscou »**, n° 167-168, sam.-dim. 18-19 juin, p. 10. (sur les purges staliniennes...).

(105) * **« Autriche, grand cimetière de l'Europe... »**, n° 176-177, sam.-dim. 25-26 juin, p, 8. (sur un reportage d'André Salmon dans *Le Petit Parisien...).*

(106) * **« Plutôt Ludendorff... »**, n° 183-184, sam.-dim. 2-3 juillet, p. 10. (le choix de Foch : Ludendorff plutôt que Liebknecht !...).

(107) * **« Le Birobidjan, république juive »**, n° 190-191, sam.-dim. 9-10 juillet, p. 10. (historique et avenir de cet « Etat national juif »...).

(108) * **« Le 14 Juillet 1789 »**, n° 197-198, sam.-dim. 16-17 juillet, p. 10. (1789 et... le Front Populaire).

(109) * **« Révolutions et Tyrannies »**, n° 204-205, sam.-dim. 23-24 juillet, p. 8. (sur *Histoire des Révolutions, de Cromwell à Franco,* Paris, Gallimard).

(110) * **« Défense de la Culture... »**, n° 211-212, sam.-dim. 30-31 juillet, p. 8. (les mensonges et omissions d'écrivains dits « révolutionnaires »...).

(111) **« Alarme en Extrême-Orient »**, n° 218-219, sam.-dim. 6-7 août, p. 8. (sur les « incidents de frontière » nippo-soviétiques...).

(112) **« Extrême-Orient. I : La thèse japonaise »**, n° 225-226, sam.-dim. 13-14 août, p. 8. (sur *Le Japon en Chine, - ses mobiles et ses buts,* par M. Kawakami, Paris, Grasset éd.).

(113) **« Extrême-Orient. II : Blücher »**, n° 232-233, sam.-dim. 20-21 août, p. 8. (évocation du maréchal soviétique et de son rôle...).

(114) **« Extrême-Orient. III : La thèse chinoise »**, n° 239-240, sam.-dim. 27-28 août, p. 8. (sur *L'Honorable paix japonaise,* par Jean Escarra, Paris, Grasset éd.).

(115) **« Extrême-Orient. IV : Tchang-Kai-Shek »**, n° 246-247, sam.-dim. 3-4 sept., p. 10. (évocation et itinéraire du maréchal chinois...).

(116) * **« Epurations »**, n° 253-254, sam.-dim. 10-11 sept., p. 10. (le sort de la veuve de Lénine et de la vieille garde bolchevik...).

(117) **« Ni paix ni guerre ? »**, n° 260-261, sam.-dim. 17-18 sept., p. 10. (conjoncture, conjectures et réflexions...).

(118) * **« L'épuration de l'armée rouge »**, n° 267-268, sam.-dim. 24-25 sept., p. 10. (sur l'ouvrage d'Erich Wollenberg).

(119) **« Angoisse et confiance »**, n° 274-275, sam.-dim. 1-2 oct., p. 6. (conjectures sur une conflagration mondiale...).

(120) **« Tour d'horizon »**, n° 281-282, sam.-dim. 8-9 oct, p. 10. (bilan des journées de septembre : réflexions sur les menaces de guerre, sur la paix...).

(121) * **« Hitler 1923 »**, n° 288-289, sam.-dim. 15-16 oct., p. 10. (sur l'insurrection ratée du 9 novembre 1923...).

(122) **« La disparition du Maréchal Blücher »**, n° 295-296, sam.-dim. 22-23 oct., p. 8. (sur le silence fait sur son sort...).

(123) * **« Grandes dates de novembre »**, n° 309-310, sam.-dim. 5-6 nov., p. 10. (le mois de Novembre dans l'histoire du socialisme...).

(124) * **« Remarques sur l'Antisémitisme »**, n° 316-317, sam.-dim. 12-13 nov., p. 10. (analyse critique).

(125) * **« Le drame des Juifs d'Allemagne »**, n° 323-324, sam.-dim. 19-20 nov., p. 12. (évocation des progromes nazis...).

(126) * **« Un numéro des « Izvestia »**, n° 330-331, sam.- dim. 26-27 nov., p. 14. (commentaire du N° du 16 novembre ; - critique des dépêches de Jacques Sadoul, expert en désinformation...).

(127) **« La crise de l'U.R.S.S. L'affaire Kossarev »**, n° 337-338, sam.-dim. 3-4 déc., p. 14. (l'arrestation du dirigeant des Jeunesses Communistes de l'U.R.S.S...).

(128) * **« Les Protocoles des Sages de Sion »**, n° 344-345, sam.-dim. 10-11 déc., p. 10. (sur ce faux publié par Roger Lambelin chez Grasset, Paris).

(129) * **« De Ejov à Béria »**, n° 351-352, sam.-dim. 17-18 déc., p. 10. (sur les purges staliniennes...).

(130) * **« Les Rescapés »**, n° 358-359, sam.-dim. 24-25 déc., p. 8. (sur le roman d'Henry Poulaille, Paris, Grasset).

(131) **« Noire Année 1938 »**, n° 365-1, sam. 31 déc.-dim. 1er janvier., p. 12. (bilan de l'année écoulée...).

1939 (50 ARTICLES)

(132) * **« En U.R.S.S. Une nouvelle législation du travail »**, n° 7-8, sam.-dim. 7-8 janvier, p. 8. (examen critique des « mesures sociales » staliniennes...).

(133) * **« Il y a vingt ans. Mort de Rosa Luxembourg »**, n° 14-15, sam.-dim. 14-15 janvier, p. 10. (évocation de son itinéraire révolutionnaire et de son assassinat...).

(134) * **« Disparition à Moscou... »**, n° 21-22, sam.-dim. 21-22 janvier, p. 8. (celle de la veuve d'Erich Mühsam, du journaliste Michel Koltsov...).

(135) **« Pensons à Barcelone ! »**, n° 28-29, sam.-dim. 28-29 janvier, p. 8. (situation, besoins et importance de la ville républicaine...).

(136) * **« Edouard Berth »**, n° 40, jeudi 9 février, p. 1 et 4. (portrait du principal disciple de Georges Sorel).

(137) * **« Deux conceptions de l'histoire »**, n° 42-43, sam.-dim. 11-12 févr., p. 8 (sur *Les Heures étoilées de l'Humanité,* par Stefan Zweig, Paris, Grasset).

(138) * **« « Espagne, creuset politique » »**, n° 49-50, sam.-dim. 18-19 févr., p. 7 (sur le livre d'Henri Rabasseire, Fustier éd.).

(139) * **« Technique du mensonge »**, n° 56-57, sam.-dim. 25-26 févr., p. 10. (sur un document publié par le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes, Paris).

(140) * **« Le témoignage d'Alexandre Barmine »**, n° 63-64, sam.-dim. 4-5 mars, p. 14 (sur son livre *Vingt ans au service de l'U.R.S.S.,* Paris, Albin Michel éd.).

(141) **« Sur le drame espagnol... »**, n° 70-71, sam.-dim. 11-12 mars, p. 10. (la responsabilité des staliniens dans la défaite...).

(142) **« Dix-huit congrès... »**, n° 77-78, sam.-dim. 18-19 mars, p. 10. (analyse des congrès soviétiques...).

(143) **« Equilibre instable... »**, n° 84-85, sam.-dim. 25-26 mars, p. 8. (sur la guerre et la paix).

(144) **« Lumières sur l'U.R.S.S. »**, n° 91-92, sam.-dim. 1-2 avril, p. 10. (sur le XVIIIe congrès du PC soviétique).

(145) * **« Juifs de Russie... »**, n° 98-99, sam.-dim. 8-9 avril, p. 10. (sur leur sort et leurs conditions de vie...).

(146) * **« Langage de raison »**, n° 105-106, sam.-dim. 15-16 avril. p. 10. (remarques sur les conséquences du traité de Versailles...).

(147) * **« Terreur blanche en Espagne »**, n° 112-113, sam.-dim. 22-23 avril, p. 8. (sur les exactions et les crimes franquistes...).

(148) * **« Après la défaite... »**, n° 119-120, sam.-dim. 29-30 avril, p. 8. (sur la chute de Madrid...).

(149) * **« Hérésie et orthodoxie »**, n° 126-127, sam.-dim. 6-7 mai, p. 10. (sur *Le Marxisme en faillite ?,* par Lucien Laurat, Paris, Pierre Tisné éd.).

(150) **« Le renvoi de Litvinov »**, n° 133-134, sam.-dim. 13-14 mai, p. 8. (sur son « limogeage » par Staline...).

(151) * **« Une ténébreuse affaire »**, n° 140-141, sam.-dim. 20-21 mai, p. 10. (sur des « révélations » de Walter Krivitski).

(152) * **« Terre des Hommes »**, n° 147-148, sam.-dim. 27-28 mai, p. 8. (sur le livre de Saint-Exupéry, Paris, Gallimard).

(153) * **« Le Temps présent »**, n° 154-155, sam.-dim. 3-4 juin, p. 8 (exécutions en Espagne, suicide d'Ernst Toller à New-York).

(154) * **« Un empire des steppes... »**, n° 161-162, sam.-dim. 10-11 juin, p. 8. (sur le livre de René Grousset, Payot éd.).

(155) **« Une négociation laborieuse »**, n° 168-169, sam.-dim. 17-18 juin, p. 8. (sur les péripéties de la négociation anglo-soviétique).

(156) * **« Les Juifs et la Révolution »**, n° 175-176, sam.-dim. 24-25 juin, p. 8. (sur les thèses et articles de M. Léon Baratz).

(157) * **« Baltika »**, n° 182-183, sam.-dim. 1-2 juillet, p. 10. (sur les quatre Etats baltes : Finlande, Estonie, Lettonie, Lithuanie...).

(158) * **« Bela Kun »**, n° 189-190, sam.-dim. 8-9 juillet, p. 8. (sur l'itinéraire et le sort du militant hongrois...).

(159) * **« Rome à la fin du XVe siècle »**, n° 196-197, sam.-dim. 15-16 juillet, p. 10. (sur *Rome et les Borgia,* par Gonzague Truc, Paris, Grasset).

(160) * **« Remarques sur la révolution française »**, n° 203-204, sam.-dim. 22-23 juillet, p. 10.

(161) * **« La fin d'une grande actrice »**, n° 210-211, sam.-dim. 29-30 juillet, p. 8. (sur l'assassinat de Zénaïde Raïch, femme de Meyerhold...).

(162) * **« Raskolnikov »**, n° 217-218, sam.-dim. 5-6 août, p. 8. (sur la « disparition » de l'ambassadeur soviétique...).

(163) * **« Marx et Bakounine »**, n° 224-225, sam.-dim. 12-13 août, p. 8. (sur *Bakounine,* par H.-E. Kaminski, Paris, Aubier/Montaigne éd.).

(164) * **« La fin de la révolution française »**, n° 231-232, sam.-dim. 19-20 août, p. 8. (sur la période de Thermidor...).

(165) * **« Le double jeu de Staline »**, n° 237, vendredi 25 août, p. 1 et 3. (sur les négociations anglo-franco-soviétiques, le pacte germano-soviétique...).

(166) * **« Le drame de Raskolnikov »**, n° 249, mercredi 6 sept., p. 5. (sur sa *Lettre ouverte à Staline...* et sa situation).

(167) * **« Responsabilité de quelques intellectuels »**, n° 255, mardi 12 sept., p. 1 et 2. (sur Romain Rolland notamment...).

(168) * **« Encore le double jeu de Staline »**, n° 271, jeudi 28 sept., p. 1 et 3. (la collusion avec Hitler ; la mort de Raskolnikov...).

(169) * **« Billet à un écrivain »**, n° 280-281, sam.-dim. 7-8 oct., p. 1 et 3. (sur Malraux : *Le temps du Mépris, L'Espoir,* etc.).

(170) **« Destin des communistes polonais »**, n° 284, mercredi 11 oct., p. 1 et 3. (le PC polonais décimé par Staline...).

(171) * **« Une conclusion »**, n° 286, vendredi 13 oct., p. 1 et 3. (sur la collusion entre Staline et Hitler).

(172) **« Bataille perdue »**, n° 294-295, sam.-dim. 21-22 oct., p. 1 et 3. (l'U.R.S.S. et l'occupation des pays baltes...).

(173) **« Problèmes de la Mer Noire. I. Les Dardanelles »**, n° 304, mardi 31 oct. p. 1. (le pacte anglo-franco-turc du 19 octobre...).

(174) **« Problèmes de la Mer Noire. II. Les Bouches du Danube »**, n° 310, lundi 5 nov., p. 1. (la négociation Moscou-Ankara).

(175) **« En Ukraine et Russie blanche »**, n° 318, mardi 14 nov., p. 1 et 5. (les « épurations » staliniennes en terres polonaises occupées...).

(176) **« Angoisse sur la Finlande »**, n° 320, jeudi 16 nov., p. 1 et 5. (les menaces soviétiques par peur du IIIe Reich...).

(177) * **« Courage des hommes. BYRD »**, n° 328, vendredi 24 nov., p. 1 et 4. (sur le livre de l'Amiral, *Pôle Sud,* Paris, Grasset).

(178) * **« Stalinisme et libre-examen »**, n° 339, mardi 5 déc., p. 1 et 6. (sur une enquête de la revue belge *Jeudi).*

(179) * **« Le Stalinisme en Espagne. Un mémoire d'Indalecio Prieto »**, n° 341, jeudi 7 déc., p. 6. (sur sa brochure *Comment et pourquoi je quittai le ministère de la Défense nationale/Les intrigues des Russes en Espagne).*

(180) **« Les dessous du drame finlandais »**, n° 353, mardi 19 déc., p. 1 et 4. (la position stratégique de la Finlande, surtout en cas de revirement d'Hitler, explique les projets d'annexion par Staline... ; portrait d'Otto Kuussinen, stalinien servile).

(181) **« Les nuées sur l'horizon »**, n° 361, mercredi 27 déc., p. 1 et 3. (bilan de l'année écoulée..., perspectives...).

1940 (20 ARTICLES)

(182) **« L'impôt sur l'agriculture en U.R.S.S.**, n° 2, mardi 2 janvier, p. 1 et 5. (sur la loi du 28 août 1939, ses conséquences...).

183) **« L'échec des Russes en Finlande »**, n° 9, mardi 9 janvier, p. 4 (héroïsme et valeur du peuple finlandais et de son armée, mensonges et mythes staliniens à découvert, rôle de Kuussinen...).

(184) * **« L'école du cynisme »**, n° 20-21, sam.-dim. 20-21 janvier, p. 1 et 3. (les « fluctuations » dans les relations entre Staline et Hitler).

(185) * **« Le rapprochement idéologique entre Hitler et Staline »**, n° 24, mercredi 24 janvier, p. 1 et 6. (les concessions de Staline à Hitler...).

(186) * **« S'il est minuit dans le siècle »**, n° 30, mardi 30 janvier, p. 1 et 4. (précisions sur ce roman et le cycle auquel il se rattache...).

(187) * **« L'homme d'une grande faillite »**, n° 37, mardi 6 février, p. 1 et 4 (sur *Hitler peint par lui-même,* de René Gillouin).

(188) * **« Le courage d'un homme »**, n° 45, mercredi 14 février, p. 1 et 3. (sur le livre de l'Amiral Byrd, *Seul,* Paris, Grasset).

(189) * **« Hitler peint par Rauschning »**, n° 47, vendredi 16 février, p. 1 et 3. (sur *Hitler m'a dit,* par Rauschning, Paris, Gallimard).

(190) **« Les deux bilans de l'U.R.S.S. »**, n° 58, mardi 27 février, p. 1 et 6. (sur l'économie soviétique).

(191) **« La condition présente de l'ouvrier soviétique »**, n° 66, mardi 5 mars, p. 1 et 4. (sur l'économie soviétique, suite).

(192) * **« Lumières sur l'intervention stalinienne en Espagne »**, n° 72, mardi 12 mars, p. 1 et 4. (sur la brochure de Luis Araquistain, *Le Communisme et la guerre d'Espagne).*

(193) * **« Ce n'était qu'une diversion stratégique »**, n° 76-77, sam.-dim. 16-17 mars, p. 1 et 6. (sur la brochure d'Araquistain, suite).

(194) **« L'empreinte digitale »**, n° 83-84, sam.-dim. 23-24 mars, p. 1 et 6. (la paix imposée par Staline à la Finlande...).

(195) * **« Un livre d'Otto Strasser »**, n° 86, mardi 26 mars, p. 1 et 3. (sur son livre *Hitler et moi,* Paris, Grasset).

(196) * **« Le souvenir de Cronstadt 1921 »**, n° 92, lundi 1er avril, p. 1 et 6. (évocation du soulèvement de Cronstadt).

(197) **« Le cas de M. Souritz »**, n° 100, mardi 9 avril, p. 1 et 3. (sur le sort réservé à l'ambassadeur soviétique...).

(198) * **« Vues générales sur la guerre »**, n° 110, vendredi 3 mai, p. 1 et 4. (sur *Prométhée vainqueur ou explication de la guerre,* par Georges Valois, Paris, Liberté éd.).

(199) **« L'homme russe et la guerre »**, n° 114, mardi 23 avril, p. 4. (sur le sort des soldats russes prisonniers à leur retour de Finlande...).

(200) **« L'U.R.S.S. et l'invasion de la Norvège »**, n° 124, vendredi 3 mai, p. 1 et 5. (les rapports entre Moscou et Berlin dans l'agression contre les pays scandinaves).

(201) **« Soldats Russes... »**, n° 128, 7 mai, p. 1 et 6. (les soldats témoins de la véritable situation économique soviétique...). [Ce numéro manque à la Bibliothèque Royale de Bruxelles mais figure à l'Institut International d'Histoire Sociale d'Amsterdam, qui nous l'a aimablement communiqué et que nous remercions ici de même que Jean-Pierre Canon, Librairie *La Borgne Agasse,* 17, rue de la Tulipe, 1050 Bruxelles, qui, en 1975, nous a amicalement aidé pour l'obtention et le transport des photocopies des 200 premiers articles!...].

La Wallonie cesse de paraître trois jours après (n° 131)...

• B. ARTICLES PARUS DANS « LE ROUGE ET LE NOIR » (BRUXELLES)

1937 (2 ARTICLES7

(202) * **« Le mensonge de la « Défense de la Culture » « Vingt discours ne rachètent pas un assassinat »**, (N° 358) 8e année, n° 33, mercredi 8 sept., p. 1. (le silence fait au 2e Congrès International de Défense de la Culture tenu en juillet à Barcelone, Valence, Madrid et Paris sur l'assassinat d'Andrès Nin...).

(203) * **« Billet à Franz Hellens »**, (N° 362) 8e année, n° 37, mercredi 6 oct., p. 1. (réplique à *« Franz Hellens nous écrit... »,* N° (359) 8e année, n° 34, mercredi 15 sept., p. 4.)

• C. ARTICLES PARUS DANS « LA LUTTE OUVRIERE » (FLENU)

1937
(6 ARTICLES SIGNES VICTOR SERGE. 2 NON SIGNES)

(204) * **« La calomnie avant l'assassinat »**, n° 2, samedi 9 janvier, p. 4. (son usage contre Roger Salengro, contre le P.O.U.M. et lors des Procès de Moscou... ; d'abord paru à Paris).

(205) * **« Assez de sang ! Assez de boue ! »**, n° 6, samedi 6 Février, p. 1. (sur la « liquidation » des compagnons de Lénine... ; non signé).

(206) * **« Insultes à grand tirage »**, n° 7, samedi 13 février, p. 3. (réplique aux attaques de Jacques Sadoul dans *l'Humanité...)*.

(207) * **« Procès en série »**, n° 7, samedi 13 février, p. 1 et 5. (sur le mécanisme du 2e Procès de Moscou ; sur *la Voix du Peuple* de Bruxelles et Michel Koltsov...).

(208) **« La fin des bolcheviks géorgiens »**, n° 16, samedi 17 avril, p. 4. (« l'épuration stalinienne »... ; non signé).

(209) * **« Yagoda le fusilleur devant le revolver d'ordonnance »**, n° 18, sam. 1er mai, p. 3. (son arrestation, son itinéraire... ; Romain Rolland et Yagoda...).

(210) **« Toukhatchevski »**, n° 27, samedi 3 juillet, p. 3. (son exécution).

(211) **« L'épuration sanglante en Union Soviétique »**, n° 40., p. 3. (évocation d'Antonov-Ovséenko, son itinéraire, son sort...).

(212) * **« L'U.R.S.S. il y a vingt ans »**, n° 46, samedi 13 novembre, p. 3. (commémoration du 7 novembre 1917...).

(213) **« Boukharine exécuté ? »**, n° 49, samedi 4 décembre, p. 1 et 2. (son itinéraire, conjectures sur son sort...).

1938
(6 ARTICLES SIGNES « VICTOR SERGE »)

(214) **« L'année du bourreau »**, n° 1, 1er janvier, p. 1. (reprise du N° 79).

(215) **« Chronique du sang versé »**, n° 5, 20 janvier, p. 1. (évocation de « fusillés » : Karakhane, Enoukidzé, etc...).

(216) **« Signes d'affolement »**, n° 8, 10 février, p. 4. (reprise du N° 86).

(217) * **« Kronstadt »**, n° 9, 17 février, p. 4. (sur le soulèvement de 1921).

(218) * **« Mort d'un ami »**, n° 10, 5 mars, p. 4. (reprise du N° 88).

(219) * **« Le drame de Krestinski »**, n° 15, 9 avril, p. 4. (reprise du N° 93).

• D. DIVERS

1936 (1 ARTICLE/LETTRE OUVERTE)

(220) * Texte sans titre, daté d'Uccle, 9 juin 36 vraisemblablement adressé à un périodique belge non encore identifié. Donne des précisions sur la nature et le sort de ses manuscrits inédits retenus par la Censure et la douane soviétiques. Figure dans les *Cahiers Henry Poulaille* N° 4-5 : *Hommage à Victor Serge (1890-1947) pour le centenaire de sa naissance,* Editions Plein Chant, Bassac, mars 1991, 256 p. [p. 217-219] et dans l'édition de *Littérature et Révolution,* Paris, Librairie Séguier (à paraître en 1992).
L'ensemble des 220 articles figure dans les Archives constituées par l'Association « Les Amis de Victor Serge/Cultures, Dissidences et Littératures socialistes-libertaires », adresse : Jean Rière, 56ter, rue de Longjumeau, 91300 Massy, France.

S

Le « couple » Kibaltchitch et la civilisation mexicaine

par Michel GRAULICH

Les foyers de civilisation originale ne sont pas très nombreux dans le monde, et le Mexique en est certainement un des plus remarquables. Réfugié dans ce pays, Victor Serge n'a pu y rester indifférent aux prestigieux vestiges de son passé, et ce d'autant moins que sa femme y a étudié l'anthropologie. Dans les années '60, sous le nom de Laurette Séjourné, elle est même devenue une des figures les plus connues de l'archéologie mexicaine, du fait de ses théories très originales. Or, il est frappant de constater qu'à première vue, les idées de Serge et de sa femme en matière d'américanisme ne présentent que fort peu de points communs.

L'intérêt de Serge pour le Mexique ancien apparaît déjà dans ses *Carnets.* Ainsi, le 30 avril-1er mai 44, il visite les ruines récemment fouillées de Tula (Hidalgo), mais on sent qu'il a déjà exploré d'autres sites archéologiques auparavant. S'appuyant sur l'opinion communément admise, il voit dans Tula la capitale du peuple quasi légendaire des Toltèques, auxquels les Aztèques attribuaient l'invention de la civilisation et de tous les arts. Non sans raisons, il juge cette ville apparentée à l'ancien Teotibuacan, un peu comme le style gothique l'est au roman, ce qui n'est pas si mal observé. Sa sensibilité artistique s'émeut devant les « magnifiques » et gigantesques atlantes, « aux visages parfaits, à la grandeur abstraite ». « Ces constructeurs de l'an mille, opine-t-il, étaient des architectes et des ingénieurs accomplis. » Les reliefs, en revanche, sont médiocres...

Tout cela est très vrai. Victor Serge voit juste et paraît de surcroît bien documenté. En décembre, toujours dans ses *Carnets,* il commente un chapitre de l'ouvrage de A. Hyatt Verrill, *Old civilizations of the New World,* consacré à la culture de Coclé, au Panama. Le 3 février 1946, il signale que Laurette fait des fouilles à Oaxaca. En juillet de cette même année, surmenée, elle passe ses examens à l'Institut d'Archéologie...

C'est probablement vers cette époque que Serge écrit trois articles inédits consacrés aux civilisations précolombiennes : *Tombeau de civilisations, Cannibalisme rituel* et *Splendeur et destruction de Tenochtitlan.* Les deux premiers paraissent former un tout. Ils traitent des origines des cultures en question et de leur effondrement, de leurs principales réalisations, puis, à coups de longues citations de chroniqueurs anciens, du cannibalisme et de la religion. Serge s'attarde longuement sur le témoignage fiable de Cieza de León qui, en Colombie, assista à des actes de cannibalisme d'une férocité inouïe. Puis il passe aux rites des Aztèques et à leurs nombreux sacrifices humains suivis d'anthropophagie, pour aborder ensuite leurs dieux et différents aspects de la civilisation mexica. Le troisième article, postérieur, décrit l'antique Mexico-Tenochtitlan et la conquête espagnole.

Les articles en question s'adressent à un grand public mais ils sont documentés bien au-delà de ce qu'on est en droit d'espérer de ce genre de littérature. Non seulement Serge a atten-

tivement parcouru plusieurs sites, mais il a lu les principaux ouvrages généraux en vogue à l'époque (Rivet, Caso, Spinden, Vaillant), l'ancien mais classique ouvrage de Prescott sur la conquête du Mexique, et même quelques sources du XVIe siècle, et non des moindres (Cortez, Motolinia, Cieda, Gómara, Bernal Diaz del Castillo, le Codex Ramirez). Cultivé, il cite J.K. Huysmans et H.G. Wells, l'historien de l'art Elie Faure, Sir James Frazer, l'illustre auteur du *Rameau d'Or,* l'anthropologue américain Alfred Kroeber. Comme il faut s'y attendre et comme il n'est que sage pour un non-spécialiste, il s'en tient habituellement à ce que disent les gens du métier. Mais il arrive néanmoins qu'il commente, critique, prenne parti, et le plus souvent avec une remarquable pénétration.

S'interrogeant par exemple sur l'origine des civilisations amérindiennes, il semble adhérer à l'idée, encore en vogue à l'époque, d'influences extérieures déterminantes. Pendant très longtemps, l'école diffusionniste, surtout germanique, a en effet soutenu que des acquis tels que l'agriculture, des techniques telles que la fonte à la cire perdue, certains motifs iconographiques ou stylistiques, etc., étaient si complexes qu'ils ne pouvaient avoir été inventés qu'une seule fois. Serge paraît donc admettre cette thèse, mais il nuance néanmoins, opinant à juste titre que si on trouve des pyramides aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau monde, c'est parce que cette forme se présente d'elle-même à l'esprit. Evolutionniste raisonné, il partage l'avis de Kroeber pour qui ces civilisations se situent au niveau de la Mésopotamie ou de l'Egypte anciennes vers 3000 A.C. Le développement mental est dès lors celui de l'âge de la pierre polie : la pensée primitive ou mythique, l'homme ne découvrant que lentement ses propres capacités (p. 16-8).

Contrairement à ce qu'on pouvait espérer, l'organisation politique et sociale des civilisations qu'il considère ne l'inspire guère. Il n'était pas encore à la mode, à l'époque, de parler à leur propos de « mode de production asiatique » et Victor Serge n'y a pas songé. Pour lui, elles sont essentiellement le fait d'aristocraties restreintes : « il devait suffire de la destruction d'une aristocratie par la révolte et l'invasion pour qu'une civilisation locale s'éteignît ». Il n'y a pas eu de grande civilisation, en effet, sans forte stratification sociale. L'empire inca est une « société collectiviste bien organisée mais qui ne se maintenait que par d'incessantes expéditions punitives contre les peuples de la périphérie ». Quant à l'empire aztèque, c'est une « instable confédération de tribus dominées par un despotisme central », une « théocratie guerrière », « barbare », « patriarcale » et « hiérarchisée mais pas figée en castes ». La population devait y être « assez contente de son sort pour se défendre avec une incomparable vaillance » contre l'agression espagnole.

A propos de cette agression précisément, V. Serge a là aussi refusé de prendre des positions dogmatiques ou partisanes. Alors que L. Séjourné (1971 : 85) parlera plus tard d'un « génocide sans exemple », il admire Cortez à certains égards et n'hésite pas à le dire. On sait que Montezuma accueillit les Espagnols à Mexico et qu'il leur transmit pratiquement ses pouvoirs. Ce fut le massacre de la fête de Toxcatl, effectué par Pedro de Alvarado en l'absence de Cortez, qui fut à l'origine du soulèvement des Aztèques et de la défaite espagnole de la Noche Triste. Serge explique ce massacre de nobles, non pas par la seule brutalité des conquistadors, mais par la panique et le désir de pillage. On peut en effet considérer que, Cortez étant donc parti pour s'oppo-

ser à une armée espagnole venue l'arrêter, c'était le moment idéal pour une révolte. Les Indiens, qui n'étaient pas des lâches, la préparaient plus que probablement et Alvarado a cru bon de prendre les devants, suivant en cela, du reste, un exemple antérieur de son chef.

Au cours du soulèvement, Montezuma s'adressa à ses sujets pour tenter de ramener le calme. On lui répondit par une pluie de projectiles et il fut touché par une pierre. Selon la plupart des sources, il mourut des suites de sa blessure (« d'un coup de pierre vengeur », dira Séjourné). Certains disent cependant que les Espagnols l'achevèrent avant de tenter de fuir. Ici aussi, Serge ne prend pas parti, en l'absence d'éléments décisifs. Il se contente de mentionner les deux thèses. D'autre part, il s'insurge contre ceux qui parlent d'une « défaillance morale des Aztecs *(sic)* devant l'invasion blanche ». (En 1957, Mme Séjourné dénoncera elle aussi la « stupéfiante passivité » des Mexicains.) Les Aztèques, objecte-t-il, eurent recours aux « moyens de l'intelligence, de la sympathie et du piège » pour résister. Même Montezuma fit de son mieux, me semble-t-il. Ayant rapidement compris qu'il ne pouvait vaincre les Espagnols en rase campagne, il attendit patiemment l'heure de l'embuscade décisive ; mais il fut pris de court par la hardiesse et le manque de scrupules de ses adversaires, qui le firent prisonnier dans sa propre capitale.

Concernant la religion, il attribue comme fonction essentielle aux jeûnes et aux tourments que s'infligeaient les fidèles de provoquer des visions. Les recherches de la dernière décennie ont parfaitement confirmé ce point (p. ex. Schele et Miller 1986, Graulich 1980). D'autre part, il explique l'anthropophagie rituelle par le « besoin d'alimentation carnée » faute d'animaux domestiques (p. 38). Cette théorie, qui était déjà celle de Charles-Quint, fut proposée avec grand bruit il y a quelques années par un anthropologue américain, Michael Harner (1977), et reprise par le matérialiste culturel Marvin Harris (1978), pour être réfutée ensuite par presque tous les spécialistes. Pour le reste, il ne croit pas que les anciens Mexicains « fussent parvenus à la notion de spiritualité... Nous sommes, dit-il, en présence d'une religion matérialiste, naturaliste, grossièrement anthropomorphique. Aucune sublimation prolongée n'a encore décanté, ennobli, amplifié la terrible expérience humaine ; le maniement des idées abstraites est ignoré » (p. 38). Sa femme, plus tard, s'efforcera de démontrer tout le contraire.

Elie Faure et Herbert Wells qualifièrent des civilisations comme celle des Aztèques d'« aberrations » (et Séjourné — 1966 : 21 — parlera de « mœurs monstrueuses »). Serge trouve cela « singulièrement injuste » et relativise à juste titre, observant par exemple que « l'archéologie nous porte à croire que le cannibalisme fut assez général aux temps originels de la pierre taillée ». Puis, soudain, il verse sans explication dans l'hyperbole : « dès que l'on approfondit la pensée aztèque, l'émerveillement succède à la stupeur inquiète, devant tant d'intuitions vertigineuses, de connaissances acquises à un prix inconcevable, d'élans prodigieux vers une perfection à peine entrevue, d'éclairs de génie » (pp. 35 bis et ss.). Plus tard, sa femme se chargera d'étoffer de tels propos et de suggérer de la perfection tout court, plutôt que de la perfection « à peine entrevue ». Soulignons au passage l'importance qu'il attache à la spiritualité, à la sublimation, à la recherche de perfection... Ce sont des éléments très personnels, et tout a fait insolites dans la littérature américaniste. (1)

Quelques années après la disparition de Victor Serge, Laurette Séjourné publia ses premiers articles. D'emblée, elle compensa une moindre facilité et moins de rigueur par une recherche d'originalité. On se rappellera qu'au début des années '40 avaient eu lieu les fouilles de Tula, cité dont les chercheurs se demandaient si elle n'était pas la légendaire capitale des Toltèques, plutôt que Teotihuacan, comme on le croyait jusqu'alors. En 1941, un vote de la Société Mexicaine d'Anthropologie avait tranché la question : c'était Tula qui correspondait à l'antique Tollan, et non Teotihuacan. Cette solution, pourtant obtenue de la façon la plus démocratique, ne satisfit jamais Mme Séjourné. Jusqu'au bout et envers et contre tout, elle milita en faveur de Teotihuacan, cité effectivement infiniment plus grandiose, plus riche en œuvres d'art de toute sorte, et plus ancienne que le petit Tula. Ses efforts ne furent pas tout à fait vains : de nos jours, la question de l'identité de Tollan est à nouveau posée — pour autant qu'on veuille absolument y voir un lieu historique.

D'après les textes, c'est à Tollan qu'avait vécu Quetzalcoatl, le fameux Serpent à Plumes, le roi-dieu qui aurait interdit les sacrifices humains et qui aurait transformé son pays en véritable paradis, avant d'en être chassé par la réaction menée par son frère Miroir Fumant. On racontait qu'avant de s'en aller, Quetzalcoatl aurait annoncé son retour ; puis il disparut à l'est, sur la côte du Golfe. Quand Cortez débarqua dans cette région en 1519, les Aztèques crurent avoir affaire à Quetzalcoatl revenu.

Passionnée par cette figure, Séjourné s'efforça de retrouver les traces du Serpent à Plumes à Teotihuacan et de reconstituer son message en analysant son mythe et l'iconographie. Elle résuma ses théories dans un ouvrage paru au Mexique en 1957, puis en français chez Maspero en 1966, *La pensée des anciens Mexicains.* Quetzalcoatl aurait donc vécu à Tollan-Teotihuacan au deuxième ou troisième siècle de notre ère. (2) Il aurait été un chef d'une très haute élévation morale. Toute la vie spirituelle de la Mésoamérique aurait en lui sa source. Il aurait prêché « l'union mystique avec la divinité, que l'individu ne peut atteindre que par degrés successifs, et seulement au bout d'une vie de contemplation et de pénitence ». L'homme doit libérer son cœur, « lieu de rencontre oú s'élabore la conscience lumineuse », signe parfait du « mouvement créateur de liberté », dont l'activité « sauve à chaque instant la matière corporelle de l'inertie et de la décomposition qui le guettent ». Ce faisant, l'homme « se fait l'ouvrier du perfectionnement de l'univers, c'est-à-dire de l'accomplissement de l'Unité cosmique ». Très vite hélas, le message de Quetzalcoatl s'altéra. Les Aztèques en particulier le déformèrent de façon détestable. Bien sûr, c'est à partir de **leurs** discours, de leurs poésies, de leurs croyances et de leurs rites, je suppose, que Mme Séjourné crut pouvoir reconstituer le message du Serpent à Plumes. Certes, « la tradition ancienne constituait l'unique cadre spirituel de la société aztèque », il n'empêche : les Aztèques prirent à la lettre les mythes et les symboles proposés par Quetzalcoatl, et cela à des fins inavouables. La libération de la spiritualité pour s'unir au tout devint pour eux l'excision du cœur pour nourrir le soleil. Les sacrifices sanglants qu'ils introduisirent n'étaient qu'un instrument de leur impéralisme, un moyen d'exterminer ou de terroriser les peuples que leur ambition désignait à leur vindicte. L'Etat aztèque est l'œuvre de chasseurs nomades dont le niveau intellectuel était des plus primitifs (comp. à ce qu'en disait son mari !) ; totalitaire, il était fondé

sur un mépris absolu de la personne humaine. Dans un ouvrage postérieur (1971) cependant, l'auteur semble absoudre les Aztèques de tout sacrifice humain, et même de toute agressivité ! (3)

La doctrine de Quetzalcoatl, poursuit Séjourné (1971 : 296), est un humanisme. Au contraire du Christ, Quetzalcoatl n'est pas un dieu devenu homme, mais le premier homme devenu dieu *(sic)*; son mythe symbolise la tentative de l'homme de libérer la force créatrice qui l'anime. On pourrait ajouter que cet humanisme reste d'actualité, puisqu'il engendre liberté et création, l'homme devenant « l'ouvrier de l'univers, c'est-à-dire de l'accomplissement de l'Unité cosmique », pour ne pas dire de l'universalisme ou de l'internationalisme, étrange mélange, dans le chef de l'auteur, de lambeaux de ses anciens idéaux et de spiritualité mystique...

Le point de vue de Séjourné et de tous ceux qui veulent voir en Quetzalcoatl le représentant ou l'héritier d'une époque pacifique, sans sacrifices humains, trouve son origine dans une interprétation erronée des choses qui a prévalu au cours de la première moitié du siècle. On se figurait alors la période classique (correspondant à peu près au premier millénaire de notre ère) comme un âge de paix et de mœurs douces. A la société « théocratique » de cette période, on opposait le « militarisme » du Postclassique. Or, si on est revenu de telles idées, c'est notamment... grâce aux fouilles de Séjourné à Teotihuacan ! Elle y a en effet mis à jour des peintures qui montrent sans l'ombre d'un doute que les sacrifices humains par excision du cœur étaient pratiqués dans cette cité. Mais, prisonnière de ses idées, elle ne voulut y voir que des figurations symboliques et refusa de prendre en compte les multiples preuves archéologiques d'immolations d'êtres humains. (4)

On se doute, dans ces conditions, que l'interprétation que fait Séjourné du phénomène Quetzalcoatl est profondément personnelle. Certains chroniqueurs espagnols déjà et des chercheurs modernes depuis le siècle passé avaient voulu voir en lui un grand réformateur religieux, l'équivalent d'un Akhnaton par exemple. Toutefois, ces interprétations n'étaient pas désintéressées. Les Européens voyaient en lui un Blanc qui avait dominé ces terres autrefois et dont ils étaient les héritiers, de l'aveu même des Indiens. Pour les moines, il était un précurseur, un missionnaire chrétien qui avait evangélisé les Indiens bien des siècles auparavant. Les chroniqueurs indiens n'étaient que trop heureux de le présenter comme un souverain qui se serait opposé aux sacrifices humains. Quant aux savants modernes et aux Mexicains en particulier, ils tenaient en lui au moins un réformateur religieux précolombien et ils n'étaient pas disposés à le lâcher.

Mais personne n'était allé jusqu'à prétendre reconstituer sa doctrine avec une telle précision, d'autant plus que les textes relatifs au Serpent à Plumes ne sont pas antérieurs au XVIe siècle, qu'ils sont incertains, fragmentaires ou contradictoires, et que la plupart du temps, ils présentent Quetzalcoatl comme un dieu, et même l'un des dieux créateurs. De leur côté, les témoins archéologiques et iconographiques sont difficilement rattachables aux textes. Mais tout cela ne découragea pas Séjourné et elle y alla de sa reconstitution qu'elle ne prit jamais la peine de démontrer, et pour cause... Tout indique aujourd'hui que Quetzalcoatl ne fut jamais qu'une divinité, aussi mythique que les autres. Le mysticisme que lui impute Séjourné n'a pour source principale que Séjourné elle-même, et peut-être aussi Victor Serge, dont certains passages m'ont donné l'impression qu'il

a dû connaître des élans mystiques sur le tard. A-t-il été influencé par sa femme à cet égard, ou est-ce le contraire qui est vrai? Seules des études plus poussées et des témoignages permettraient de répondre à cette question.

Les ouvrages de L. Séjourné sont très répandus au Mexique, mais rares sont les spécialistes qui leur accordent quelque crédit. Il est vrai que leur auteur ne s'embarrasse guère de méthode ou de précision scientifiques. Ses articles et ses livres, même ceux qui traitent d'archéologie, se distinguent par leur imprécision et la rareté des références bibliographiques. Apparemment, Serge était plus rigoureux. Pourtant, l'intuition de Séjourné, si elle avait été disciplinée et appuyée sur une érudition solide, aurait pu la mener à des découvertes majeures. Car il est exact, mais on s'en rend compte depuis quelques années à peine, que pour les anciens Mexicains, la volonté de libérer leur feu intérieur, l'ardeur de leur cœur, de la gangue du corps, de libérer l'élément igné du corps pesant, était chose essentielle.

Les théories de Séjourné sur Quetzalcoatl ont parfois donné lieu à des réactions vigoureuses. Un des meilleurs connaisseurs des religions du Mexique ancien, Alfredo López Austin (1973: 38), écrit par exemple ce qui suit: « Je ne puis m'arrêter ici de faire une longue et juste critique de cette pensée, de cette orientation de pensée. L'image du sage-rédempteur-illuminé-saint qui, par sa grandeur spirituelle, dirige des peuples, crée des civilisations et sauve les hommes du péché, doit être tout simplement abandonnée, parce que détestable, humiliante, justificatrice de jougs ignominieux, et fausse. Qu'on se borne à dire qu'il est heureusement difficile pour une autre thèse idéaliste de pousser plus loin notre personnage: il a atteint un degré de fausse gloire qu'il est impossible de dépasser. »

A un héros hors du commun, ne faut-il pas un peuple extraordinaire? Séjourné, bien sûr, lui en a trouvé un. Dans son ouvrage sur les civilisations précolombiennes publié en 1971, elle va jusqu'à se demander si, avec les Amérindiens, on ne se trouve pas en présence d'une *(sic)* culture qui « ébranle nos conceptions les plus savantes quant à l'évolution de l'humanité. Une culture dont le but exclusif aurait consisté à rendre inopérante l'agressivité, sur laquelle repose la puissance de l'Occident? Des peuples pour lesquels l'unique sagesse aurait consisté à réprimer les instincts destructeurs et égoïstes » (1971: 323)!!! Et cela à propos de peuples dont Serge qualifiait la civilisation de « barbare, patriarcale et sanguinaire ». C'est dans cet ouvrage, faut-il le rappeler, qu'elle feint d'ignorer les sacrifices humains des Aztèques et leur anthropophagie rituelle — rites qu'en 1957 elle qualifiait de « barbarie absolue », produit du niveau intellectuel le plus primitif...

Séjourné illustre au plus haut point l'étrange tendance des anthropologues à trouver tout mieux ailleurs que dans leur propre culture, et à encenser chez les populations qu'ils étudient des mœurs nécessairement traditionnelles qu'ils condamnent avec force ailleurs. A cela s'ajoutent clairement, d'abord, le « complexe de Las Casas », le ressentiment visiblement de plus en plus grand de l'exilée vis-à-vis de sa culture d'origine — culture que chez elle déjà elle condamnait vigoureusement tout en cherchant à la rédimer; ensuite, une reprise en compte et une exacerbation de certaines thèses excessives, teintée de nationalisme, de son pays d'accueil.

Glorification délirante, donc, des Amérindiens et plus spécifiquement des Toltèques de Quetzalcoatl, placés

nettement au-dessus de toutes les autres civilisations et singulièrement de l'Occident, qui aurait l'apanage de l'agressivité. Pourtant, dans le même ouvrage (1971 : 94), elle a le culot de s'en prendre au savant mexicain Edmondo O'Gorman qui, d'abord, trouve dangereux le concept moderne d'égalité des hommes qui, ensuite, paraît partager l'opinion de l'humaniste Juan de Sepúlveda (adversaire résolu du célèbre défenseur des Indiens, l'évêque Bartolomé de Las Casas), pour qui « la nature humaine peut se réaliser à des degrés divers de perfection ».

De tels propos l'indignent, mais elle n'a pourtant pas l'air de trouver que Quetzalcoatl est un être égal aux autres et encore moins que l'Occident — ni aucun autre peuple — n'a atteint le degré d'accomplissement des anciens Mexicains, ces pacifistes viscéraux qui, cependant, sacrifiaient ou exterminaient annuellement des dizaines de milliers de victimes pour les dévorer ensuite, comme l'admit si justement Victor Serge.

L'intérêt de Laurette Séjourné pour les peuples d'exception ne date pas d'hier. D'après les *Carnets,* le 9 août 1944 par exemple, elle prétendait que « le suicide japonais se rapporte à une psychologie profonde, *essentiellement différente* de celle de l'homme blanc, une psychologie, dit-elle, *qui plonge ses racines dans la physiologie* (nous dirions aujourd'hui les gènes ; les italiques sont de moi), c'est-à-dire aux sources de l'instinct ». Commentaire de Serge : « cela me paraît juste » ! Plus tard, le 1er septembre 1944, elle « observe que les Juifs constituent le seul peuple dont la continuité de culture remonte à près de 4.000 ans (le règne du roi David, env. 1.000 ans av. J.C.) ». Passons sur l'arithmétique boiteuse qui est cependant révélatrice d'un goût certain de l'exagération. (5) Moins pardonnables sont, pour une étudiante en anthropologie d'une certaine maturité, la confusion entre culture et religion, et peuple et religion, et le manque de culture générale. Aller parler comme elle le fait de « seul peuple » à aussi longue continuité de culture, de « peuple le plus vieux, le plus profondément cultivé, le plus profondément accoutumé à la pensée », est dérisoire, car c'est ignorer superbement, par exemple, les centaines de millions d'Indiens des Indes, ou les zoroastriens, ou la continuité indo-européenne, ou chinoise... Le plus étonnant à ce sujet, c'est que Serge, dont les connaissances étaient incontestablement beaucoup plus vastes, semble encore souscrire à ces propos, même lorsqu'ils virent au mysticisme, ou du moins à la foi échevelée : « Laurette esquisse d'autres vues frappantes, écrit-il ; que la haine du Juif fut la haine du peuple le plus vieux, du Peuple-Père... ». Comme si le pharaon qui persécuta les Juifs, ou les habitants de l'empire romain qui, au dire de Flavius Josèphe *(Guerre des Juifs,* XXXVII) au début de notre ère, « détestaient universellement » les Juifs, voyaient en eux le « peuple-Père » ! Il est vrai que c'était Victor Serge qui avait amorcé la discussion en considérant que les Juifs « constituent une variété supérieure de l'homme civilisé » (O'Gorman aurait dit : « ayant réalisé sa nature à un degré supérieur de perfection »). « Plus actifs, poursuivait Serge, avec une spiritualité dynamique atteignant souvent à la grande puissance : Puissamment matérialistes aussi dans les sociétés matérialistes... Ce n'est pas par hasard que le même groupe ethnique *(sic)* produit le Christ, Maïmonide, Spinoza... et de nos jours Marx, Trotsky, Freud, Einstein, des hommes incomparables qui bouleversent la vision même du monde... » Bref, un peuple presque aussi hors du commun que les anciens Mexicains selon Séjourné, et ayant livré des figures presque aussi incomparables que Quetzalcoatl...

En somme, désireuse peut-être de se libérer du souvenir d'une Europe en guerre et de la personnalité trop riche de son mari, Laurette Séjourné s'engagea dans l'américanisme avec l'intention bien arrêtée d'y faire œuvre originale. Elle y réussit pleinement. D'abord, elle prit ses distances par rapport aux nuances, aux prudences et à la pondération de V. Serge. Elle prétendit trouver dans ces civilisations d'un monde nouveau ce que lui y avait cherché en vain, mais ce à quoi tous deux avaient vraisemblablement aspiré : la spiritualité, la sublimation, la recherche de perfection; le dépassement de soi, aussi, privilège des hommes ou des peuples exceptionnels.

(1) Les erreurs de Serge par rapport aux connaissances de l'époque sont rares. Il avance, p. 12, une époque fantaisiste pour l'abandon de Palenque, il situe, p. 14, les Nazcas du Pérou en Colombie, et il traduit parfois mal de l'anglais. Ainsi le dieu principal des Aztèques, en anglais « Hunmminghird Wizard », « Colibri Sorcier », devient-il « Oiseau-magicien murmurant » (p. 33), tandis qu'une déesse de la saleté (« dirt ») se mue en déesse de la « putréfaction ».

(2) Mme Séjourné ne précise pas les raisons qui lui font choisir cette période. Sans doute se base-t-elle sur un texte peu fiable du chroniqueur métis Hernando de Alva Ixtlilxochitl et sur un unique tesson de céramique peinte, de phase Teotihuacan III, montrant un personnage barbichu accompagné d'un serpent à plumes.

(3) Séjourné 1950, 1954a, 1956, 1957, 1958, 1962, 1965, 1966, 1969, 1971. Les citations proviennent de 1966 : 23, 33, 35, 77, 85, 121, 197.

(4) Dès le début du siècle, Batres (1907 : 281) avait découvert des squelettes d'enfants, restes de sacrifices de fondation, « dans chacun des angles de la pyramide du soleil ». Dans la pyramide de Quetzalcoatl aussi, on trouve des restes de sacrifices (Gamio 1922 : 1 : 158-60 ; Dosal 1925 : 218-9). Dans une grotte près de la cité, on découvrit 34 crânes, l'un d'entre eux recouvert comme d'un bonnet d'une calotte crânienne, et des restes d'ossements sur une surface d'un mètre carré (Armillas 1950).

(5) Autres cas d'exagération manifeste, dans l'ouvrage de 1966, p. 11 : l'empire aztèque était plus grand que le Mexique actuel (il n'en représentait pas la dixième partie) ! Et il était « le plus puissant empire de l'Amérique précolombienne » (celui des Incas était beaucoup plus grand et plus puissant).

★★★

BIBLIOGRAPHIE

ARMILLAS Pedro, 1950, Teotihuacán, Tula y los Toltecas : las culturas post-arcaicas y pre-aztecas del centro de Mexico : excavaciones y estudios, 1922-1950. *Runa* 3, 1-2 : 37-70, Buenos Aires.

BATRES Leopoldo, 1907, Les fouilles opérées à Teotituacan (Mexique). *Actes du 15e Congrès International des Américanistes (Québec 1906)* 2 : 277-82.

DOSAL Pedro J., 1925, Descubrimientos arqueológicos en el Templo de Quetzalcoatl (Teotihucán). *Anales del Museo Nacional de Mexico* 3 : 216-9.

GAMIO Manuel, 1922, La población del Valle de Teotihuacan. 3 vol., Mexico.

GRAULICH Michel, 1960, Mythes et rites des vingtaines du Mexique Central préhispanique. (Thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles).

LOPEZ AUSTIN Alfredo, 1973, Hombre-dios, religión y politica en el mundo náhuatl. UNAM, IIH, Mexico.

SCHELE Linda et Mary E. MILLER, 1966, The Blood of Kings, Dynasty and Ritual in Maya Art. Kimbell Art Museum, Forth Worth, New york.

SEJOURNE Laurette, 1950, Ensayo sobre el sacrificio humono. *Cuadernos Americanos 9,5 : 165-71.*

1954, El mensaje de Quetzalcoatl. *Cuadernos Americanos* 13,5 : 159-72.
1954b, Tula, la supuesta capital de los Toltecas. *Cuadernos Americanos* 13,1 : 153-69.
1956, La unión de los contrarios en la religion náhuatl. *Cualdernos Americanos* 87,3 : 131-47.
1957, Pensamiento y religión en el Mexico Antiguo. Mexico.
1958, Los sacrificios humanos : Religión a politica ? *Cuadernos Americanos* 17,1 : 127-49.
1959, Un palacio en la ciudad de los dioses, Teotihuacan. INAH, Mexico.
1962, El Universo de Quetzalcoatl. FCE, Mexico.
1965, El Quetzalcoatl en Teotihuacán. *Cuadernos Americanos* 138,1 : 131-56.
1966, La pensée des anciens Mexicains, Paris.
1966b, Arqueología de Teotihuacán : La cerámica. FCE, Mexico.
1966c, Arquitectura y pintura en Teotihuacán. FCE, Mexico.
1966d, El lenguaje de las formas en Teotihuacán. FCE, Mexico.
1969, Teotihuacán, Métropole de l'Amérique, Maspéro, Paris.
1970, Colhuacan, Arqueologia del Valle de Mexico 1. INAH, Mexico.
1971, Altamerikanische Kulturen. Frankfurt am Main.
SERGE Victor, *Carnets*. Julliard, Paris.

S

Victor Serge et la culture prolétarienne

par Ian BIRCHALL

Parler de la culture prolétarienne en 1991 peut sembler singulièrement démodé. Après la **perestroïka,** la révolution roumaine et l'unification allemande, l'époque issue de la révolution russe semble définitivement disparue. Beaucoup de prétendus « théoriciens » nient l'existence même, non pas de la culture prolétarienne, mais du prolétariat lui-même.

En effet, la conception de la culture prolétarienne n'a jamais eu beaucoup d'amis. Car si c'est Staline qui a liquidé les organisations de la culture prolétarienne, c'est par contre Trotsky qui en a élaboré la critique la plus lucide et la plus intelligente.

Néanmoins, les questions posées par le débat autour de la culture prolétarienne sont toujours vivantes. Par exemple, en 1990 des étudiants radicaux aux Etats-Unis voulaient bannir des programmes universitaires les « DWEMS » (Dead White European Males - mâles européens blancs et morts). (1)

Sur un plan plus général, l'idée de la culture prolétarienne a toujours été liée à la croyance que l'émancipation de la classe ouvrière sera l'œuvre de la classe ouvrière elle-même. Pour ceux d'entre nous qui veulent retrouver dans les traditions de la révolution bolchevique la possibilité de recréer

une tradition socialiste libre des déformations du stalinisme et de la social-démocratie, l'œuvre de Serge a une importance particulière, et il vaut bien la peine d'étudier ce qu'il a écrit au sujet de la culture prolétarienne.

Car Victor Serge occupe une position privilégiée et unique dans le débat sur cette question, et en particulier de la littérature prolétarienne. Témoin de la révolution russe à partir de 1919, il a su trouver le temps pour étudier, non seulement les événements dramatiques sur les plans politique et social, mais aussi le remarquable foisonnement culturel des années qui suivent immédiatement la révolution.

La culture prolétarienne n'était pas un phénomène limité à la Russie révolutionnaire. Henry Poulaille, qu'on peut considérer comme un des principaux théoriciens de la littérature prolétarienne en France, a insisté sur le caractère international de cette tendance dans son ouvrage *Nouvel âge littéraire.* Dans ce livre Poulaille présente des études d'auteurs qui, pour lui, ont contribué à développer une culture prolétarienne : « Cette littérature ne vient pas de Russie. On serait certes assez tenté de croire qu'elle soit d'origine soviétique. Il n'en est rien... Ceux qui douteraient que son existence soit antérieure à la naissance de la pléiade russe issue de la révolution, les Gladkow, Demidoff, Victor Serge, Essenine, Babel, Ehrenbourg, etc. n'auraient qu'à se rapporter aux dates de parution des œuvres de Lucien Jean, Nazzi, Streuvels, Neel Doff, pour ne citer que la période 1900-1910 ». (2)

Dans *Littérature et révolution* (1932) Serge approuve la définition d'un **nouvel âge** donné par Poulaille. (3)

Serge, avec ses connaissances des langues et des littératures française et russe, a été plus ou moins unique comme intermédiaire entre les débats qui se déroulaient dans les deux pays au sujet de la culture prolétarienne.

★ ★ ★

Pour le jeune Serge qui est venu à Paris en 1909, la littérature était aussi importante que la politique. Ce sont ses lectures des auteurs contemporains autant que ses connaissances parmi les militants politiques de l'époque qui ont formé le Serge que nous connaissons. Pour les militants de gauche à cette époque, la littérature avait une influence énorme : Ibsen et Zola, Péguy et Sorel ont contribué à former les valeurs de toute une génération d'anarchistes et de socialistes. Et de jeunes écrivains ont essayé de pousser plus loin les tendances qu'il ont trouvées chez leurs aînés. Parmi les écrivains qui ont enthousiasmé Serge à cette époque, il en nomme au moins deux qu'on peut considérer, dans un certain sens, comme des précurseurs de la littérature prolétarienne. Les deux figurent dans le livre d'Henry Poulaille, *Nouvel Age Littéraire.*

Dans les *Mémoires d'un révolutionnaire* Serge nous raconte que : « Paris nous appelait, le Paris de Salvat, de la Commune, de la CGT, des petits journaux imprimés avec de la braise ardente, le Paris de nos auteurs préférés, Anatole France et Jehan Rictus. »

Rictus avait une importance spéciale pour lui : « Jehan Rictus lamentait la misère de l'intellectuel sans le sou traînant ses nuits sur les bancs des boulevards extérieurs et nulles rimes n'étaient plus riches que les siennes... » (4)

Rictus était beaucoup aimé dans le milieu anarchiste ; l'ami de Serge, René Valet, déclamait les vers de Rictus. (5)

Rictus n'était peut-être pas prolétaire au sens propre du mot, mais il a certainement connu la misère. Emballeur, débardeur, homme-sandwich et

même clochard, il a parlé dans ses poésies des souffrances qu'il a connues, il a transformé la langue populaire des pauvres de Paris en une langue poétique pour parler de leurs souffrances.

Rictus se moquait de Zola (un auteur que Serge et Poulaille n'ont jamais cessé d'admirer) parce qu'il décrivait la vie des pauvres de l'extérieur, tout en restant bourgeois confortable.

« Ben pis Mirbeau et pis Zola
Y z'ont « plaint les Pauves » dans des livres,
Aussi, c'que ça les aide à vivre
De l'une à l'autre Saint-Nicolas ! » (6)

Comme plusieurs de ses contemporains, il voulait dépasser le naturalisme pour créer une littérature fondée sur l'expérience même du prolétariat. Mais il n'y avait guère de contenu politique dans l'œuvre de Rictus. Dans sa jeunesse il avait défendu les anarchistes, mais pour lui le pauvre était surtout victime, et non pas un élément actif dans la transformation de la société. Il se méfiait des politiciens socialistes, et dans le poème *Conseils* il recommande à l'ouvrier de dire :

« moins d'cours du soir, moins d'conférences
gardez pour vous votre instruction ;
j'veux pas aller dans les U.P.,
mieux vaut me laver les arpions
que d'aller écouter des pions... » (7)

Mais ce ne sont pas les opinions particulières de Rictus, mais plutôt le projet de fonder une littérature sur l'expérience des opprimés qui a dû impressionner Serge.

Pour Henry Poulaille, Louis Nazzi (8) est un de ceux qui ont montré la voie à la littérature prolétarienne naissante. (9) Louis Nazzi, mort à vingt-huit ans, nous a laissé une œuvre restreinte. Il était collaborateur de plusieurs revues - y compris *L'Effort Libre* de J-R Bloch, où Marcel Martinet allait élaborer l'idée d'un art prolétarien. Il a écrit quelques nouvelles, une étude sur Daumier et des articles de critique dramatique. Sa propre revue *Sincérité,* qu'il a lancée en 1909, n'a connu que deux numéros.

Le jeune Serge a certainement trouvé de quoi s'enthousiasmer dans les articles critiques de Nazzi, par exemple dans ses attaques contre la littérature bourgeoise de l'époque : « Notre époque est trouble, fangeuse, sinistre à pleurer. On ne voit partout que de petits auteurs habiles à se pousser, mais pas un jeune. Dans tous les clans artistiques à l'extrême droite comme à l'extrême gauche, c'est la même somnolence, la même couardise, la même pauvreté de cœur et d'esprit. Le mot d'ordre semble donné, au royaume de France : « La médiocrité à tout prix ! » (10)

Serge a dû également apprécier son enthousiasme pour Daumier, le peintre des victimes de la répression des émeutes et des révolutions : « Il se veut, simplement, témoin silencieux et véridique de l'horreur et du crime. Point n'est besoin d'inventer, ni de railler, ni d'accuser ! » (11)

Serge s'en souvenait peut-être lorsque lui-même peignait la révolution et la défaite.

Nazzi a peu écrit, mais ce qu'il a laissé de plus frappant, ce sont les maximes où il essaie de délimiter les fonctions de la littérature. Par exemple : « N'en déplaise à nos chers auteurs dramatiques si parisiens, si choyés, si bien pensants : il est un problème plus âpre, plus tragique et plus admirable que le problème de l'amour : celui du pain quotidien. » (12)

Peut-être Serge se rappelait-il ces paroles vingt-trois années plus tard, lorsqu'il écrivit : « Une statistique qui donnerait le vertige, sans pour cela nous donner une très haute idée de l'esprit du temps, serait celle du nom-

bre de romans français publiés depuis vingt ans traitant de l'amour chez les gens du monde... » (13)

Mais sans aucun doute, la contribution la plus importante à la définition de l'idée d'une culture prolétarienne, c'est l'article de Marcel Martinet « L'Art Prolétarien », paru dans *L'Effort Libre.* (14) Martinet répondait à l'ancien anarchiste Charles Albert, qui avait déjà créé le terme **art prolétarien** (15), et son article faisait une synthèse des différentes expériences de la littérature prolétarienne naissante. L'article parut en 1913, lorsque Serge était déjà en prison, et il est assez probable qu'il en ait eu connaissance.

L'article de Martinet vaut la peine d'être considéré, car il présente le raisonnement le plus élaboré qui défende l'idée d'une littérature prolétarienne, et il est le produit d'un processus intellectuel collectif auquel Serge et ses amis avaient participé.

Martinet rejette le terme d'**art socialiste** par dédain syndicaliste des politiciens socialistes et conclut que le seul terme valable qui reste, c'est **l'art prolétarien.** Comme Rictus, Martinet considère qu'il faut aller plus loin que Zola pour créer une littérature qui ne s'arrête pas à étudier le prolétariat du dehors, mais qui regarde le monde du point de vue du prolétariat même : « (Zola) **étudie,** et impersonnellement, croyait-il, décrit ces hommes, comme il étudierait, zoologue, des insectes. Mais parce qu'on est malgré tout d'un monde, n'étant pas du leur il est d'un autre ; de même que le voyageur étudierait ses Lapons en Français de France, ainsi, bourgeois génial et bon, Zola étudia en bourgeois le prolétariat. » (16)

Pour Martinet le point de commencement est la parole célèbre de Karl Marx : **« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »** (17) Car si le prolétariat ne peut pas créer sa propre culture, il est problématique qu'il puisse arriver à s'émanciper.

★ ★ ★

En 1919 Victor Serge est arrivé en Russie au lendemain de la révolution prolétarienne. Même en supportant l'écrasant fardeau des tâches politiques qu'il a acceptées au nom de la révolution, il a su rester au courant des différents développements de la culture, et surtout de la littérature en Russie.

Bien sûr Serge a compris les priorités de la lutte révolutionnaire ; il était sans doute d'accord avec le personnage de *Ville conquise* qui dit : « Nous briserons toutes les porcelaines du monde pour transformer la vie. Vous aimez trop les choses et pas assez les hommes. » (18)

Mais en même temps il ne néglige jamais l'importance des activités culturelles, même aux heures les plus difficiles de la révolution. Car si l'émancipation des travailleurs est la tâche des travailleurs eux-mêmes, alors la **conscience** de ces travailleurs est justement de la première importance. Par exemple, Serge nous rappelle qu'à Petrograd au mois de mai 1919 : « La grande affaire de chacun était, par ces temps de disette, de se procurer le pain ou les pommes de terre du lendemain. Ceci fait, on allait, qui au théâtre ou au cinéma, qui au club... Nos quinze théâtres, nos trente cinémas,... nos cinq ou six concerts quotidiens... ne suffisent point à recevoir une foule avide de délassements et d'impressions ». (19)

Et Serge explique ces faits par une analyse dialectique dans laquelle il montre que la fin n'est pas séparée des moyens, mais que le but final est plutôt contenu dans les moyens de la lutte : « Quelque jour, quand on parlera de ces choses avec souci de justice et de vérité, quand, dans la Cité

que nous finirons bien par construire, toutes les blessures de l'humanité seront cicatrisées, on louera la révolution de n'avoir jamais, même en ses plus tragiques journées, perdu le souci de l'art, négligé les rythmes, les beaux gestes, les belles voix émouvantes, les décors de rêve, les poèmes, les hymnes des orgues, les sanglots des violons. Jamais. Et je ne puis m'empêcher de voir en cette obstinée recherche de beauté, à toutes les heures de la guerre civile, du stoïcisme, de la puissance, de la confiance. C'est sans doute parce que la ville rouge souffre et se bat pour qu'un jour le loisir et l'art soient le partage de tous... » (20)

Entre 1922 et 1926 Serge a écrit une série d'articles pour la revue française *Clarté,* dans laquels il a parlé des développements de la littérature russe durant cette période. *Clarté* était une revue qui s'occupait en particulier des problèmes d'une culture révolutionnaire.

Ces articles sont exceptionnels car dans les années qui suivirent la révolution, la communication entre l'Est et l'Ouest était plutôt difficile.

Mais on peut supposer que Serge n'avait pas oublié ses lectures et ses discussions parisiennes d'avant-guerre. Même si sa position politique avait évolué par rapport à ses positions anarchistes de jeunesse, il gardait sans aucun doute des souvenirs de l'époque de Nazzi et de Rictus qui l'ont aidé à s'orienter dans un pays transformé par la révolution. Peter Sedgwick (chercheur à qui tous les admirateurs britanniques de Serge doivent beaucoup) a dit au sujet des écrits de Georges Orwell sur la guerre d'Espagne qu'il avait vu ce que ses expériences antérieures l'avaient préparé à voir: « d'autres étaient là, après tout, et ne l'ont pas remarqué ». (21) On pourrait dire la même chose de Serge et de ses commentaires sur la littérature russe.

L'idée même de la culture prolétarienne a été tellement déformée qu'avant d'aborder les articles de Serge, il faut dire quelques mots sur son histoire. La première conférence des organisations de culture prolétarienne a eu lieu à Pétrograd du 16 au 19 octobre 1917, c'est-à-dire avant la révolution d'octobre. L'âge d'or de la culture prolétarienne a été justement la période de la guerre civile; dès 1920, les organisations de la culture prolétarienne avaient quelque quatre cent mille adhérents, et publiaient quinze revues. Déjà en 1921 les conflits entre les organisations de la culture prolétarienne et la direction du parti ont commencé à percer, et à partir de cette date la culture prolétarienne est en retraite, quoiqu'elle ait survécu jusqu'au début des années trente.

Le mouvement de la culture prolétarienne n'était pas un mouvement purement littéraire; il a défendu une conception de révolution culturelle qui devait embrasser tous les aspects du processus révolutionnaire. De plus, ce n'était pas un mouvement homogène. Il n'a été nullement le fait des quelques intellectuels qui ont voulu créer une nouvelle culture à partir de leurs propres fantaisies; au contraire, c'est un mouvement de masse qui exprimait un véritable désir de la part de beaucoup d'ouvriers de participer à un changement fondamental de la condition humaine. On ne peut guère réduire la culture prolétarienne aux idées de Bogdanov.

Pour Serge le **Proletcult** n'était qu'un aspect d'un processus culturel qui reflétait l'énorme poussée révolutionnaire des années d'après 1917. Il ne s'intéresse guère aux luttes doctrinales entre les différentes écoles littéraires, et ne veut nullement donner un monopole à une tendance quelconque: « C'est par la critique et par la concurrence que la littérature prolétarienne doit s'imposer; non par des

mesures restrictives contre sa rivale». (22)

Pour Serge, c'est la pratique, la production des œuvres, qui sont importantes, et non pas les théories et les définitions sectaires: «Les jeunes écrivains communistes de l'URSS m'ont paru plus entravés qu'affermis par la doctrine. Un constant souci d'orthodoxie les tourmente implacablement. Le plaisir de laisser vivre dans un roman des êtres de chair, de passion et d'esprit, pétris de contradictions, illogiques, bons et mauvais à la fois, comme tous les hommes, leur est à peu près interdit». (23)

Serge ne s'intéressait guère donc aux théories sur lesquelles était fondée la culture prolétarienne. On trouve à peine le nom de Bogdanov dans ses articles. Il note par exemple, dans une série d'impressions de la vie pendant la guerre civile: «Elle venait souvent vers minuit, après un coup de téléphone («Y a-t-il du thé?») Elle secouait sa chevelure blond cendre. Ses yeux avaient un bon sourire sérieux. Elle disait: «Vous comprenez, la décentralisation régionale de l'industrie métallurgique... Car le Conseil Supérieur de l'économie et l'Union des Syndicats...» Ou bien: «Les thèses de Bogdanov, d'un point de vue rigoureusement marxiste...» ou bien: «La sous-section d'organisation du Comité du IIe Secteur a décidé...» Elle allumait une cigarette. Ses lèvres avaient l'incarnat d'un fruit mûr.» (24)

Que Serge se souvienne des cheveux et des lèvres de la jeune femme, mais laisse disparaître les thèses de Bogdanov dans les points de suspension n'a pas de quoi nous étonner.

En effet, Serge cite assez souvent les conceptions culturelles de Trotsky, en général en les approuvant, y compris la critique vigoureuse de la théorie et de la pratique de la culture prolétarienne. Là où la théorie a produit une mauvaise pratique, Serge n'hésite pas à la condamner: «Des écrivains réellement doués, prisonniers d'idées préconçues, visiblement obsédés par les thèses et les schémas, en arrivent à des dérapages. Ce n'est pas de la bonne littérature prolétarienne, parce que ce n'est pas de la bonne littérature du tout». (25)

Il n'est guère aimable envers les poètes prolétariens qui ne font que suivre des formules toutes faites: «Dans l'ensemble pourtant, leur essai de création d'une poésie prolétarienne a surtout produit des vers banals, dans lesquels l'usine, la cheminée d'usine, la machine, la serpe et le marteau, l'étoile rouge sont autant de clichés conventionnels. Les poètes du **Proletcult** ont-ils trop circonscrit leur horizon? Je suis enclin à l'admettre». (26)

Néanmoins, Serge n'hésite pas à trouver du mérite aux ouvrages inspirés par la conception de la culture prolétarienne. Il est surtout du côté de ceux qui, dans le mouvement de la culture prolétarienne, veulent présenter «l'homme vivant», avec tous ses défauts. Serge n'a jamais voulu une littérature qui cache les problèmes; il a loué Pilniak parce qu'il «ne flatte ni la révolution, ni les révolutionnaires». (27) Pour s'attaquer aux mauvais produits des dernières années de la culture prolétarienne russe, Serge cite directement par contraste les auteurs prolétariens français: «Votre héros peut-il être mauvais mari? croyant? opposant? alcoolique? batailleur dans ses mauvais jours? Que l'on m'en cite un seul de ce genre parmi les portraits publiés! Non; il faut qu'il soit «héros du travail» de la racine des cheveux à la plante des pieds; et s'il n'est pas du parti, sur le point d'y entrer... Le moindre personnage de Hamp ou de Poulaille *(Le Pain quotidien)* est un million de fois plus humain.» (28)

Parmi les romanciers issus du prolet-

cult, on peut prendre deux exemples qui sont discutés par Serge. Le premier c'est Gladkov, l'auteur de *Ciment*. Lui-même fils d'un paysan et ayant connu la pauvreté, Gladkov a décrit dans ce roman la façon dont les bolchéviques dans une ville de province ont réussi à faire marcher l'usine pour produire du ciment, malgré les assauts répétés des contre-révolutionnaires. Un simple résumé du roman pourrait laisser croire qu'il s'agit d'un précurseur du réalisme socialiste, et en effet, Staline lui-même a beaucoup admiré ce roman. Mais Serge y a reconnu de vrais mérites. C'est lui qui l'a traduit en français. Le roman ne peint pas des héros et des héroïnes sans défauts, mais par contre nous fait clairement voir que le grand problème de la révolution russe, c'est qu'il fallait créer un nouveau monde en se servant des êtres humains déformés par la société de classes. En particulier Gladkov nous fait voir l'oppression des femmes et la lutte des femmes pour s'émanciper.

Le roman pour lequel Serge peut-être a exprimé le plus grand degré d'enthousiasme, c'est *La Semaine* de Lebedinsky. Lebedinsky a été un des principaux représentants et théoriciens du Proletcult, qui a eu plusieurs confrontations avec Trotsky, mais Serge n'en parle pas dans son compte rendu du roman (ailleurs il dit de l'article de Lebedinsky *Des sujets qui attendent leurs auteurs* qu'il est « d'un schématisme désolant »). (29) Serge s'occupe plutôt du contenu du roman, l'histoire d'un soulèvement contre-révolutionnaire dans une ville de province en 1921. Pour Serge c'est un exemple authentique de la littérature prolétarienne : « Iouri Lebedinsky est un jeune : c'est sa première œuvre. Il a fait la révolution en province. Ce n'est pas un littérateur, ni même un grand lettré : il possède l'instruction fragmentaire et inachevée des jeunes ouvriers qui aiment lire ou des étudiants prolétariens qui ont travaillé, pendant quatre ans, tout en se battant et le ventre creux. Son style est terne. On voit que pour composer son récit, il a pris modèle sur les conteurs russes désormais classiques et qu'il n'a pas eu le temps ni peut-être le souci de soigner sa forme. Un livre comme celui-là nous ramène à la simplicité des premières œuvres de toute littérature. L'auteur n'écrit ni pour le vendre cher à un éditeur, ni pour se faire décorer, ni pour se faire encenser par quelques gazettes ni pour plaire à une société choisie. Il éprouve le besoin primordial, source de toute création artistique, d'exprimer ce qu'il a vécu, c'est-à-dire, fait, compris ».

Dans ces mots, on entend des échos de Rictus et de Nazzi, peut-être même de Poulaille.

Lebedinsky sait marier un engagement profond aux principes du bolchévisme avec un réalisme qui ne laisse échapper aucun détail qui pourrait être gênant pour le régime. Encore une fois Serge l'en loue : « Sourikov a assisté une nuit de grand gel sur la neige à l'exécution de cinq contre-révolutionnaires. La chose abominable, ce fut d'ordonner à ces cinq fusillés de se devêtir, de voir trembler dans la pénombre glaciale ces cinq formes humaines sur lesquelles on allait tirer. Or, chaque pièce de vêtement était précieuse en ce pays réduit à une extrême misère - où nous savons le prix des semences - en cet hiver de Russie chaque vareuse pouvait sauver une vie, ajouter à la force d'un combattant. **On ne pouvait perdre les vêtements.** La cruauté résultait uniquement de la misère. Vérité générale. On a vu ainsi des naufragés réduits au cannibalisme. - Autre est la cruauté des pogroms contre-révolutionnaires ». (30)

Un des moments les plus frappants du roman est une description par Sim-

kova d'une gare où il y avait un escalier couvert de pauvres, sales, affamés et couverts de poux, tandis que dans le buffet un spéculateur mangeait des gâteaux (c'était l'époque de la nouvelle politique économique). Et puis un élégant commissaire qui porte une étoile communiste à la poitrine descend l'escalier de manière dégoûtée à travers les corps des pauvres pour aller manger des gâteaux avec le spéculateur. (31) C'est justement une image qu'on aurait pu trouver dans un livre de Serge lui-même.

Mais les pages les plus vivantes que Serge consacre au **Proletcult** sont celles où il essaie de situer le mouvement dans son contexte, et de faire le bilan de son œuvre : « Pendant les années héroïques 1918-21, les **proletcults** avaient ardemment bataillé pour une culture prolétarienne, fondé dans les moindres bourgades leurs cercles, couvert d'affiches les murs des villes, produit des poètes, mis en scène des pièces, élaboré des thèses, fondé des cours, fondé même un comité international qui vécut ce que vivent les roses. L'effort était prématuré, le dessein grandiose mais plutôt utopique. On en reconnaît l'échec. Quelle œuvre culturelle était possible au temps où, mobilisé, tout membre du parti vivait de 200 grammes de pain noir par jour, plus trois harengs secs par semaine ? L'initiative des **proletcults** eut néanmoins sa forte utilité. Il est bon qu'en de telles époques les combattants de la guerre sociale consacrent une part de leur pensée à d'immenses desseins culturels. Et les **proletcults** ont formé de jeunes poètes : Alexandrovski, Kirillov, Vassili Kazine, Obradovitch ». (32)

Lorsqu'il quitte les considérations générales pour nous faire voir le travail d'un cercle prolétarien, Serge nous donne une image inoubliable de la vraie expérience du proletcult, une expérience qui est valable au delà de tout raisonnement théorique : « Songez que les deux-tiers de ces ouvriers-là marchent l'hiver dans la neige russe avec des bottes trouées. Ils ne vont pas au café ! Ils travaillent, ils écrivent, avec une belle candeur d'enfants acharnés à mûrir. Le groupe Vagranka s'est formé au faubourg Rogojsko-Simanovski (Moscou) de 16 correspondants ouvriers des journaux. Un vieil écrivain bolchévik, Perekati-Polé, aveugle, pauvre autant qu'on peut l'être - c'est un oublié -, les réunit dans son logis dépourvu de confort et leur apprend à rythmer le vers et la prose. Les chaises font défaut : on s'accroupit en rond sur le plancher. Bien sûr, les œuvres de ce petit cénacle littéraire, où l'on vient parfumé de goudron, d'huile à machines et de poussières métalliques, sont encore très imparfaites ; mais ne pensez-vous pas avec moi que la seule apparition de ce cénacle est un fait capital ? Et qu'il promet tout de même un peu plus à la culture humaine que tel salon exquisément littéraire de Paris ? A Tsaritsine, il s'est formé une association d'écrivains prolétariens, tous inédits. On y trouve un serrurier, un tourneur, un cuisinier, des manœuvres. Ni Pierre Hamp, ni Gorki ne s'en gausseraient ». (33)

C'est dans cette description que nous reconnaissons la grande force du proletcult. Il ne s'agit pas de la qualité de la production littéraire de ces ouvriers. Sans doute la plupart de leurs ouvrages ne valent pas la peine d'être lus. Mais le fait qu'ils ont le désir et la détermination d'apprendre à s'exprimer est une preuve que la révolution russe n'était pas le fait de quelques dirigeants, mais un profond mouvement vers leur propre émancipation de la part de milliers et de milliers de travailleurs.

★ ★ ★

Comme nous l'avons vu avec l'allusion à Pierre Hamp dans la dernière

citation, Serge était toujours conscient de la comparaison entre la Russie et la France. Certes les problèmes des deux pays étaient bien différents. En Russie en 1917 la grande majorité des paysans ne savaient ni lire ni écrire; même parmi les travailleurs urbains le pourcentage d'illettrés était élevé (environ 30 %). En France la classe ouvrière bénéficiait de l'enseignement obligatoire, mais en même temps la culture bourgeoise de gauche (républicanisme et laïcité) exerçait une forte influence sur les travailleurs. Mais en France aussi, au moment de la révolution russe et de la fondation du parti communiste français, la question d'une culture prolétarienne se posait.

C'est Marcel Martinet qui a posé le problème de la façon la plus intelligente et la plus perspicace. En 1921 il a été appelé à la direction culturelle de *L'Humanité,* le quotidien du parti communiste. Chaque semaine, il avait la responsabilité d'une page entière, pour poursuivre les tâches culturelles parmi les lecteurs de *L'Humanité.*

Entre septembre et décembre 1921 Martinet a écrit une série d'articles dans *L'Humanité* au sujet de l'organisation de la culture. Sa préoccupation principale a été d'insister sur le fait que, si les intellectuels avaient un rôle à jouer dans le mouvement ouvrier, les travailleurs ne pouvaient pas confier l'organisation de la culture à ces intellectuels: « Que l'organisme à créer accueille, individuellement, des intellectuels, ceux qui montreront patte tout à fait blanche, rien de mieux, rien de plus indispensable. Mais les prendre en bloc, leur confier l'organisation et la direction de la tâche à faire, en un temps où, le vieux monde détruit, il s'agit de le rebâtir tel quel ou d'en construire un nouveau, c'est une autre affaire ».

Et il répète la devise qu'il avait faite sienne dans l'article de *L'Effort libre:* « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». (34)

Dans l'activité culturelle de Martinet on remarque deux éléments qui sont complémentaires, et qu'on ne doit pas séparer l'un de l'autre. D'un côté Martinet, admirateur de Baudelaire, ne veut nullement abandonner l'héritage de la culture classique; par contre, il veut que les travailleurs se mettent à s'en emparer, mais, bien sûr, de façon critique.

En même temps Martinet se faisait un devoir d'encourager les écrivains prolétariens. C'est lui qui a publié les nouvelles d'Henry Poulaille dans *L'Humanité;* c'est lui qui a donné l'encouragement essentiel à Lucien Bourgeois. Et, bien sûr, c'est Martinet, parmi d'autres, qui a encouragé Victor Serge à écrire des romans. (35)

En 1921 Martinet également a lancé les *Cahiers du Travail,* inspirés par les *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy: « Nous sommes très entêtés et, sous une forme nouvelle, c'était toujours à la même tâche de culture ouvrière que nous nous attelions lorsque, au début de 1921, nous fondions *les Cahiers du Travail* ». (36)

Dans la première série ont paru, à côté des textes de Rosmer, de Monatte et de Rosa Luxembourg, deux brochures de Victor Serge, *Pendant la guerre civile* et *Les anarchistes et l'expérience de la révolution russe.*

Bien sûr Martinet n'était pas le seul à parler de la culture prolétarienne. Pendant les années vingt l'idée d'une culture prolétarienne a éveillé un très grand intérêt. On peut nommer, seulement à titre d'exemple, les articles de Georges Michaël (André Varagnac) dans *Clarté,* les écrits de Pierre Hamp avec sa conception de la sainteté du travail, les œuvres de Jean Guéhenno, les « fêtes du peuple » organisées par Albert Doyen et Georges

Chennevière, et, surtout, l'activité d'Henry Poulaille.

On peut imaginer que la discussion était quelquefois assez confuse. On trouve des articles plutôt bizarres, comme par exemple celui où J-R Bloch commence une discussion sur la littérature prolétarienne en parlant des livres qu'il a prêtés à sa domestique. (37)

Le 4 août 1928 la revue *Monde* a ouvert une **enquête** au sujet de la littérature prolétarienne en posant la question : « Croyez-vous à l'existence d'une littérature et d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière ? » Malgré le fait que les communistes orthodoxes n'ont pas répondu à l'enquête, *Monde* a reçu des réponses de plusieurs points de vue. Henry Poulaille a naturellement défendu « l'existence d'une littérature et d'un art exprimant les aspirations de la classe prolétarienne ». (38)

Malheureusement les surréalistes ont répondu de façon totalement négative (39) ; en particulier la réponse de Benjamin Péret fait voir un sectarisme tout à fait regrettable : « La littérature prolétarienne d'aujourd'hui ? Un arrivisme comme un autre. Barbusse n'a pas pu être Paul Bourget et s'en venge comme il peut. Quant aux Istrati, Duhamel, Rictus, Durtain et autres Poulaille rationalisés et rationalisants, laissons-les, voulez-vous, s'intéresser aux mouches qui bourdonnent l'été dans les abattoirs. Leur tour viendra ainsi qu'à Pierre Hamp dont on sait à quoi lui sert sa « littérature prolétarienne ». Moyen d'espionnage auprès des organisations ouvrières, moyen d'espionnage qui sert à forcer le tirage de ses livres ». (40)

Victor Serge était spécialement qualifié pour répondre à l'enquête à cause de ses connaissances de la littérature prolétarienne en Russie aussi bien qu'en France. Sa réponse est à remarquer parce qu'elle essaie d'éviter à la fois l'utopisme et le fatalisme. (41) Serge constate que « l'apprentissage du métier d'écrivain est incompatible avec le travail à l'usine » et que « les prolétaires... en règle générale n'achètent point de livres ». Mais en même temps il reconnaît la possibilité et la nécessité d'une activité culturelle au sein du mouvement ouvrier : « La classe ouvrière prenant conscience d'elle-même a pourtant ses façons propres de sentir, de comprendre la vie, de souffrir, de rire et de combattre ; elle a sa façon de considérer la société, l'Etat, les lois, le travail, la famille ; elle a, en un mot, sa conception du monde et sa mission historique. Tout cela n'a été jusqu'à présent exprimé que dans une faible mesure à des fins politiques dans la lutte de classe. On conçoit très bien une littérature qui exprimerait ce sentiment prolétarien de la vie. Elle n'enrichirait pas ses auteurs ; elle serait en revanche autrement puissante et féconde que celle qui va, d'alcôves en divans, de Bourget à Morand ! Une littérature prolétarienne est **possible.** Dans les pays capitalistes, elle pourrait être l'œuvre d'écrivains assez profondément ralliés au prolétariat révolutionnaire pour vivre de sa vie ».

En 1932, lorsque Serge a publié *Littérature et révolution,* il s'inquiétait déjà de voir les racines du stalinisme même dans les débuts de la révolution russe. Mais la position de *Littérature et révolution* n'est pas du tout négative envers la conception d'une culture prolétarienne, même si c'est une conception plus proche de Poulaille que de Bogdanov.

Même après son retour en France, Serge n'a jamais abandonné une certaine conception de la culture prolétarienne. On peut le constater en considérant les rapports entre Serge et le principal théoricien français de la culture prolétarienne, Henry Poulaille. Serge et Poulaille se sont connus dès 1912 dans les milieux anarchistes à

Romainville. (42) Toujours foncièrement anarchisant, Poulaille a été attiré par le communisme après le Congrès de Tours. Il n'a pas pris une carte de parti, mais il a écrit pour *L'Humanité* à l'époque où le directeur littéraire en était Marcel Martinet, pour lequel il gardait une admiration énorme. Rapidement désabusé du stalinisme, Poulaille a poursuivi sa conception de la culture prolétarienne en lançant une série de revues, dont presque toutes ont eu la vie très courte.

En 1932 Poulaille a lancé le *Bulletin des Ecrivains prolétariens,* dont le premier numéro (mars 1932) contient « Notre position » : « Chaque classe, en venant au pouvoir, a reflété dans la littérature les préoccupations qui la sollicitaient. Il n'en va pas différemment pour le prolétariat... Dans tous les pays où le prolétariat dispose du minimum de culture nécessaire, il s'efforce de créer sa littérature propre... Nous ne refusons pas de servir, mais nous voulons le faire dans les limites de la vérité. »

Dans le troisième numéro du *Bulletin* Serge a exprimé son accord avec cette position. (43)

Pendant les années trente Poulaille a créé le « Musée du soir », organisation culturelle destinée aux prolétaires - bibliothèque, causeries et discussions, etc. (44) Victor Serge y a présenté une causerie au sujet de « ses souvenirs sur le mouvement anarchistes d'avant la guerre ». Le Musée du soir était sans aucun doute un projet louable. Mais c'était un projet essentiellement apolitique - la culture prolétarienne avait perdu tout rapport avec la lutte pour le pouvoir politique du prolétariat. On y affichait la recommandation : **« On est prié de s'abstenir de toute politique de clan ».**

Cependant, Serge semble avoir gardé jusqu'à son départ de la France des positions assez proches de celle de Poulaille. Serge raconte qu'en 1940 : « Avec Henry Poulaille, nous avions adopté ce titre pour un hebdomadaire mort avant que de naître : *Les Derniers Jours* ». (45)

Avant la débâcle de 1939, il y eut une toute dernière tentative de relier la lutte culturelle et la lutte politique. Ce fut la **F.I.A.R.I. (Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant),** fondée à l'appel de Léon Trotsky et d'André Breton pour regrouper les écrivains et les artistes qui voulaient lutter contre le fascisme et le stalinisme. Pour la première fois, les surréalistes et les amis de la culture prolétarienne acceptaient de faire front unique. Martinet et Poulaille participaient au Comité National aux côtés d'André Breton.

Serge a donné son adhésion à la FIARI et a même écrit un article qui plaidait pour l'unité la plus large : « Pour donner à notre organisation le maximum de chance de naître et de vivre, il faut, me semble-t-il, la concevoir largement, librement, ne point exiger de nos adhérents la clarté des idées qui est nôtre ; ne leur demander qu'une adhésion sincère à la révolution, celle-ci pouvant être conçue de façon autre que marxiste. Les esprits de formation anarchisante ou éclectique sont les plus nombreux et il en est d'excellents et sains ». (46)

Mais les divergences étaient trop profondes. Selon Arvidsson : « Henry Poulaille et Marcel Martinet ne participèrent pas aux activités de la FIARI puisque, à leurs yeux, l'emprise des surréalistes sur l'organisation, avec leurs querelles de clan, était trop grande ». (47)

Deux numéros seulement de la revue *Clé* ont paru. Les surréalistes et les prolétariens n'avaient pas su travailler ensemble. (48)

★ ★ ★

Tirons maintenant quelques conclusions au sujet de la culture prolétarienne en nous attachant aux différents écrits de Serge et à quelques-uns de ses contemporains.

• La culture prolétarienne n'a rien à voir avec le stalinisme. Si les staliniens ont quelquefois trouvé utile d'employer la rhétorique de la culture prolétarienne, ce fut un exemple de ce que Trotsky appelle le substitutisme. Pour Staline et le stalinisme, le mot « prolétarien » ne signifiait pas la pratique réelle du prolétariat, mais plutôt ce que le prolétariat **devrait** penser et faire selon ses guides. C'est Staline qui a liquidé les dernières organisations de la culture prolétarienne en 1932.

Les articles de Serge dans *Clarté* servent à nous rappeler que l'âge d'or de la culture prolétarienne fut pendant la guerre civile, bien avant les débuts du stalinisme, et que, de plus, il s'agissait d'un mouvement de masse hétérogène, et non pas d'une théorie imposée d'en haut sur la classe ouvrière.

Les origines de la culture prolétarienne étaient dans le gauchisme en France, dans le syndicalisme révolutionnaire, en Russie chez le gauchiste et adversaire de Lénine, Bogdanov. Si la culture prolétarienne est une « déviation », elle est sûrement une déviation de gauche. Une lecture de Serge fournirait une simple réponse au disciple d'Althusser, Dominique Lecourt, qui veut voir dans Bogdanov et les partisans de la culture prolétarienne des précurseurs de Staline. Il faut en effet un point de vue assez bizarre pour voir dans le stalinisme une déviation de gauche. (49)

• On déforme souvent la conception de la culture prolétarienne pour suggérer que les partisans du proletcult voulaient se débarrasser de tout l'héritage du passé. Rien n'est plus loin de la vérité. On n'a qu'à lire la résolution de Bogdanov adoptée à la conférence panrusse des organisations culturo-éducatives prolétariennes en septembre 1918 : « Le prolétariat doit prendre les trésors de l'art ancien sous son propre éclairage critique, dans une nouvelle interprétation, en dévoilant leurs principes collectifs cachés et leur pensée organisationnelle. Ils deviendront alors un héritage précieux pour le prolétariat, un outil dans sa lutte contre ce même vieux monde qui les a créés, un instrument pour organiser un monde nouveau. C'est la critique prolétarienne qui doit transmettre cet héritage artistique ». (50) On trouve une position identique chez Martinet.

Dans un article sur Maïakovsky, Serge nous rappelle à juste titre qu'en Russie c'étaient les futuristes et non les partisans du proletcult qui voulaient abandonner l'héritage culturel : « Le futurisme nous apparaît tissé de passé. Ce bond **démesuré** vers le futur : passé. Le prolétariat doit savoir que le devenir incessant est fait du passé, de présent et d'avenir. Cette haine des traditions : passé. Nous avons besoin des **traditions révolutionnaires** ». (51)

• A l'époque où Serge croyait toujours que la révolution russe pouvait réussir, son intérêt pour le proletcult se situait toujours dans la perspective d'une telle réussite ; les efforts difficiles du prolétariat pour se créer une culture faisaient partie de l'effort pénible du prolétariat pour se transformer en une classe qui pouvait se charger de la direction de la société.

Même dans *Littérature et révolution,* Serge maintient que la culture n'est qu'un produit secondaire de la lutte révolutionnaire : « La littérature prolétarienne sera l'œuvre spontanée d'écrivains acquis au prolétariat révolutionnaire... Des écrivains accoutumés à considérer le monde au travers de la pensée prolétarienne, incapables

désormais - quelle que soit leur origine individuelle - de séparer leurs intérêts de ceux du prolétariat, pénétrés des traditions révolutionnaires déjà très riches de notre temps, ne pourront, quels que soient les sujets qu'ils traiteront, leurs états d'esprit et même leurs variations idéologiques, produire que des œuvres prolétariennes - et elles le seront dans la mesure où ils seront eux-mêmes des révolutionnaires prolétariens». (52)

• La critique de la culture prolétarienne exprimée par Léon Trotsky dans *Littérature et Révolution* est bien connue. Le théoricien de la révolution permanente reconnaît que le prolétariat qui a pris le pouvoir en Russie est un prolétariat arriéré. Pour Trotsky, il est incapable de créer sa propre culture, et doit se limiter à s'approprier la culture bourgeoise. Pour Trotsky il s'agit surtout, non pas tellement de la poésie, mais de la technique, l'hygiène etc.

Mais il est intéressant de noter qu'en 1932 Maurice Parijanine a publié des textes de Trotsky dans lesquels il a essayé d'éclaircir sa position: «Même en régime capitaliste, nous devons, bien entendu, tout faire pour élever le niveau culturel des masses ouvrières. A cela se rattache, en particulier, le souci de leur niveau littéraire. Le parti du prolétariat doit considérer avec une extrême attention les besoins artistiques de la jeunesse ouvrière, les soutenant et les dirigeant. La création de cercles d'écrivains ouvriers débutants peut, si la chose est bien menée, donner des résultats tout à fait profitables. Mais, si important que soit ce domaine du travail, il demeurera cependant, inévitablement, enfermé dans d'étroites limites. Une nouvelle littérature et une nouvelle culture ne peuvent être créées par des individus isolés sortant de la classe opprimée: elles peuvent être créées seulement par toute la classe, par tout le peuple qui s'est affranchi de l'oppression.» (53)

Il est possible à partir de ce texte de faire une distinction entre la **culture** et une pratique culturelle. Si une culture prolétarienne est impossible au sein du capitalisme, une pratique culturelle prolétarienne est non seulement possible mais désirable. C'est une distinction qu'auraient pu accepter Marcel Martinet, et aussi Victor Serge qui, tout en suivant les grandes lignes du raisonnement de Trotsky, a quand même soutenu que la «littérature prolétarienne» correspond à: «... un besoin de l'époque de transition, satisfait dans une appréciable mesure par des valeur nouvelles. Plusieurs générations de travailleurs ne connaîtront vraisemblablement pas d'autres temps. Elles se battront surtout. Elles auront énormément à détruire et à souffrir: le monde est à refaire. Mais, comme les armées antiques, elles auront leurs bardes, leurs conteurs, leurs musiciens, leurs philosophes... En ce sens historiquement restreint, il y aura, il y a déjà, une culture du prolétariat militant». (54)

La valeur et l'importance de Victor Serge aujourd'hui, c'est qu'il nous offre la possibilité de retrouver une tradition socialiste qui n'est ni stalinienne, ni social-démocrate. Le stalinisme s'est effondré, la social-démocratie se meurt lentement.

La tradition de Serge, c'est la tradition du bolchévisme et du trotskisme, une tradition qui prend comme point de départ le fait que la classe ouvrière devra s'émanciper avec ses propres actes. La capacité de la classe ouvrière de développer sa propre pratique culturelle est une partie essentielle de sa lutte pour le pouvoir, car une classe qui est incapable d'une pratique culturelle peut seulement être l'objet, et non le sujet, de l'histoire. Serge, avec sa capacité de saisir les détails concrets et vivants, nous rappelle l'expérience de la culture prolétarienne, soit en Russie, soit en France, et nous aide à mesurer la

richesse et les limites de cette expérience. Ses écrits sont donc une contribution précieuse à un débat qui doit se renouveler.

(Février 1991).

(1) Voyez J. WOOD, « Farewell ! a long farewell, to all my greatness ! », *Guardian,* 13 décembre 1990.
(2) Henry POULAILLE, *Nouvel âge littéraire,* Paris, Librairie Valois, 1930, pp. 186-87.
(3) V. SERGE, *Littérature et révolution,* Paris, Maspero, 1976, p. 83.
(4) V. SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire,* Paris, Seuil, 1951, pp. 23-24.
(5) R. PARRY, *The Bonnot Gang,* Londres, Rebel Press, 1987, p. 43.
(6) J. RICTUS, *Les Soliloques du pauvre,* Paris, Eugène Rey, 1934, p. 14.
(7) *... le Cœur populaire,* Paris, Eugène Rey, 1920, p. 211.
(8) Un écrivain que Serge et ses amis discutaient beaucoup à cette époque, *Mémoires d'un révolutionnaire,* p. 28.
(9) *Nouvel âge littéraire,* p. 217.
(10) « A Mon Lecteur », *Sincérité* N° 2, novembre 1909, p. 1.
(11) L. Nazzi, « Honoré Daumier », *Portraits d'hier,* 3e année n° 54 (1911), p. 174.
(12) *Sincérité,* n° 2, p. 61.
(13) *Littérature et révolution,* p. 11.
(14) M. Martinet, « L'Art prolétarien », *L'Effort libre,* juin 1913, pp. 528-54.
(15) C. Albert, « Un art du peuple », *L'Effort libre,* janvier 1913, p. 106.
(16) « L'Art prolétarien », p. 545.
(17) « L'Art prolétarien », p. 541.
(18) V. SERGE, *Les Révolutionnaires,* Paris, Seuil, 1967, p. 351.
(19) V. SERGE, *Pendant la guerre civile,* Paris, *Les Cahiers du travail,* première série, sixième cahier, 15 mai 1921, p. 8.
(20) *Pendant la guerre civile,* p. 16.
(21) P. SEDGWICK, « Georges Orwel, International Socialist ? » *International Socialism,* 37, 1969, p. 34.
(22) *Littérature et révolution,* p. 112.
(23) P. ISTRATI, *Vers l'autre flamme - II - Soviets 1929,* Paris, Rieder, 1929 ; selon E. RAYDON *(Panaït Istrati,* Paris, les Editions municipales, 1968, p. 118), ce tome du livre d'Istrati fut en effet écrit par Serge.
(24) V. SERGE, « La Flamme sur la neige », *Clarté,* n° 33, 1923, p. 210.
(25) V. SERGE, « Une Littérature prolétarienne est-elle possible ? », *Clarté,* n° 72, 1925, dans *Littérature et révolution,* p. 115.
(26) V. SERGE, « Les Ecrivains russes et la révolution », *Clarté,* n° 17, 1922, p. 390.
(27) V. SERGE, « Boris Pilniak », *CLarté,* n° 36, 1923, p. 274.
(28) *Littérature et révolution,* p. 59.
(29) *Littérature et révolution,* p. 111.
(30) V. SERGE, « La Semaine de I. Lebedinsky », *Clarté,* n° 43, 1923, pp. 388-89.
(31) I. Libedinsky, *A Week,* Londres, Allen & Unwin, 1923, p. 99.
(32) « Une littérature prolétarienne est-elle possible ? », *Littérature et révolution,* p. 108.
(33) « Une littérature prolétarienne est-elle possible ? », *Littérature et révolution,* p. 117.
(34) M. MARTINET, *Culture prolétarienne,* Paris, Maespero, 1976, p. 77.
(35) *Mémoires d'un révolutionnaire,* p. 285.
(36) Cité par J. MAITRON & C. PENNETIER, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français,* tome XXXV, Paris, les Editions ouvrières, 1989, p. 411.
(37) J-R BLOCH, « Littérature prolétarienne et littérature bourgeoise », *Europe,* n° 85, 15 janvier 1930, pp. 106-11.
(38) *Monde,* 13 octobre 1928.
(39) Pour la politique des surréalistes voyez I. BIRCHALL, « Des Marteaux matériels », *French Studies,* XLIV/3, juillet 1990, pp. 300-318.
(40) *Monde,* 17 novembre 1928.
(41) *Littérature et révolution,* pp. 99-103.
(42) K-A Arvidsson, *Henry Poulaille et la littérature prolétarienne française des années 1930,* Paris, Jean Touzot, 1988, p. 37.
(43) Arvidson, pp. 140-44.
(44) Voyez R. Bonnet, « Le Musée du soir », *Les Cahiers du peuple,* n° 2, 1947, pp. 61-78.
(45) *Mémoires d'un révolutionnaire,* p. 391.

(46) *Clé,* (Bulletin mensuel de la FIARI), n° 1, janvier 1939, p. 5.
(47) Arvidsson, p, 188.
(48) Voyez « Des Marteaux matériels », pp. 311-12.
(49) Voyez D. LECOURT, *Proletarian Science ?,* London, NLB, 1977, pp. 137-62.
(50) *Action poétique,* n° 59, 1974, p. 81.
(51) V. SERGE, « Maïakovsky », *Clarté,* n° 69, 1924, p. 508.
(52) *Littérature et révolution,* p. 33.
(53) M. PARIJANINE, « Une interview de Léon TROTSKY sur la « Littérature prolétarienne », pp. 409-23 de L. TROTSKY, *Littérature et révolution,* Paris, 10/18, 1964, p. 415.
(54) « Une littérature prolétarienne est-elle possible ? », *Littérature et révolution,* p. 120.

S

Victor Serge et Charles Plisnier

par Paul ARON

Dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire,* Victor Serge ne mentionne qu'une seule fois le nom de Charles Plisnier, à propos de l'intervention de ce dernier au Congrès international pour la défense de la culture de 1935. En sens contraire, Serge est cité, parmi d'autres figures de militants, parmi les dédicataires de *Faux Passeports:* « A vous Victor Serge, survivant de Dix-Neuf à Barcelone, de Vingt-et-Un à Petrograd, errant de la lutte illégale sur tous les chemins de l'Europe et sur tous ceux de l'exil, ami très aimé ». (1) Une trentaine de lettres de Serge à Plisnier sont conservées dans les archives familiales de l'écrivain belge. Elles permettent de se faire une idée plus précise de la nature de leurs relations, et du rôle joué par Plisnier dans la libération de son ami.

Les deux hommes se connaissaient-ils avant le départ de Serge pour l'URSS ? Il est difficile de le savoir avec précision, même s'il est certain qu'ils n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre. Dès l'armistice de novembre 1918, une série de relais ont certainement permis à Plisnier de prendre connaissance des thèses sergiennes. Inversément, ceux-ci sont à la base de la confiance de Serge pour l'avocat belge. Membre du mouvement clartiste comme la plupart des amis français de Serge, jeune responsable du Parti communiste, et l'un des rares intellectuels que comptait ce petit parti, Plisnier s'occupe activement du **Secours Rouge International,** et c'est en tant que président de cette organisation qu'il se rend à Berlin et à Moscou en 1927. A-t-il rencontré Serge au cours de ce voyage ? La chose est possible mais non confirmée. En 1928, on le sait, Plisnier abandonne le mouvement communiste. S'il partage un temps les vues des membres de l'Opposition de gauche, il délaisse en fait très vite leurs illusions et se rapproche du Parti Ouvrier Belge. Par contre, il continue à s'intéresser de près aux débats sur la littérature prolétarienne, notamment au travers de la revue *Prospections* et des positions des intellectuels

qu'il a bien connus à Bruxelles et qui animent *Monde:* Augustin Habaru, Lucien Laurat (Otto Maschl) et les « prolétariens » belges. Ses opinions éthiques et politiques, il les expose en 1932 dans un essai intitulé *Mesure de notre temps. (2)*

C'est précisément cet ouvrage qui parvient à Serge durant l'été, on ne sait par quel canal, et c'est à ce moment que commence la correspondance qui a été conservée.

Les premières lettres sont plutôt polémiques. Serge reproche à son correspondant de négliger l'ampleur et les particularités de la crise qui touche l'URSS. Il insiste aussi sur les enjeux non seulement économiques, mais aussi humains (« le traitement infligé à l'homme ») qui font la différence entre socialisme en construction et capitalisme. Mais c'est surtout au plan de l'idéologie qu'il reprend Plisnier : il ne croit pas que le marxisme ait méconnu l'importance des idées et la portée des forces morales, et qu'il soit donc besoin de recourir « à ce qu'il y a de plus vieux dans le vieil homme » pour créer un nouvel élan révolutionnaire. Sur le plan religieux, non plus, il ne peut suivre l'auteur d'*Histoire sainte,* même s'il partage la philosophie qui se dégage à la lecture de *Déluge.*

Plisnier fonde en 1933, avec Ayguesparse et Jadot, la revue *Esprit du temps,* que financent les Editions Labor. Il souhaite que son correspondant y collabore, et sollicite aussi des textes pour le *Journal des poètes.* Le premier volume de la série contient effectivement « Essénine », qui deviendra un chapitre des *Mémoires* de Serge. Mais, au même moment, entre la réception d'*Histoire sainte* et celle de *Déluge,* la « bourrasque » a emporté Serge. Sa carte postale du 14 juillet 1933 est datée d'Orenbourg.

Jusqu'à sa libération, Serge reste discret sur les réalités matérielles de son exil intérieur. Les *Mémoires,* les *Carnets* et ses œuvres littéraires feront connaître sa condition tragique. Mais transparaissent cependant dans les cartes et les deux ou trois lettres adressées à Plisnier, la solitude et le dénuement dans lesquels il vit. Son courrier est surveillé, il disparaît souvent (même si, au total, ne manquent qu'une ou deux lettres parmi celles qu'il adresse à Plisnier), et les sources d'information en provenance de l'Occident se font rares. Les livres et les revues lui parviennent exceptionnellement. L'isolement se fait chaque jour plus pesant.

Mais les cartes montrent aussi, et c'est le côté émouvant de leur témoignage, que la persévérance que Serge évoque dans ses *Mémoires* est vécue au jour le jour. Privé de tout, ou presque, il rédige ses souvenirs, se documente sur les lieux qu'il a connus. Il continue à réfléchir sur la situation politique, et en particulier sur l'Allemagne.

A la fin de 1933, Plisnier reprend le manuscrit de son grand roman *Doit et Avoir,* qui sera publié sous le titre de *Mariages.* Les problèmes théoriques de la création romanesque l'intéressent donc, et il s'en ouvre sans doute à Serge. La réponse de ce dernier vaut d'être retranscrite en entier, parce qu'elle est une étape dans sa réflexion, peut-être aussi l'ébauche d'un article, et, comme tout ce qu'il écrit alors, une « bouteille à la mer ». (3)

« Le roman est sans doute la forme du message littéraire qui porte le plus loin. Il embrasse le poème, l'essai, les mémoires, le témoignage. Il est - il peut être - tout ceci à la fois. (Plus souvent, il n'est rien du tout, j'en conviens, mais ce n'est pas une objection. Nous nous entendons. Je pense à la littérature qui ne s'isole pas de la vie, mais la rejoint. Celle des hommes

vivants. Beaucoup de gens lisent comme ils prennent des pilules Pink; pour eux, d'autres écrivent, publient comme ils fabriqueraient des pilules Pink. Autre domaine.) L'ampleur du roman fait sa puissance de suggestion et de communion, à la condition qu'il suive l'époque. Suivre implique ici précéder en un certain sens, devancer, innover. Le roman doit être créateur, révolutionnairement neuf, sans rompre avec la grande tradition qui fut, d'époque en époque, toujours révolutionnairement neuve. On ne suit son temps qu'à pas hardis dans les voies qu'il indique. Faire preuve d'audace et de courage, sans parler du discernement philosophique. Le grand roman bourgeois est fini en ce sens qu'il ne donne plus que des répétitions. Rappelez-vous de quoi il vécut un siècle: d'une douzaine de thèmes essentiels. Les mythes de la civilisation capitaliste y étaient à l'aise. Ce roman voyait le monde à travers l'individu, développait le drame de l'individu, mettait à son individualisme foncier l'accent bourgeois. A travers les œuvres, même géniales, un homme parfois se racontait lui-même qui pouvait, angoissé ou révolté, ne penser qu'à lui-même. Nombril du monde. Passé, passé que cela, - bien que ce passé nous tire encore à soi, méfions-nous en. (Oui, le plus grave est que le passé n'est jamais tout à fait mort; il se cramponne à nous: - et puis le mort saisit le vif.) On ne peut plus refaire l'histoire du Père Goriot. Du moins si l'on a quelque chose à dire aux hommes qui écoutent.

Le document photographique et le cinéma modifient la description et la succession des images. Précision et vanité de la précision. La vitesse intervient. Simultanéité. Grossissement. Symboles, mis à nu, d'une éclatante valeur concrète. Multiplication des images et des êtres. La production en série pour les masses, le travail à la chaîne, le maniement des masses, l'action des masses, la guerre, la révolution, la contre-révolution écrabouillent le tout petit, tout petit monsieur plein de lui-même et de son tout petit amour infini plein de lui-même. Beau sujet pour un romancier que de le montrer: mais ce ne sera plus Bel-Ami. Chaos apparent dans lequel nous apercevons les linéaments d'un ordre et d'une liberté de travailleurs. Efforçons-nous de rester dans le roman ce que nous sommes dans la lutte, chez nous, à la frontière d'un monde que les bottes hitlériennes ne feront pas rentrer sous terre encore qu'elles puissent broyer bien des visages et que ça compte rudement. Malraux fait entrer dans le roman une insurrection de Shanghaï. Dos Passos des blocs d'Amérique (avec des procédés mécaniques, très primitifs, insolemment directs, dont l'efficacité s'apparente à celle de l'affiche). Un autre roman juxtapose Peyrelau, (4) Paris, New-York, Moscou, Yalta. Un autre fait mourir un transatlantique. Un autre projette une lueur blanche de projecteur sur un quartier de prolos parisiens. (5) Je m'efforce, dans les miens, de faire vivre une révolution et sans vouloir mentir; être vrai à fond; encore pour la servir. Je sais bien que nous trébuchons tous, qui dans l'érotisme, qui dans les vieilles ficelles, qui dans la sténographie, moi peut-être plus qu'un autre. - Mon excuse est de m'être trop longtemps occupé d'autre chose. - Un élan neuf, pourtant, nous est donné, nous réunit.

Autrefois, roman signifiait presque: histoire d'un homme et d'une femme. Passé, vous dis-je. L'homme et la femme sont arrachés à eux-mêmes, violemment jetés aux roues dentées de l'usine, aux mobilisations, aux crises, à... etc. S'ils se souviennent d'eux-mêmes, s'ils se regardent un instant, c'est emporté par le flot, et pas comme des nageurs en eau douce, plutôt comme des naufragés secoués par la vague. Pas si simple de

se retrouver soi-même, de retrouver l'autre. Celui qui veut se garder, lui pour lui, le pauvre!, se perdra. On ne retrouve plus l'homme qu'à travers les hommes en masses, en marche, les événements, les avalanches. On ne se retrouve soi-même que consentant et donné, volontaire, dans ce flot. Mais c'est alors une autre naissance, un nouvel individualisme. Fini l'un contre tous! Frères et camarades, nous voici, chacun se sentant si bien vivre, fût-il dans le désert - j'y suis -, parce qu'il y a les autres, tous les autres, millions et millions, ceux de Belleville et ceux de Shangaï. Pour me concevoir aujourd'hui, il faut que je conçoive les hommes, que je me conçoive avec eux, et d'abord avec ceux qui sont en route pour tout refaire. Pour penser à l'un penser à tous. La condition humaine n'est pas immanente, elle est sociale.

Le vrai sujet du roman ce n'est plus Toinette et son amant, c'est la ville entière, la mine (l'auteur de *Germinal* voyait loin!), le rail, la prison, la chair plongée sur quarante étages de ciment armé, la force explosive qui se cherche à tâtons dans les convulsions d'une classe. Et si, tout à coup, Toinette et son amant nous apparaissent là, - salut, vivants! Ils sont vrais, dans la réalité vraie, dans l'œuvre vraie. Pas séparés du monde, pas d'eux-mêmes. Leur message est le nôtre.

Secondaire est la technique de ce roman. Il déborde l'intrigue, il n'a besoin ni de commencement ni de fin, car la vie n'a ni commencement ni fin. Son unité, tout intérieure, est organique: celle d'une passion.

Il est temps aussi d'affirmer.... Grandeur de Balzac, son affirmation du Bourgeois, jusqu'au Vautrin. Nous aussi, sans savoir bien nous y prendre, pour de sérieuses raisons, nous avons une qualité d'homme à affirmer. Savoir la discerner dans la réalité, savoir l'imposer à la réalité. Le définir puisqu'il s'ignore le centième. Le travailleur ne sait pas encore que son heure a sonné: - qu'il doit être quelqu'un; - quelqu'un de puissant; - quelqu'un d'admirable, sans phrases.

Bien fraternelle poignée de main.

Victor-Serge».

Cette lettre est poignante, si l'on songe à la situation matérielle de celui qui décrit en des termes aussi fervents sa confiance dans les hommes. Elle témoigne aussi d'une vision du roman qui vient s'inscrire dans les débats théoriques de l'entre-deux-guerres et prolonge les réflexions publiées lorsque Serge était libre de ses actes. On voit que la représentation à effet de réel d'une société passée au crible de la critique marxiste lui paraît constituer l'enjeu principal, sinon unique, du travail romanesque. Ce choix d'une littérature de témoignage militant, qu'il illustre d'ailleurs dans ses textes, va de pair avec un refus assez traditionnel d'affronter les problèmes de composition. Mais la fiction elle-même n'est pas rejetée, pourvu qu'elle fasse partie organique du montage. On notera que cette conception n'interdit ni le jugement sur la qualité littéraire (dont le critère serait alors «l'effet de vie»), ni l'évaluation politique (sur base de l'authenticité des situations décrites ou projetées).

Plisnier n'a probablement pas été influencé directement par cette conception. Son œuvre s'écarte de la recherche sociologique, pour se pencher sur les drames des âmes déchirées. Mais ses grands romans intègrent la psychologie dans une stratigraphie exacte des milieux sociaux, qui n'est pas très éloignée de celle que Serge souhaite voir réalisée. Les deux écrivains marquent par ailleurs une égale confiance dans la langue et les codes littéraires et ils appartiennent par là à la même «race».

Serge fait encore état de sa solitude

intellectuelle, et il en parle comme d'une torture au moins égale aux difficultés physiques qu'il rencontre : « Je suis pétri de matière européenne, c'est-à-dire à la fois occidentale et orientale, j'ai trop respiré l'air occidental vivifié par la variété des esprits. Aucun schématisme ne me contente, aucun acte de foi fût-il admirable (et pourtant j'ai la foi). Alors, je suis seul. - on ne sait pas assez dans les pays privilégiés où les communications intellectuelles sont faciles, les échanges ordinaires, que l'intelligence est un phénomène collectif. J'avais projeté pour vous une lettre sur ce sujet. Notre esprit se nourrit de l'atmosphère sociale (spirituelle, c'est tout un) dont il est baigné. Je ne m'en étais pas assez rendu compte autrefois, il a fallu que l'air me fût raréfié plus qu'en Maison de Force pour que cette idée de Feuerbach se fît chair dans ma cervelle ». (6)

Les dernières cartes postales de Russie ont toutes cette tonalité désespérante. A Plisnier qui se plaint du provincialisme et de l'esprit borné qui règne à Bruxelles, Serge répond : « Quand les totos, la crasse et les crampes d'estomac tiennent l'homo sapiens, on finit par admettre platement que les cols mous et les trottoirs lavés représentent bien un acquis assez précieux... » (7)

Peu après avoir reçu cette dernière carte, Plisnier se plonge dans la préparation du Congrès pour la défense de la culture dont les amis de Serge attendent qu'il fasse avancer sa libération. Nicole Racine en expose par ailleurs l'histoire détaillée. On se bornera donc ici à faire deux remarques sur le rôle que Plisnier a joué en l'affaire, et sur les conséquences bénéfiques que lui ont valu ses prises de position.

Suite à une intervention de Magdeleine Paz, Plisnier fait insérer dans *Esprit du temps* un appel en faveur de Victor Serge, en mai 1933. Les signataires sont les amis qu'il invite régulièrement à ses « mardis de la place Morichar » : Ayguesparse, Crouzy, Flouquet, Fontaine, Hubermont, Jadot, Jouan, Renaut, Vandercammen. Plusieurs d'entre eux se retrouvent au Front littéraire de gauche, et dans les divers groupes politico-littéraires des années 30-40. L'affaire Serge donne donc lieu à débats dans le milieu des écrivains belges. La participation de Plisnier au Congrès s'éclaire lorsqu'on se rend compte qu'il a reçu des assurances préalables et un quasi mandat de ses confrères. Réticent au début, en raison du poids communiste dans l'organisation, Plisnier décide de s'y rendre suite à une lettre où Franz Hellens lui certifie que Malraux est au courant des problèmes ; en conséquence : « la question Serge y sera soulevée, et cela prendra une séance entière ». (8) Deux réunions au moins sont organisées à l'initiative d'Hellens. On y trouve comme le « noyau dur » du monde littéraire belge, une représentation qui va de la gauche au centre, flamands et francophones confondus, depuis les responsables de la revue *Documents* (Jean Stéphane) et du *FLG,* et, parmi d'autres, Auguste et Pierre Vermeylen, Louis Piérard, De Haulleville, War Van Overstraeten. La discussion porte précisément sur le mandat à confier au délégué belge : doit-il se prononcer sur l'ensemble des questions posées au Congrès, et donc sur l'affaire Serge, ou doit-il se borner à parler de la situation de l'écrivain en Belgique même, ce qui est la position défendue par Pierre Vermeylen, proche à ce moment du PCB ? Par 13 voix contre 5, c'est à la défense de la liberté de l'écrivain en général que se rallie l'assemblée, même si plusieurs membres continuent à dénier à l'un d'eux le soin de parler au nom de tous. Que le Congrès n'ait pas eu de suite en Belgique n'est cependant pas

étonnant, si l'on songe aux événements qui vont requérir l'attention des écrivains de gauche peu de temps après, et en particulier aux événements d'Espagne...

Sur la carrière de Plisnier, cependant, l'affaire Serge pèse immédiatement, comme en témoigne la lettre du 24 octobre 1935 où Magdeleine Paz lui demande d'intervenir auprès du Ministre de la Justice pour accueillir Serge en Belgique et où elle signale par ailleurs qu'elle vient de téléphoner à Corrêa : « Il a vraiment l'intention de faire un gros effort pour *Doit et avoir* et de le présenter au Goncourt ».

Mariages, suivi de *Faux Passeports,* paraît dans la maison d'édition pour laquelle travaille l'amie de Serge et les liens noués depuis les temps déjà lointains du mouvement *Clarté* et entretenus à l'occasion de l'une ou l'autre critique littéraire, trouvent ainsi un débouché inattendu dans le prix Goncourt 1937 !

A la fin d'octobre 35, Plisnier a fait la demande de visa de Serge. Il a obtenu une intervention personnelle de Vandervelde et l'aide de Pierre Vermeylen. Mais la Justice belge refuse de délivrer le document en raison des antécédents de l'ancien anarchiste. Il faudra plusieurs mois encore pour que le Ministère de la Justice admette que Serge n'est pas en mesure de signer personnellement l'engagement de ne pas avoir d'activité politique en Belgique durant son séjour. Le 17 avril, enfin, Serge est à Bruxelles, chez les Lazarévitch. Il rencontrera Plisnier à plusieurs reprises.

Début 37, l'auteur de *Faux Passeports* met la dernière main à *légor.* En mars, il envoit le manuscrit à Serge, qui corrige quelques noms russes, et le passage le concernant de l'*Adieu à ces créatures.* Et d'ajouter : « Je vous assure que c'est assez lourd d'avoir tant de morts derrière soi et de faire figure d'un dernier Mohican - moins la vocation ! » (9) Le plus intéressant, à l'occasion de ces rencontres, est que Serge a pu exposer à Plisnier son interprétation de la terreur stalinienne. Il lui a fourni aussi des documents, les articles du « Vieux Bolchévik » dans *La Révolution prolétarienne,* les textes publiés dans *Les Humbles* en octobre 36 (« Dossier des fusilleurs »), sa brochure « 16 fusillés. Où va la révolution russe ? » *(Spartacus,* n° 1, octobre 1936) et le numéro spécial du *Crapouillot,* « De Lénine à Staline », janvier 1937. L'essentiel des documents permettant l'actualisation des « Souvenirs d'un agitateur » sont donc de la plume de Serge. Même s'il ne partageait plus son optimisme, Plisnier doit à « l'ami très cher » l'argumentation cohérente de sa nouvelle. Cette source d'information privilégiée par l'auteur de *légor* montre quelle orientation politique il entendait donner à son propos.

Quelques mois plus tard, Serge retourne à Paris, puis ce sera le Mexique et la guerre... Trois lettres encore, un bref contact en décembre 1944 et en août 1945, où Serge cherche à renouer avec les Paz et avec Poulaille... La mort.

Plisnier, lui, continue d'écrire. Il développe la grande saga romanesque de *Meurtres,* cinq volumes sur l'histoire d'une famille bourgeoise du Nord de la France. On y retrouve des accents autobiographiques, transposés en des lieux et en des temps autres. Un personnage, Noël Annequin, y fait songer à l'auteur, lui qui conserve pieusement, côte à côte, un portrait signé de Trotsky et une image de catéchisme. Mais dans ce portrait du fils de famille tourmenté, ancien bolchevik, qui a accompli des missions en Hollande et dans les Balkans, rallié à Dieu enfin, ne passe-t-il pas comme le souvenir, déformé par l'imagination romanesque, de Serge, lui qui tue pour lui épargner de trop longues souffrances sa femme devenue folle, qui a fait le

coup de feu pour la révolution, qui a connu Staline, Radek, Vorochilov, qui refuse enfin de faire de l'argent avec ses souvenirs? (10) Image infidèle certes, volontairement floue, mais qui n'est peut-être pas seulement un autoportrait...

(1) Ch. PLISNIER, *Faux Passeports,* Paris, Buchet-Chastel. 1964 (Le livre de Poche, 1309-1310), p. 431.
(2) Sur Plisnier, cf. l'étude collective : *Entre l'Evangile et la Révolution, Charles Plisnier,* Bruxelles, Editions Labor, 1988 (coll. Archives du futur).
(3) Lettre du 22 VII 34. Je remercie M. Jean Plisnier pour la communication de cette correspondance.
(4) Peyrelau est le nom du village où Maurice et Magdeleine Paz passent leurs vacances en Aveyron.
(5) Il s'agit probablement d'une allusion à Poulaille.
(6) 22 VII 34.
(7) 2 I 35.
(8) Lettre du 22 mai 1935. Archives Plisnier. Cette information confirme le témoignage de Magdeleine Paz selon qui Malraux était au courant de l'affaire avant le Congrès (cf. N. RACINE, « Victor Serge. Correspondances d'URSS (1920-1936) », *Mil Neuf Cent,* 8, 1990, p. 88).
(9) Lettre du 28 III 1937.
(10) *Meurtres III, Martine,* Paris, Corrêa, 1940, p. 223.

S

Victor Serge et le roman révolutionnaire

par Richard Greeman

1. SA VOCATION D'ECRIVAIN

Victor Serge vécut le retour à sa vocation d'écrivain dans des circonstances intimement liées à deux expériences de la mort. La première — qu'il caractérisa de « mort politique » — eut lieu en avril 1928 au moment où le parti communiste russe l'expulsa pour avoir refusé d'abjurer ses convictions d'opposant de gauche et où la Guépéou l'arrêta. Agé de trente-sept ans, Serge était un révolutionnaire professionnel depuis vingt ans et il travaillait pour l'Internationale communiste depuis presque dix ans. Son unique souci était de continuer à servir la révolution, cette révolution qui entrait dans sa crise la plus grave depuis la fin de la guerre civile en 1921. Or, précisément parce que Serge et ses camarades oppositionnels représentaient les seuls éléments vivants du parti, ils se voyaient condamnés à l'inactivité, à l'isolement, à la persécution, en fin de compte à la mort par ceux qu'ils considéraient comme une caste de parvenus bureaucratiques qui, sous la direction de Staline, étaient en train d'imposer leur dictature sur le Parti et l'Internationale.

Pour les militants de la trempe de Serge, l'expulsion signifiait la perte de

l'identité, de la raison de vivre. Désormais, privé d'activité politique, désœuvré et sans le sou, Serge allait se consacrer à l'écrit afin de survivre et de participer indirectement à la lutte.

La deuxième rencontre avec la mort que vécut Serge eut lieu quelques semaines plus tard, juste après sa sortie de la prison de la Guépéou. (Son arrestation avait provoqué un scandale à Paris et son attitude nette d'opposant irréductible ne laissait aucune prise à la manœuvre policière.) Rentré dans sa famille à Léningrad depuis quelques jours, il fut renversé par une intolérable douleur abdominale et passa « vingt-quatre heures en tête à tête avec la camarde ». A l'hôpital, son demi-délire se dissipa un moment pour laisser place à « une lucidité intérieure calme et riche ».

« ... je pensai que j'avais énormément travaillé, lutté, appris sans produire rien de valable et de durable. « Si par hasard, me dis-je, je survis, il faudra finir vite les livres commencés, écrire, écrire... » Je songeai à ce que j'écrirais, j'esquissais mentalement le plan d'un ensemble de romans-témoignages sur mon temps inoubliable... » (1)

Le lendemain, le médecin lui dit qu'il vivrait. **« J'avais pris une décision et c'est ainsi que je devins écrivain. »** Beaucoup plus tard, peu de temps avant de mourir dans son exil mexicain, Serge méditait sur la mort d'un ami médecin-psychiatre et nota dans un carnet : « ... le plus tragique de la mort, le plus inacceptable pour l'intelligence, c'est la disparition complète d'une grandeur spirituelle, faite d'expérience, d'élaboration intellectuelle, de connaissance et de compréhension, en très grande partie incommunicable... C'est à Leningrad, à l'hôpital Marie, en 1928, mourant (je l'étais réellement et le savais) que je pris la résolution d'écrire et si possible des choses durables, en tout cas des choses méritant au moins une certaine durée. Mon activité antérieure m'apparut tout à coup comme futile et insuffisante. L'impulsion que je reçus alors — plus exactement qui naquit en moi — fut d'une telle vigueur qu'elle s'est maintenue jusqu'à ce jour... ». (2)

Ainsi on comprend que Serge nous laissa deux versions du retour de sa vocation d'écrivain. Selon la première, on explique sa décision d'écrire comme une sorte de pis aller dans l'impossibilité de participer à l'activité révolutionnaire, qu'il met consciemment sur le même plan que la participation à l'industrialisation. La deuxième version porte tous les signes classiques d'une conversion : la mort, la renaissance, et le besoin intérieur de témoigner. Longtemps après, l'émotion de cette conversion continue à vibrer en lui. Dans ses *Carnets* de 1944 il définit le « besoin d'écrire » ainsi : « Ecrire devient une recherche de polypersonnalité, une façon de vivre divers destins, de pénétrer autrui, de communiquer avec lui. L'écrivain prend conscience du monde qu'il fait vivre, il en est la conscience et il échappe ainsi aux limites ordinaires du moi, ce qui est à la fois enivrant et enrichissant de lucidité ». (3)

Depuis des générations, la critique dans les journaux et les revues littéraires qui ne connaît que superficiellement la biographie de Serge, se base sur la première version et par conséquent traite de ses romans, écrits entre 1929 et 1946, comme de mémoires ou d'histoire romancée, bref produit d'un journaliste de talent. En revanche, quelques contemporains, parmi lesquels Léon Werth, (4) Emmanuel Mounier, (5) et Pierre de Boisdeffre, (6) eurent le discernement de laisser de côté le stéréotype du politique manqué et de reconnaître

chez Serge un écrivain à la création littéraire visionnaire et originale.

2. LA PLACE DE SERGE DANS LA LITTERATURE MONDIALE

Aujourd'hui, on voit avec plus de discernement que, quelles que furent les circonstances de sa décision d'écrire, la vocation artistique de Serge se basait sur un grand talent, une maîtrise du métier qui résultait d'un long et sérieux apprentissage, une haute conception de la mission de l'écrivain. De plus — il est temps de le dire — sa situation dans l'histoire de la littérature est unique.

C'est un facteur déjà unique en soi que Serge se développe comme artiste au sein du mouvement socialiste et révolutionnaire du XXe siècle (comme Vallès au XIXe) et qu'il se consacre à témoigner de la grandeur et de la tragédie de la Révolution russe (comme Vallès, de la Commune). Mais ce qui frappe le plus, c'est que Serge seul, de tous les écrivains qui prirent part au célèbre mouvement littéraire soviétique des années 1920, réussit non seulement à survivre mais à écrire de façon véridique pendant l'époque stalinienne.

En y regardant de plus près, on constate que Serge était déjà fortement lié aux mouvements littéraires — le russe et le français — avant de se consacrer au roman. Pendant sa jeunesse à Paris, il traduit les œuvres des auteurs d'avant-garde de la Russie pré-révolutionnaire. Dès son arrivée en U.R.S.S. en pleine guerre civile, Serge se lia avec des écrivains. Plus tard il participa à la brève « renaissance » post-révolutionnaire de la littérature russe comme chroniqueur, traducteur, polémiste et critique. De même, il proposa sur le plan de la théorie littéraire une solution originale aux débats sur la culture prolétarienne qui proliférèrent pendant les années 1920 et 1930. Et, comme nous le montrons plus bas, dans sa pratique artistique, il tenta d'appliquer sa théorie et ainsi de briser le moule du roman traditionnel. Son ambition était d'ouvrir le roman à la vie matérielle et inconsciente des masses dans une époque de révolution. On verra qu'il en résulta une synthèse enrichie par des influences aussi diverses que celles de Freud et de Firenzci, de Joyce et de Dos Passos, de Gramsci et de Lukacs, de Pilniak et des classiques russes. Car si Serge était un homme porteur d'un message, c'était aussi un écrivain à épiphanies et à visions.

En tout cas, si Serge avait adopté la carrière d'écrivain simplement pour remplacer celle du politique, il n'aurait pas pu choisir un moment moins propice. En 1928, les écrivains subissaient un harcèlement bureaucratique et une censure croissante depuis l'époque relativement libre de la NEP, et il en résultait que la grande période d'expérimentation littéraire qui avait suivi la révolution devait toucher rapidement à sa fin. Les droits d'auteur atteignaient des niveaux fantastiques, mais seulement pour les auteurs qui acceptaient de se « conformer ». Comme disait à Serge son vieil ami Ilya Ionov, le directeur des Editions de l'Etat, au moment où fut interdit d'impression le premier roman de Serge, déjà traduit, corrigé, et mis en pages : « Vous pouvez produire un chef-d'œuvre par an, mais tant que vous ne serez pas rentré dans la ligne du parti, pas une ligne de vous ne verra le jour ! » (7) Même les traductions des *œuvres* de Lénine, dont Serge tirait quelques roubles, furent passées à la censure qui ôta le nom de Serge de la page de titre.

Ainsi se dégage ce paradoxe : Serge s'engage dans la voie de la littérature au moment précis où la voix des grands écrivains russes des années 1920 se tait ; soit qu'elle est censurée, soit par le suicide et la déportation. Cela s'explique par le simple fait que Serge, quoique profondément

engagé dans la politique et la culture russes, écrivait ses œuvres en langue française et les faisait publier à Paris et aussi en Espagne. Ainsi, c'est en citoyen soviétique écrivant en français qu'il a pu s'exprimer pendant une période assez brève mais féconde. Entre 1929 et 1932, et malgré la persécution, l'isolement, et de graves soucis économiques, il réussit à envoyer cinq manuscrits à Paris : son histoire de *L'an I de la révolution russe,* (8) son manifeste sur *Littérature et révolution,* (9) et les trois premiers romans de son cycle de romans-témoignages : *Les Hommes dans la prison, Naissance de notre force* et *Ville conquise.* (10)

On comprend que des livres si denses, écrits dans une période si courte et dans des circonstances si difficiles, soient l'œuvre d'un créateur discipliné et diligent et non pas celle du romancier improvisé de la légende. D'ailleurs, Serge n'abandonna guère la politique en abordant le roman. Il continua à militer dans les rangs de l'opposition de gauche, et plus tard dans ceux du POUM et du groupe d'exil, *Socialismo y Libertad,* et il publia de nombreux essais politiques. Mais il conçoit de plus en plus les engagements militants comme un devoir civique et le roman comme sa vocation, sa raison d'être. Ainsi, en 1936, ayant terminé *Destin d'une révolution,* son exposé du stalinisme basé sur quinze années vécues en Union Soviétique, Serge revient au roman avec un soulagement évident, car il note : **« Désormais le militant a fait sa tâche : rendre compte. Je vais m'attaquer à tout autre chose. »** (11)

Une fois renvoyé comme faux problème le mythe journalistique d'un Serge romancier improvisé (comme si par exemple Conrad était moins artiste pour avoir été capitaine de vaisseau !), on découvre le vrai paradoxe de la place de Serge dans la littérature. Car on constate que les accomplissements extraordinaires du révolutionnaire et de l'artiste ont eu tendance à s'annuler mutuellement aux yeux du public. L'ironie veut que la critique des journaux et même celle plus sérieuse des revues et des manuels a pu alléguer la notoriété du Serge militant pour méconnaître l'originalité du romancier, (12) alors que les idéologues, à commencer par Trotsky, se sont donnés le droit de dénigrer les idées politiques du militant comme s'il s'agissait de vagues notions « de poète ».

De plus, le triste exemple du soi-disant « réalisme socialiste » est venu s'ajouter au préjugé traditionnel de « l'art pour l'art » ; ainsi toute littérature politique de gauche tend à se faire discréditer comme propagande. C'est là encore un lieu commun qu'on appliquerait à tort à Victor Serge, dont l'œuvre illustre la conception de la politique érigée en vision, plutôt que l'art abaissé à des buts de propagande. Car l'originalité et sans doute l'excellence de Serge romancier résident en ceci qu'il aborde un thème central de la littérature moderne — le bouleversement révolutionnaire de la conscience et de la société — avec l'expérience intime d'un militant et la conscience d'un vrai marxiste mais aussi avec la liberté artistique d'un créateur qui laisse parler et agir ses personnages.

C'est le double héritage de cet écrivain-militant anarcho-marxiste belgo-russe qui explique peut-être sa large vision et la difficulté qu'on a à l'étiqueter et à l'assimiler. Entièrement autodidacte, c'est un intellectuel d'une grande culture scientifique et littéraire. Il s'intéresse à la cosmologie, l'anthropologie, la mécanique, la psychanalyse. Imprégné de littérature russe et française, il savait réciter de mémoire des œuvres entières — don qui a dû lui sauver la raison plus d'une fois en captivité. Dans ses vers

on trouve des échos de Baudelaire, Sully-Prudhomme, Rimbaud, Mallarmé, Péguy, Verhaeren, Jehan Rictus, et une musicalité évocatrice d'Appolinaire et de Verlaine. Ouvert à tout mode d'invention poétique, il partagea ses derniers exils avec Breton et Péret, et Octavio Paz rappelle que Serge lui révéla l'œuvre d'Henri Michaux et Valéry Larbaud, alors inconnus au Mexique.

Cependant la richesse de la vision sergienne dépasse les limites des lettres françaises pour embrasser le monde géographiquement, historiquement et politiquement plus vaste de la tradition de l'**intelligentsia** russe dans laquelle il grandit et dont il hérita la spiritualité, la conscience sociale, et la haute conception du devoir historique. Par sa conception de la mission de l'écrivain, Serge se place consciemment « dans la ligne des écrivains russes ». (13) Réciproquement, si l'âme russe de Serge-Kibaltchitch s'exprime dans un français très pur, il sait regarder la réalité russe à travers des yeux d'Occidental. Essentiellement européen, Serge se dépeint (dans son poème *Frontière)* comme **« un homme déchiré d'Eurasie »**. Son écriture embrasse deux cultures avec une maîtrise qu'on ne peut comparer qu'à celle d'un Conrad ou d'un Nabokov.

Serge est intimement associé à la littérature russe de son époque. Dès 1909, on le trouve à Paris gagnant précairement sa vie en traduisant des romans russes et les poésies d'Artzybashev, de Balmont et de Merezhkovsky. En 1917, cherchant à réintégrer la Russie révolutionnaire, Serge se lie d'amitié avec Nikolai Stapnovich Gumilov, déjà célèbre comme poète, qui, lui, veut rejoindre les « Blancs ». En 1921 il se débattra en vain pour essayer d'empêcher la Tchéka de fusiller cet ami-adversaire dont le visage et les vers le hanteront pendant des années.

Dès son arrivée en Russie révolutionnaire pendant le terrible hiver de 1918-19, Serge prend contact avec des poètes et écrivains, à commencer par Blok et Gorki, celui-ci ami depuis l'enfance de la famille maternelle de Serge. C'est Serge qui, le premier, révèle le *Christ est ressuscité* de Biely au lecteur français, (14) et c'est sans doute le seul communiste qui participe à sa **Volfila** (Libre Association philosophique). Les écrits de Serge — ses *Mémoires* ainsi que ses lettres, ses carnets, et les articles sur « la vie culturelle en Russie des Soviets » qu'il envoyait à la revue *Clarté* — offrent des portraits et des analyses fascinantes de poètes tels qu'Alexandre Blok, Andrei Biely, Sergei Yesenin, Ossip Mandelstam, Boris Pasternak et Vladimir Maïakovsky ainsi que de romanciers comme Alexis Tolstoï, Babel, Zamiatine, Lebidinsky, Gladkov, Ivanov, Fédine, et Boris Pilniak, grand ami de Serge.

A travers ces écrits, on suit l'évolution de la littérature soviétique depuis les enthousiasmes révolutionnaires précoces de certains poètes établis, à travers le foisonnement de la renaissance littéraire provoquée par la fin de la guerre civile et l'avènement de la NEP, jusqu'à l'ère des suicides et des désespoirs qui suivit, enfin à l'imposition du conformisme totalitaire par la censure et la suppression physique après 1930. Car si Serge, par ses chroniques et ses traductions, (15) est le premier à révéler la nouvelle littérature russe au public français, c'est aussi le premier à lui signaler son étouffement, précisément au moment où les écrivains français commencent à l'encenser.

Dans *Littérature et révolution,* publié en 1932, Serge prit la défense de la spontanéité, de la sincérité, de l'expérimentation, de la qualité artistique et de l'indépendance de l'écrivain par rapport aux dogmes. Il le fit précisément en communiste et au nom des

besoins des masses dans une période de transition. Quelques mois plus tard, Serge est de nouveau arrêté et déporté. Ses amis, même conformistes, du syndicat des écrivains soviétiques, ne tarderont pas à le suivre — beaucoup pour disparaître ou mourir dans les camps. Si Serge survit, c'est grâce à sa réputation d'écrivain d'expression française, exploitée par des amis loyaux à Paris au moment propice où Staline faisait la cour à l'opinion publique française afin de cimenter son alliance militaire avec le gouvernement Laval.

De ce destin unique, Serge était conscient. Dans sa petite brochure, *La Tragédie des écrivains soviétiques,* écrite juste avant sa mort, Serge s'étonne devant « l'universelle lâcheté » des écrivains et des intellectuels occidentaux qui gardèrent le silence durant toute une décennie pendant laquelle leurs collègues russes — des écrivains comme Mandelstam, Pilniak, et Babel, qu'ils connaissaient personnellement et dont les œuvres étaient traduites dans toutes les langues — se faisaient massacrer. **« Aucun Pen-club, même de ceux qui leur avaient offert des diners, n'a posé la moindre question à leur sujet. Aucune revue littéraire n'a commenté, que je sache, leur fin mystérieuse. »** (16)

Ce qui frappe dans ce bref sommaire de la participation de Serge au mouvement littéraire russe depuis ses débuts prometteurs, à travers sa lente corruption, et jusqu'à sa fin tragique, c'est que Serge seul, grâce à sa fermeté d'opposant irréductible et à son statut spécial d'écrivain francophone, a pu continuer à écrire et à écrire **librement.** Lui seul a pu proclamer la vérité et perpétuer les traditions de l'intelligentsia révolutionnaire russe au moment même où la voix de ses confrères russes sombrait dans le silence. Comme le remarqua récemment un slavisant: **« Les romans de Serge, quoiqu'écrits en français, représentent la meilleure approximation que nous possédons de ce qu'aurait pu être la littérature soviétique des années 1930 ».** (17)

Ainsi les écrits de Serge représentent un rare fil de continuité entre une génération perdue et une nouvelle période créatrice qu'on espère voir naître dans la vie littéraire et intellectuelle russe. Déjà depuis 1989 avec la publication en Union Soviétique de beaucoup d'œuvres supprimées — parmi elles *L'Affaire Toulaév,* le roman de Serge sur l'époque des Grands Procès — les « pages blanches » commencent à se remplir. (18)

La place de Serge parmi les écrivains occidentaux est unique aussi. A de rares exceptions près (un John Reed, un Barbusse), ils restèrent indifférents, voire hostiles, à la révolution soviétique pendant sa phase héroïque sous Lénine-Trotsky. La grande période des écrivains « révolutionnaires » en Occident se situe dans les années 1930, époque où Staline étouffait déjà la flamme révolutionnaire en Russie sous une bureaucratie répressive et où il subordonnait le mouvement ouvrier international au soutien de régimes bourgeois dont il recherchait l'alliance.

Par contraste avec la décennie rouge, pendant laquelle Serge prit part à la guerre civile russe puis servit l'Internationale dans l'illégalité en Allemagne, en Autriche et dans les Balkans, la « décennie rose » représentait pour l'écrivain de gauche bien pensant l'époque des congrès d'écrivains révolutionnaires, des pélerinages littéraires dans la Patrie socialiste, d'énormes droits d'auteurs et éditions de masse. Citons la boutade immortelle de Clara Malraux: « La révolution, c'est se voir beaucoup ». Ce n'est donc pas trop surprenant de constater que les œuvres des écrivains engagés de l'époque des fronts populaires reflètent plutôt les valeurs telles que

l'héroïsme individuel, le populisme démocratique, sentimental et patriotique, et le culte de l'efficacité, alors que celles de Serge s'enracinent plutôt dans la pensée et l'activité révolutionnaires. On remarque aussi que certains des meilleurs romanciers français compagnons-de-route, par exemple Gide et Malraux, cessent d'écrire des romans ou n'en écrivent que de médiocres en embrassant le communisme.

Or, à partir de 1939 la plupart des auteurs avec qui on a tendance à grouper Serge — Arthur Koestler, Franz Borkenau, Manès Sperber, André Malraux — passent dans le camp des ex-révolutionnaires aux illusions perdues sinon dans celui des croisés de l'anti-communisme, tandis que Serge continue à militer pour le socialisme et à élaborer son cycle de romans-témoignages sur le destin des révolutionnaires. Comme le remarqua déjà il y a trente ans Peter Sedgwick : ayant commencé plus tôt, Serge dura plus longtemps comme écrivain révolutionnaire engagé. Après le dernier Procès de Moscou et le pacte Hitler-Staline, les **literati** ex-staliniens avaient fait leurs adieux à la révolution, qu'ils n'avaient embrassée que dans sa chair débauchée ; Serge, qui n'avait jamais eu d'illusions sur Staline et en avait très peu sur les tendances totalitaires de l'époque de Lénine, écrivit pour le socialisme jusqu'à sa mort vers la fin de 1947... Il n'a jamais répudié le bolchévisme comme impératif historique dans les circonstances russes et refusa d'ajouter sa voix au chœur de la déraison qui lia les pires sauvageries du stalinisme à l'idée même de la révolution ». (19)

La place de Serge dans la littérature mondiale est ainsi doublement unique. **Je ne connais aucun autre écrivain avec qui on peut utilement comparer Serge,** écrit John Berger, le critique et romancier britannique. En tant qu'écrivain soviétique dans la grande génération post-révolutionnaire, lui seul survécut, continua à s'exprimer librement, conserva ses valeurs, et put donner un tableau véridique de l'époque stalinienne telle qu'on la vécut. En tant qu'Européen, il fut un des seuls écrivains à s'exprimer de l'**intérieur** du mouvement révolutionnaire, qui s'y engagea bien avant la mode, y resta jusqu'à la fin, et qui n'eut pas peur de le dépeindre avec exactitude historique et compréhension humaine, de décrire ses défaites avec ses victoires, sa tragédie avec sa grandeur.

3. L'ESTHETIQUE DE SERGE

Quoique Serge ait écrit sur des questions artistiques pendant sa jeunesse anarchiste, son esthétique de romancier se forgea au contact des mouvements littéraires soviétiques. Entre juillet 1922 et juillet 1926, Serge donna régulièrement aux lecteurs de *Clarté,* que venait de créer Henri Barbusse, une **chronique de la vie intellectuelle en Russie des soviets.** Parmi ses articles on compte des études sur les mouvements et sur les auteurs particuliers, des traductions, et un commentaire suivi de la situation politique et économique dans laquelle se développent les expérimentations et les polémiques de la vie culturelle soviétique. Dans son étude exhaustive des rapports culturels franco-russes de l'époque, Jean-Pierre Morel présente Serge comme la source essentielle de toute connaissance contemporaine de la vie littéraire soviétique, celle qui révéla au public français la renaissance littéraire des années 1920. (20)

Là encore, Serge a lui-même participé aux débats de l'époque sur la définition, la possibilité et la nécessité d'une littérature « prolétarienne » ou « révolutionnaire ». La place manque ici pour une analyse approfondie des positions quelque peu ambivalentes de Serge dans cette polémique fasci-

nante, (d'ailleurs analysée en grand détail par Morel). Ce qui nous importe, c'est ce qu'elles révèlent sur ses propres enthousiasmes, ses choix esthétiques et programmatiques. Car la critique sergienne du style, des ambitions, et des théories des romanciers russes des années 1920 représente l'indice le plus clair que nous possédons sur ses propres ambitions esthétiques et politiques de romancier.

Le texte-clef du point de vue de la théorie est son article de mars 1925 intitulé **« Une littérature prolétarienne est-elle possible ? »** (21) Serge y fait un tour d'horizon rapide et plutôt conciliateur des écoles, des mouvements et des théories qui se disputent la place depuis l'avènement de la révolution. Si l'on se souvient que Serge écrivit en fonctionnaire du Comintern, on comprend qu'il se voit obligé de louer toutes les « factions » et qu'il avance son propre point de vue en les pesant les unes contre les autres.

C'est ainsi qu'il loue la franchise brutale du groupe **Na Postu**, dont l'ambition était de « bolchéviser » la littérature, et qu'il cite leur sévère critique communiste de Boris Pilniak et des autres écrivains compagnons de route de la NEP. Mais tout de suite il souligne « d'autres opinions communistes », notamment celle de Boukharine, qui insiste sur le fait que renoncer à la libre concurrence en matière de culture serait **le meilleur moyen de tuer la jeune littérature prolétarienne.** Pour Serge, si la critique « bolchévisante » avait eu son utilité, elle a pêché par exagération et dogmatisme. De même, il reproche aux œuvres produites sous son influence de choir dans l'« imagerie sainte », l'« optimisme officiel », et le « cliché bureaucratique ». Il conclut ainsi : « Ce n'est pas de la bonne littérature du tout ».

Serge aborde ensuite les idées exprimées par Trotsky dans *Littérature et révolution,* dont Serge avait parlé dans *Clarté* dès 1922. Trotsky avait rejeté la possibilité même d'une culture prolétarienne, et Serge donne son approbation (« C'est bien notre avis ») mais **à une réserve près.** On comprendra l'importance de cette « réserve. »

Selon Trotsky, le prolétariat opprimé n'avait ni le temps ni le loisir de développer sa propre culture de classe sous l'ancien régime, comme l'avait fait la bourgeoisie montante à travers maintes générations. Puis, après sa victoire, le prolétariat est destiné à abolir la société de classes, et donc la culture de classe, pour ouvrir les voies à une nouvelle culture universellement humaine. Or, pendant cette période de destruction et de transition — que Trotsky imagine assez brève ! — on doit éviter comme dangereux les termes mêmes de « littérature prolétarienne » qui **anticipe fictivement, dans les cadres étroits du présent, sur la culture future.**

Sans critiquer ouvertement les abstractions un peu scolastiques de Trotsky, Serge, en tant que militant pratique et romancier révolutionnaire en puissance, remarque que, vue en termes humains, cette « époque de transition » pourra se prolonger et aura ses besoins culturels propres : « Plusieurs générations de travailleurs ne connaîtront vraisemblablement pas d'autres temps. Elles se battront surtout. Elles auront énormément à détruire et à souffrir : le monde est à refaire. Mais, comme les armées antiques, elles auront leurs bardes, leurs conteurs, leurs musiciens, leurs philosophes... Il lui faut [au prolétariat] ses grands intellectuels. Il lui en faut aussi de moindres, pour de moindres taches, mais vitales... L'œuvre révolutionnaire qu'il accomplit a ainsi une valeur culturelle intrinsèque. En ce sens historiquement restreint, il y aura, il y a déjà, une culture du prolétariat militant. »

C'est précisément ce rôle de « barde » militant, de « conteur » que Serge devait assumer en 1928 quand il trouve sa vocation d'écrivain. Il n'avait pas la prétention d'un chef, d'un « grand intellectuel » comme Marx ou Lénine, mais il était convaincu de la valeur des « moindres tâches » de l'artiste révolutionnaire. Car, malgré sa sympathie pour les efforts des cercles d'écrivains-ouvriers en U.R.S.S. et en France, Serge comprenait bien que seul un écrivain professionnel qui aurait fait un sérieux apprentissage du métier et assimilé « l'essentiel dans la culture moderne » pourrait produire des œuvres durables, pourrait jouer le rôle d'un Homère ou d'un Sophocle auprès des armées du prolétariat militant.

Mais quel style, quelle forme, quelle esthétique adopter pour jouer ce rôle classique ? Serge avait compris qu'il fallait briser le moule du roman traditionnel afin de dépeindre les discontinuités du monde moderne et de la révolution — surtout qu'il entendait l'ouvrir à la vie, non seulement à celle des individus mais à celle des grandes collectivités. **« Il ne me semble pas qu'on puisse dépeindre la révolution russe avec le style et l'allure d'un Balzac décrivant la vie sordide et monotone du père Grandet... »** (22) avait-il remarqué dès 1923.

Serge a bien pu écrire dans ses *Mémoires* que **« si quelqu'un m'influença, c'était John Dos Passos »**, (23) il est évident que l'influence la plus forte était celle de Boris Pilniak, dont Serge admira l'œuvre depuis le début et avec qui il vivait dans l'intimité après 1928 au moment où il élaborait ses propres romans. Laissant de côté la question des influences, on comprend mieux les ambitions de Serge dans sa propre fiction en relisant sa description de ce qu'il a cru voir à la lecture de *L'Année nue* de Pilniak en 1923 : « La manière d'écrire de Pilniak paraît au premier abord singulière. Au fond, elle est rigoureusement adéquate à son époque (...) La révolution qui a brisé toutes les anciennes disciplines sociales a aussi brisé celles si conventionnelles de la littérature. Pas de récit suivi chez cet écrivain russe. Aucune « intrigue » (la pauvre chose, le pauvre mot !) Pas de personnages uniques, centraux. Des foules en mouvement — dans lesquelles chacun est un monde, une fin en soi — des événements qui se bousculent, se traversent, s'emmêlent, se chevauchent les uns les autres, des vies multiples qui apparaissent et disparaissent, toutes rares, uniques, centrales, puisque humaines, toutes insignifiantes dans « la Russie, la Tourmente de neige, la Révolution », car il n'y a que ce qui dure qui compte et c'est le pays, les masses, l'ouragan (...) Résumons : dynamisme, simultanéisme, réalisme — absolu, direct — rythmique des détails et de l'ensemble, telles nous paraissent être les caractéristiques dominantes de sa forme littéraire. Remarquons encore l'amour du document précis, du trait de mœurs authentique, de la phrase ou du refrain noté dans la rue et reproduit sans commentaire, comme le ferait un historiographe dans son carnet de notes. » (24)

Si on pouvait résumer dans un seul paragraphe les aspects généraux de la forme et du style sergien — surtout dans *Ville conquise,* le roman que Serge consacra à 1919, l'année nue de la révolution, et sans doute son roman le plus dense, le plus complexe, et le mieux développé d'un point de vue artistique — ce serait celui-ci. Là encore, et c'est assez frappant, le titre que Serge donnera au roman suivant dans son cycle — qui traita de l'année 1920 que Serge considérait comme l'apogée de la révolution — dérive directement d'un conte de Pilniak : *La Tourmente.* Pour Serge, c'était l'image même de la révolution.

Il ne s'agit pas d'une pure influence. Remarquons tout de suite que Serge avait exprimé des réserves profondes sur l'attitude politique de Pilniak (sa « constante équivoque intérieure ») (25), et sur l'absence de conscience historique et la présence d'éléments étrangers à la révolution dans son œuvre. Trotsky avait critiqué Pilniak dans le même sens, reprochant à son œuvre de ne pas saisir « l'axe central », « la signification historique de la révolution ». Or, c'est justement cet élément qui fournit aux romans de Serge, pareillement novateurs pour la forme, leur vision socialiste. On remarque aussi que Serge avait approuvé — sauf les lieux communs — la « littérature épique » de romanciers prolétariens plus orthodoxes, tels Lebidinsky et Serafomovitch, comme mouvement né de la Russie soviétique et « impossible ailleurs ».

Jean-Pierre Morel n'avait pas entièrement tort quand il a proposé que Serge, dans son étude sur Pilniak, cherchait une « formule magique » de « littérature révolutionnaire », à savoir : « l'inspiration révolutionnaire plus la forme novatrice ». Mais il est peut-être trop sévère pour Serge quand il ajoute : « l'une et l'autre dépourvues d'ambiguité ». (26) En tout cas, ce qui nous intéresse n'est pas la subtilité de Serge critique mais sa **pratique de romancier.** Là, loin de bannir l'ambiguité, Serge présente le thème essentiel de son cycle romanesque — la révolution, le socialisme — comme essentiellement problématique, travaillé de contradictions, ouvert sur l'avenir.

On se rappelle alors qu'au moment où Serge réfléchissait, écrivait sur ces problèmes de littérature et de révolution, il travaillait à Vienne, étudiait Marx, Freud, Adler, Firenzci, et fréquentait les deux meilleurs critiques marxistes de l'époque, George Lukacs et Antonio Gramsci. Et si l'on se rappelle encore que Serge était parmi les premiers à apprécier James Joyce (27) et qu'il affectionnait Proust, on se rend compte que Serge ne refusait pas cette ambiguité qu'on cherche dans les œuvres authentiques et que, sur le plan de la modernité comme sur celui de la politique, il était loin de s'enfermer dans une orthodoxie.

Que l'idée que Serge se faisait de la littérature n'ait rien à voir avec la propagande se voit très clairement dans ce passage frappant des *Mémoires* où il explore l'autonomie du subconcient dans la création : « Poètes et romanciers ne sont pas des esprits politiques parce qu'ils ne sont pas essentiellement rationnels. L'intelligence politique, bien que fondée dans le cas du révolutionnaire sur un profond idéalisme, exige un armement scientifique et pragmatique, et se subordonne à la poursuite de fins sociales définies. L'artiste, par contre, puise sans cesse ses matériaux dans le subconscient, dans le préconscient, dans l'intuition, dans une vie intérieure lyrique assez difficile à définir ; il ne sait pas avec certitude où il va, ce qu'il crée. Si les personnages du romancier sont réellement vivants, ils agissent eux-mêmes au point qu'il leur arrive de surprendre l'écrivain, et celui-ci serait parfois bien embarrassé d'avoir à les classer selon la moralité ou l'utilité sociale. Dostoïevsky, Gorki, Balzac font vivre avec amour des criminels que le politique fusillerait sans amour... » (28)

Le socialisme de Serge transparaît dans sa fiction, pas à la manière des auteurs de romans à thèse, mais tout simplement parce qu'il est intégral à son expérience des êtres humains, à sa vision du monde. Il n'est pas question ici d'un conflit entre l'art et la politique, mais plutôt d'un esprit enrichi d'un **Weltanshauung.** On s'imagine aussi mal un Serge sans le socialisme qu'un Dante sans le christianisme.

4. LE CYCLE DE ROMANS-TEMOIGNAGES DE SERGE

Serge conçut donc dès le début son projet littéraire comme un ensemble. Comme Balzac, il crée des personnages qui réapparaissent de roman en roman. Mais, ayant rejeté le roman bourgeois avec son héros central, Serge cherche comme sujets des expériences collectives plutôt que des destins individuels isolés. En 1931, au moment de mettre les dernières touches à son troisième roman, il explique ses intentions au poète Marcel Martinet: «En somme, j'eusse souhaité réaliser en *Les Hommes [de notre force],* celui de la force prolétarienne pour la première fois révélée à elle-même. Dans *Conquête [Ville conquise]* je voudrais exprimer le drame de cette force aux prises avec l'histoire et elle-même, — et victorieuse». (29) Faisant allusion à sa conception d'un cycle romanesque, il ajoute que ses livres «se tiennent de très près par toute la substance et dans mon esprit; et ceux qui suivront si je peux travailler ne feront avec eux qu'un bloc. Chaque livre ne fera qu'une pierre dans un ensemble». (30)

Vivant dans l'ombre de la prison, il composa ses livres **«par fragments détachés susceptibles d'être achevés séparément et aussitôt envoyés à l'étranger».** (31) Comme il confia à Martinet: **«Je travaille... dans une solitude que je ne saurais dire et que vous ne sauriez concevoir... Ce sont mes anciennes habitudes d'encellulé qui me permettent de travailler ainsi».** (32) Cette situation précaire ne pouvait pas durer.

Les romans qui suivirent furent en effet écrits en captivité, car en 1933 Serge est arrêté et déporté à Orenbourg dans l'Oural. Ceux-ci s'intitulèrent *Les Hommes perdus* (sur l'anarchisme français d'avant-Guerre) et *La Tourmente* (où Serge tenta de capter la grandeur terrible de l'année révolutionnaire 1920). Paradoxalement, ces romans écrits en captivité furent les seuls qu'il ait jamais eu le temps de polir. Hélas, quoique Serge en ait fait, avec quelle peine, de multiples copies et obtenu le permis de les envoyer à l'étranger, les copies ont été «perdues» (c'est à dire confisquées): les unes par les autorités postales, les autres par la censure, les dernières par la Guépéou à la frontière polonaise en avril 1936 au moment où Serge et sa famille furent expulsés de Russie. (Avec la **Glasnost,** on a entrepris des recherches pour les retrouver en U.R.S.S.) (33)

Les autres romans du cycle sergien furent écrits sur les routes de l'exil dans des conditions à peine plus favorables. Son roman sur la résistance des opposants persécutés en Russie, *S'il est minuit dans le siècle,* (34) parut juste au moment où Serge se vit obligé de fuir Paris devant l'attaque nazie. Il trouva le moyen de travailler le manuscrit de son grand roman sur les Procès de Moscou, *L'Affaire Toulaév,* commencé à Paris, tout en fuyant à travers la France vers Marseille — sans argent, sans documents, sans nationalité et avec la Guépéou et la police de Vichy à ses trousses. Après des mois d'attente infernale à Marseille, Serge et son manuscrit prirent le dernier bateau de réfugiés jusqu'à la Martinique, (où il le travailla en captivité), passèrent par Saint-Domingue et Cuba (avec la prison de nouveau), pour aboutir au dernier exil du Mexique — où Serge l'acheva.

A Mexico, Serge se vit calomnié, boycotté et attaqué physiquement par les mêmes agents staliniens qui venaient d'organiser l'assassinat de son ami Trotsky, un an auparavant. De plus, les éditeurs anglo-saxons trouvèrent *L'affaire Toulaév* (35) et les *Mémoires d'un révolutionnaire* (36) trop controversables pour qu'on les publie

avant la mort de l'auteur, et cela malgré les efforts d'un Dwight Macdonald et d'un Georges Orwell.

Le roman suivant dans le cycle, *Les Derniers temps,* où Serge dépeint le destin d'exilés révolutionnaires au moment de la défaite en France et des débuts de la résistance, a connu un modeste succès au Québec et en France à la fin de la Guerre. (37) Le roman posthume qui finit le cycle, *Les Années sans pardon,* (38) achevé en 1946 et publié en 1971 préfigure une sensibilité post-moderne. Serge y aborde les thèmes de la destruction planétaire, de l'éclipse de la conscience révolutionnaire, de la mort, de l'art, et de la nature sur un fond hallucinant composé de scènes du siège de Léningrad, du bombardement de Berlin, des jungles de Mexico.

Le cycle des romans-témoignages sergiens se divise en deux cycles secondaires: celui de la révolution et celui de la résistance. Le premier comprend les romans écrits en Russie dans des conditions de semi-captivité et qui traitent de l'avènement au pouvoir des révolutionnaires. Ici on ressent une tentative de distiller la signification d'une expérience révolutionnaire que Serge voyait en train de se falsifier. Implicite dans cette vision rétrospective de l'ascension héroïque de la révolution, on trouve une critique de sa corruption sous Staline. Le cycle de la révolution comprendrait *Les Hommes perdus* (confisqué), *Les Hommes dans la prison, Naissance de notre force, Ville conquise,* et *La Tourmente* (confiqué).

Le deuxième groupe, cycle de la résistance, comprend les romans écrits en exil après 1936: *S'il est minuit dans le siècle, L'Affaire Toulaév, Les Derniers temps,* et le roman posthume, *Les Années sans pardon.* Ici Serge était libre d'aborder directement les sujets contemporains: les souffrances et les résistances du peuple russe — depuis les vieux bolchéviks jusqu'aux simples habitants des villes et des campagnes — écrasés sous la tyrannie sanglante de Staline; la résistance; la quasi-extermination du mouvement révolutionnaire indépendant.

Le premier cycle traite de la victoire, le deuxième de la défaite. Mais l'ambiguité y est profonde, exprimée dans les thèmes ironiques de la «victoire-dans-la-défaite» et la «défaite-dans-la-victoire.» L'incarcéré des *Hommes dans la prison* entend les bombardements de 1914 à travers les murs de sa prison et dans une vision apocalyptique de la destruction du vieux monde aperçoit la naissance d'un nouveau. En revanche, les défenseurs victorieux du Petrograd assiégé de l'année héroïque de 1919 se demandent si la terreur rouge qui permet leur victoire ne porte pas en elle une lourde charge de défaite intérieure; interrogation ouverte qui se pose sur la nécessité historique et le rôle de l'individu qui veut l'accomplir, vision tragique et héroïque.

L'unité des deux cycles vient d'une seule vision, à la fois optimiste et tragique. Serge nous mène des prisons de l'ancien régime, à travers des révolutions avortées et victorieuses, jusque dans les nouvelles prisons d'un Staline et d'un Hitler. En chemin, les meilleurs et les plus sincères des camarades périssent. Mais l'effet de ce voyage de prison en prison n'est pas celui du désespoir. Car dans le fond on sent la présence d'un protagoniste collectif et permanent qui continue, que ce soit l'ensemble des révolutionnaires conscients, ceux que Serge appela une fois «l'internationale invisible» et qu'il désigne plus généralement comme «les camarades», ou que ce soit la collectivité plus large des masses — ouvriers, paysans pauvres, étudiants, et aussi intellectuels, bandits, mendiants et fous — qui peuplent les romans de

Serge et qui assurent l'unité de ce héros collectif.

Si on lit les cycles en leur totalité — surtout les deux derniers romans avec leur vision d'apocalypse — on sent que, pour Serge, si l'individu périt, si la conscience vivante du mouvement même s'éclipse, les idées persistent, comme des « masques funéraires » enterrés sous les laves, (39) ainsi que les masses, assurant qu'aucune défaite n'est permanente. C'est cette unité sous-jacente, cette permanence du héros tragique collectif chez Serge, qui lui permettent d'écrire des romans qui sont tragiques sans être pessimistes. Et comme Serge voyait l'histoire humaine dans le cadre de l'histoire naturelle, le tout baigne dans un lyrisme cosmique qui est aussi une ironie cosmique.

5. CONCLUSION

Serge a pu commencer sa carrière d'écrivain avec la modeste ambition de **donner sur ce temps des témoignages utiles,** mais il avait aussi l'ambition de laisser des œuvres méritant **une certaine durée.** (40) L'étendue de son cycle romanesque a fini par embrasser toute une époque de luttes historiques qui commencent avec le mouvement pré-révolutionnaire pour traverser la Révolution russe, la guerre civile et la NEP jusqu'à la contre-révolution stalinienne, l'avènement du fascisme, et la quasi-extermination de la génération révolutionnaire, unique dans l'histoire, qui fut celle de Serge. Serge fut certainement le témoin par excellence et le « barde » de cette armée actuellement antique, et son art survit, avec ses textes perdus connus seulement par titres et thèmes, comme les cycles épiques et tragiques de l'antiquité.

Serge concevait la littérature comme « un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme un moyen de communion, comme un témoignage sur la vaste vie qui fuit à travers nous et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous ». (41) Ainsi ses romans nous communiquent, de génération en génération, le sens d'une expérience vécue, de l'aspect sensible des choses, d'une vérité plus historique et plus humaine que celle de l'histoire.

Ils font revivre, dans un sens concret et matériel, la vision et la mission de sa génération condamnée de combattants et de penseurs révolutionnaires et sèment la graine de nouvelles générations militantes. Ce fut le cas pour moi (depuis bientôt trente ans) et pour un nombre remarquable de lecteurs qui m'ont communiqué leurs expériences. Ne nous souvenons-nous pas tous, lecteurs, d'avoir lu un roman, dans notre jeunesse ou plus tard, qui a changé avec profondeur et pour toujours notre sens du monde et de nous-mêmes ? Serge comprenait ce pouvoir de l'écriture. En 1930, à une époque où le conflit entre l'écriture et l'activité révolutionnaire directe le travaillait encore, il expliqua à Martinet :

« **Il me semble d'ailleurs** [que ce qu'il écrit] **peut avoir une valeur révolutionnaire nullement négligeable à l'époque où nous sommes, c'est-à-dire dans notre période d'accalmie tragique et de crise. Je pense de plus en plus que tout est à recommencer par la base, donc, sous un certain angle, par la formation des caractères. Et à cet égard, quelques livres sincères et véridiques peuvent servir.** » (42)

« Notre période d'accalmie tragique et de crise », de guerres, de massacres et de contre-révolutions a bien continué, ponctuée par d'admirables poussées d'énergie populaire et de courage politique, pendant un demi-siècle depuis la mort de Serge, et on commence à comprendre que l'avenir de l'humanité, voire même de la planète,

est en jeu. Evidemment le roman seul, même révolutionnaire, ne pourra pas apporter de solution à cette crise, mais il peut, comme l'a dit Serge, aider à former les caractères. Les écrits de Serge, et avec eux l'écho qu'ils portent, survivent et représentent un lien essentiel avec notre passé.

Jusqu'en 1939 Serge se sert de l'image traditionnellement optimiste des « grains sous la neige ». En 1946, avec *Les Années sans pardon,* il parle de « masques funéraires [qui] se conservent dans la terre ». Mais il ajoute qu'il y en a tant « que rien n'est encore perdu ».

(1) *Mémoires,* p. 273.
(2) SERGE, *Carnets,* Paris, 1952, p. 115, 30 août 1944.
(3) SERGE, *Carnets,* p. 93.
(4) Préface à l'*Affaire Toulaév,* inédit, obtenue grâce à Jean Rière.
(5) Emmanuel MOUNIER, « S'il est minuit dans le siècle », in *Esprit,* février 1940.
(6) « Victor Serge ou la Tragédie des révolutionaires », in *Etudes,* Tome 265, avril-mai-juin 1930.
(7) *Mémoires,* p. 276.
(8) Editons du Travail, 1930, *Maspero,* 1971.
(9) Librairie Valois 1932, *Maspero* 1976.
(10) *Les Hommes dans la prison,* Editions Rieder, Paris, 1930; *Naissance de notre force,* Editions Rieder, Paris, 1931 ; *Ville conquise,* Edition Rieder, Paris 1932 ; les trois repris dans *Les Révolutionnaires :* cinq romans de Victor Serge, Les Edition du *Seuil,* Paris, 1967.
(11) Serge à Marcel Martinet, le 25 décembre 1936, BN Paris. Reproduite dans une anthologie hâtive et incomplète de la correspondance Serge-Trotsky éditée par Michel DREYFUS: Victor Serge et Léon Trotsky, La Lutte contre le stalinisme, Paris, *Maspero,* 1977, p. 155.
(12) L'exemple le plus notoire de ce phénomène est le « compte rendu » de ma traduction du roman de Serge, *Les Hommes dans la prison* (« Men in Prison ») par Neil ACHERSON dans la revue littéraire la plus prestigieuse de New York. L'auteur y fait un commentaire calomnieux et faussement érudit sur la biographie politique de Serge « ex-communiste » mais omet d'informer le lecteur qu'il s'agit d'une œuvre de fiction sur l'anarchisme français d'avant-guerre ! Voir « Communist Dropouts », *New York Review of Books* du 13 août 1970.
(13) *Mémoires,* p. 274.
(14) *Clarté,* n° 27 (Nlle série), 20 décembre 1922.
(15) Glmadkov, *Le Ciment,* (Paris, Editions sociales internationales, 1928); Henriette CHAGUINIAN, *Hydrocentrale* (Paris, Editions sociales internationales, 1933); SHOLOKHOV, *Terres défrichées,* (Paris, Editions sociales internationales, 1933). On enleva le nom de Serge de la page de titre selon la notre de Jean Rière.
(16) SERGE, La Tragédie des Ecrivains soviétiques, Paris, *Les Egaux, supplément* à *Masses,* Janv. 1947, n° 6, pp 9-10; en englais: « The Writer's Conscience » in *Marxists on Literature : an Anthology,* David Craig, Editor, Penguin 1975.
(17) Neil CORNWELL, Irish Slavonik Studies 4, 1983.
(18) Par une ironie que Serge, dont la devise était « rien ne se perd », aurait savouré, la première édition soviétique de la traduction russe de TOULAEV a paru dans la revue qui porte le nom du lieu de déportation de Serge: « Ural » (Vol. 1989, janv-mars).
(19) Peter SEDGICK, « Victor Serge and Socialism », in *International Socialism* n° 14, Autumn 1963, p. 18.
(20) Cf. Jean-Pierre MOREL, *Le Roman insupportable : L'Internationale littéraire et la France (1920-1932),* Paris, NRF, 1985, pp. 31 ff.
(21) *Clarté* n° 72, 1er mars 1925; repris dans Serge, Littérature et révolution, Paris, *Maspero,* 1976, pp. 97 ff.
(22) SERGE « Boris Pilniak », *Clarté,* N° 36, 20 mai 1923, p. 72.
(23) *Mémoires,* p. 275.
(24) SERGE « Boris Pilniak », *Clarté,* N° 36, 20 mai 1923.
(25) *Clarté,* 1er déc. 1924.
(26) *Morel, op. cit.* p. 37.

(27) Cf. Victor Serge à Emmanuel Mounier, 14 janvier 1941, in *Bulletin des Amis d'E. Mounier,* n° 39, avril 1972, p. 9.
(28) *Mémoires,* p. 257.
(29) VS à MM Feb. 20, 1931.
(30) VS à MM, Leningrad, April 19, 1931, BN Paris.
(31) *Mémoires,* p. 275.
(32) VS à MM 14 août 1930, BN Paris.
(33) Cf. Murry ARMSTRONG, « The Searchers : Literary Decectives on the Trail », *Weekend Guardian,* London, sept. 22-23, 1990.
(34) Grasset 1939 et 1971. Repris dans *Les Révolutionnaires :* cinq romans de Victor Serge, les Editions du *Seuil, Paris, 1967.*
(35) *Paris, Seuil,* 1948.
(36) Paris, *Seuil,* 1951.
(37) Montréal, Ed. de l'Arbre, 1946 ; Paris, Grasset, 1951.
(38) Paris, *Maspero,* 1971 and 1979.
(39) Image centrale dans *Les Années sans pardon.* Voir p. 305.
(40) *Mémoires,* p. 274.
(41) *Ibid.*
(42) Victor Serge à Marcel Martinet, 17 septembre 1930.

S

La contribution de Victor Serge à *Clarté* (1921-1928)

par Alain CUENOT

Clarté représente dans l'immédiat après-guerre une expérience originale qui met en lumière le rôle spécifique d'intellectuels, qu'il s'agisse d'écrivains, d'essayistes ou de journalistes, en relation étroite avec le Parti communiste. Héritière d'un projet internationaliste et pacifiste qui vise à fonder un mouvement intellectuel de masse sous l'égide d'H. Barbusse de 1919 à 1921, *Clarté* se transforme, sous l'impulsion de plusieurs responsables groupés autour de Marcel Fourrier en revue d'éducation révolutionnaire au cours du mois de novembre 1921. C'est à partir de cette orientation nouvelle que *Clarté* va désormais évoluer dans la zone sympathisante des forces communistes jusqu'en 1928, date de sa disparition.

Militant révolutionnaire puis membre de l'opposition russe, Victor Serge participe très tôt à l'activité rédactionnelle de *Clarté.* Observateur privilégié de la vie politique et sociale de Russie, Serge apparaît pour l'équipe *Clarté* comme un collaborateur de premier plan. La richesse de son information, la dimension critique de ses études marxistes constituent pour *Clarté* une base précieuse d'analyse et de réflexion idéologique.

Victor Serge intervient à plusieurs niveaux dans les colonnes de la revue. De novembre 1921 à octobre 1925, sa participation au travail rédactionnel de *Clarté* s'inscrit dans une perspective de réflexion classique et ponctuelle sur une meilleure connaissance du bolchévisme et des personnalités

dominantes de la révolution. Cependant ses différents articles sur le plan culturel concernant la littérature prolétarienne de Russie et la nouvelle morale sexuelle permettent à *Clarté* de jeter un regard neuf sur la réalité des mouvements artistiques et socio-culturels russes. A partir de juin 1926 et jusqu'en février 1928, les publications de Victor Serge sur la révolution chinoise représentent un terrain d'analyse essentiel pour la rédaction de *Clarté* et son évolution doctrinale tournée vers la connaissance de l'opposition russe. Les contacts de Serge avec P. Naville et G. Rosenthal, l'organisation du séjour à Moscou de ses deux amis français apparaissent comme une date fondamentale pour l'engagement de *Clarté* et de son équipe aux côtés de L. Trotsky. Ses deux derniers articles sur la situation économique de la Russie complètent cet engagement politique de la revue auprès des oppositionnels.

Nous chercherons alors dans cette étude à montrer l'importance de la contribution de Victor Serge à *Clarté* en nous penchant sur la nature de ses différents articles qui nous conduiront à considérer dans un premier temps ses travaux sur le plan culturel relatifs à la littérature russe et à l'émancipation féminine puis à nous pencher sur le plan politique sur ses études touchant la révolution chinoise, son action personnelle aux côtés de P. Naville et G. Rosenthal et ses dernières analyses sur la différenciation sociale en Russie.

LA LITTERATURE PROLETARIENNE RUSSE

S'inspirant directement de la révolution russe et des principes bolchéviques, les jeunes responsables clartéistes au cours des années 1921-1925 s'efforcent sur le plan culturel de jeter les bases d'un art prolétarien. C'est leur foi dans la révolution, leur attente d'une victoire prochaine du prolétariat qui commandent ce type de réflexion et d'investigation. Assurant un travail d'analyse sur le langage prolétarien dans un cadre français et occidental, ils s'attachent également à faire connaître et apprécier dès 1922 la littérature naissante en Russie. Laissant toute liberté à Victor Serge pour tracer un tableau général de la vie artistique en Russie, les responsables clartéistes accomplissent alors une tâche d'information variée, étudiant de très près les différents courants littéraires issus de la Révolution d'Octobre et présentant un nombre impressionnant de poèmes, de romans d'auteurs russes.

Avec *Clarté,* Victor Serge propose une analyse culturelle d'une très grande richesse. C'est ainsi qu'il s'applique à montrer les différentes phases d'évolution de la littérature soviétique de 1917 à 1925, parlant en premier lieu de l'immobilisme des écrivains face aux événements d'Octobre, puis de l'affirmation d'une littérature de transition en 1921, et enfin de l'implantation réelle d'un langage prolétarien à partir de 1924.

Il s'attache à établir une distinction précise entre compagnons de route et écrivains prolétariens. (1) Il se réjouit de constater que plusieurs écrivains comme A. Blok, Biély, Kliouev, Essenine ont su dépeindre avec enthousiasme la révolution russe mais il déplore qu'ils n'aient pu saisir la portée historique et politique d'un tel événement. (2) Il considère avec attention les travaux de B. Pilniak et d'Ivanov (3) mais observe amèrement que de tels romanciers sont incapables de comprendre idéologiquement le mouvement insurrectionnel d'Octobre 1917. (4) Pour mener à bien une telle démonstration, Victor Serge reprend les conclusions de L. Trotsky contenues dans ses articles publiés dans la *Pravda* et intitulés « La littérature en dehors d'Octobre ».

Dans cette approche de la nouvelle littérature soviétique, V. Serge reste tout à fait réservé sur le rôle du Proletkult. (5) Il émet de sérieux doutes sur la valeur esthétique de ses créations et ne lui attribue qu'une fonction littéraire modeste dans l'élaboration de l'art véritablement prolétarien. Cependant, il se félicite de voir que plusieurs groupes spécifiquement prolétariens comme « Au Poste », « Octobre » s'efforcent de combattre les courants littéraires faussement révolutionnaires et le flottement politique qui s'empare actuellement du monde des arts et des lettres. (6) Se penchant sur l'œuvre de Maïakowsky, Serge n'hésite pas à démontrer qu'un tel poète appartient à une société finissante et passéiste sans rapport aucun avec la société communiste en devenir. (7) Enfin, cherchant à appréhender les rapports entre littérature et Etat, (8) faisant référence aux publications de L. Trotsky, « Vers une nouvelle culture nouvelle » et « Littérature et révolution », que *Clarté* se charge de publier dans ses colonnes, Victor Serge pense qu'il est urgent d'élaborer un programme culturel au service de la classe ouvrière et paysanne mais exprime son désaccord quand L. Trotsky se refuse à reconnaître toute existence à la pensée prolétarienne. (9) Il réagit et affirme clairement qu'il est impossible de nier l'existence et la puissance culturelles de l'œuvre révolutionnaire entreprise par le prolétariat contre les forces réactionnaires. A ses yeux, le langage prolétarien constitue une nécessité pour l'époque de transition, la classe ouvrière doit avoir ses artistes, ses conteurs qui chantent la légitimité de sa lutte sociale et politique. (10)

Clarté avec Victor Serge réussit à présenter un tableau très riche de la littérature soviétique qui rompt avec le conformisme des journaux et des revues communistes de l'époque. Victor Serge est le grand animateur de cette information précieuse sur les courants littéraires naissants en Russie. Il apprécie avec justesse la naissance du langage prolétarien et ne cherche pas à dissimuler les difficultés rencontrées par la Russie pour fonder une pensée nouvelle. Cependant en tant que militant révolutionnaire, Victor Serge fait preuve dans *Clarté* d'une intransigeance doctrinale qui peut étonner. Il ne cache pas sa sympathie pour le courant prolétarien qui vise à épurer la littérature de tout confusionnisme culturel. Ses critiques adressées à Pilniak ou à Ivanov, son attaque virulente contre Maïakovsky démontrent certes sa volonté légitime de voir s'imposer un langage prolétarien mais cependant inquiètent et posent problème. Satisfait malgré ses outrances de l'orientation prolétarienne de 1924-1926, Victor Serge avec *Clarté* ne paraît pas percevoir suffisamment la menace que constituent les groupes prolétariens pour l'avenir. Il ne prête qu'une attention fugitive aux agissements d'une association prolétarienne comme « A la garde » qui en 1924, réussit à contrôler et à absorber plusieurs autres groupes littéraires, décidée qu'elle est à imposer ses vues doctrinales et extrémistes. Il rend compte d'une manière imparfaite des heurts répétés qui éclatent en 1925 entre le front de la littérature de gauche composé essentiellement de futuristes et cette même association. Il ne paraît pas se soucier outre mesure de l'emprise de plus en plus grande qu'exercent de telles associations sur la vie littéraire soviétique, de la politique doctrinale qu'elles défendent en matière d'art et des conséquences politico-culturelles que cela entraîne pour l'avenir. Il n'est pas inutile de rappeler qu'une organisation prolétarienne comme la RAPP, association des écrivains prolétariens fondée en 1926, va très vite s'imposer et diriger autoritairement la vie artistique de Russie, prenant des mesures de rétorsion extrêmement

sévères, interdisant la publication de nombreux ouvrages, multipliant les attaques contre les poètes et romanciers coupables de flottements idéologiques, allant jusqu'à les écarter de la scène littéraire.

En tant qu'intellectuel, Victor Serge ne s'inquiète pas suffisamment des incidences esthétiques et formelles du courant prolétarien.

Victor Serge dans *Clarté* se veut avant tout un défenseur déterminé de l'art prolétarien. Sa foi dans la révolution de 1917, son ambition bien légitime de voir triompher le prolétariat révolutionnaire, l'entraînent à soutenir avec enthousiasme les thèses prolétariennes en matière d'art mais ne lui permettent pas suffisamment de saisir les menaces qu'elles font peser pour l'avenir sur le monde des arts et des lettres. Il faudra attendre 1932, date de la publication de son ouvrage *Littérature et révolution* pour voir Victor Serge faire preuve davantage d'esprit critique et défendre une position culturelle beaucoup plus nuancée et beaucoup plus fondée.

LA QUESTION DE L'EMANCIPATION FEMININE

Si *Clarté* s'attache comme nous l'avons vu à définir un langage prolétarien sur le plan littéraire, elle cherche également à réfléchir sur les fondements d'une morale prolétarienne, s'appliquant particulièrement à analyser la situation de la femme aux prises avec la société bourgeoise.

Clarté tourne ses regards vers la révolution russe et ses premières réalisations. Elle étudie de très près les propositions d'Alexandra Kollontaî sur la nouvelle morale sexuelle. Mais c'est surtout dans une perspective essentiellement occidentale qu'elle se penche sur l'exploitation de la femme dans la société capitaliste. Plusieurs collaborateurs clartéistes montrent les degrés d'étouffement de la femme à travers l'histoire, soulignent le rapport étroit entre la décomposition du système capitaliste et le dérèglement des mœurs et de la morale ; d'autres prônent une libération totale de la femme en faisant référence aux thèses de Lassalle sur l'union libre. Un débat plus sérieux s'engage à l'occasion de la publication des ouvrages de Victor Margueritte *La garçonne, Le compagnon* dans lesquels plusieurs reponsables clartéistes considèrent le féminisme bourgeois, même dans sa forme la plus extrémiste, comme parfaitement inopérant puisque portant en lui-même les stigmates de la civilisation capitaliste. A leurs yeux, seule une nouvelle morale naîtra de l'avénement du pouvoir bolchévique, chacun d'eux s'appuyant sur la confiance qu'ils ont dans la construction de la société marxiste pour assurer la libération de la femme, pensant que l'évolution des mentalités chez le prolétaire s'opèrera d'elle-même, passant sous silence toutes les questions touchant au rapport affectif et sexuel entre l'homme et la femme.

L'intervention de Victor Serge (11) dans *Clarté* rompt alors avec ce type d'idéalisme prolétarien. Victor Serge entreprend en effet d'analyser de très près la réalité sociale de la condition féminine en Russie en 1926. Il s'agit pour lui de mesurer les effets sur les mœurs et la mentalité des diverses lois qui ont été promulguées par le gouvernement bolchévique de 1918 à 1926. Il démontre alors que les circonstances économiques et politiques des années 1917-1919 ont sérieusement réduit la portée émancipatrice des décrets sur la libération morale et sexuelle. La famine, le désordre financier, le blocus économique organisé par les alliés, la lutte quotidienne pour la survie ont conduit à un renforcement de la cellule familiale.

Il constate d'autre part que la paysannerie russe repousse les diverses dis-

positions juridiques du code de la famille de 1918 et notamment le droit au divorce et à l'union libre. Le paysan russe, en effet, exige le plus souvent que le mariage soit sévèrement enregistré et contrôlé. Il rejette toute forme de mariage de fait, c'est-à-dire l'union libre. Il tient à ce que le mariage soit célébré religieusement.

Pour Victor Serge, un tel comportement, qui traduit un attachement profond à la vieille famille patriarcale et une volonté farouche de défendre son avoir familial, s'explique en grande partie par les structures mêmes de l'économie rurale. La politique soviétique qui vise au maintien de la NEP n'est pas étrangère en effet à cette évolution. En réintroduisant le droit de propriété, en facilitant l'enrichissement des paysans propriétaires, elle a rétabli dans les relations entre les individus l'égoïsme, l'esprit de possessivité. Désormais, dans la vie du couple ce sont les intérêts économiques qui prédominent ; le mariage se réduisant alors à un simple contrat au sens bourgeois du terme. Victor Serge rappelle à ce propos les conclusions de Léon Trotsky, qui dans son livre *Les nouvelles mœurs* publié en 1923, déclare que la définition d'une morale révolutionnaire est indissociable d'une définition réelle et achevée du socialisme.

Victor Serge ici s'en prend indirectement à l'attitude politique des responsables du PCR qui avec Staline continuent à défendre les principes de la NEP sans prendre conscience des dangers économiques et politiques qui pèsent sur l'avenir du communisme et de la société russe. Victor Serge réussit ainsi avec *Clarté* à approcher d'une manière plus rigoureuse et critique la question féminine en Russie. Récusant les formes d'un discours abstrait et idéaliste, il considère avec attention la situation actuelle de la femme soviétique en 1926 aux prises avec une direction politique et gouvernementale inquiétante dans sa conception de la gestion de la société russe.

L'ACTIVITE POLITIQUE DE VICTOR SERGE A *CLARTE*

Proclamant leur foi dans la révolution russe et le marxisme international, les responsables clartéistes de novembre 1921 à octobre 1925 sont déterminés à servir avec fougue la cause du prolétariat. Exaltant le bolchévisme, saluant les forces neuves de la Russie, ils condamnent avec vigueur le système capitaliste, les courants bourgeois et social-démocrates. Au milieu de cette activité rédactionnelle riche et variée, Serge présente plusieurs études politiques. Ses interventions sont avant tout ponctuelles. Lorsque *Clarté* commémore la révolution d'octobre 1917, Victor Serge publie plusieurs récits sur la poussée révolutionnaire bolchévique. Il fait paraître également une longue analyse sur Lénine et son engagement politique. Il rédige aussi, sous le pseudonyme de R. Albert, une étude rigoureuse sur la lutte des révolutionnaires allemands en Octobre 1923, insistant sur les exigences tactiques du combat prolétarien.

Mais c'est surtout au cours des années 1926-1928 que Victor Serge assure une tâche rédactionnelle et politique déterminante pour l'avenir de *Clarté*. La revue prend un nouveau départ en juin 1926 sous la direction commune de P. Naville et M. Fourrier. Ces derniers, décidés à rompre avec toute espèce d'idéalisme prolétarien, transforment *Clarté* en outil d'éducation communiste, respectueux des impératifs théoriques et techniques de la lutte de classes. Forts de cette conception stricte de l'action révolutionnaire, ils entraînent *Clarté* dans une politique de discipline communiste qui la voit soutenir une argumentation classique de propagande. Mais grâce aux nombreux éclaircissements

et aux avertissements répétés de Serge (12) *Clarté* parvient à mesurer les effets dramatiques de la politique stalinienne sur l'Internationale Communiste et les partis communistes nationaux.

LA REVOLUTION CHINOISE

Pour approcher le mouvement révolutionnaire chinois, *Clarté,* à partir de l'hiver 1926-1927, se contente avec M. Fourrier de reproduire dans ses différents articles les thèses officielles de l'I.C. et de suivre le PCF dans ses diverses déclarations et analyses. Après les événements tragiques de Changhai et de Canton, *Clarté* comprend qu'elle a fait fausse route. Il n'est plus question pour elle de se faire naïvement l'écho de la ligne du PCR. Elle reconnaît d'ailleurs sans difficultés ses erreurs et annonce à ses lecteurs qu'elle va assurer une fonction d'information et d'analyse politiques beaucoup plus rigoureuse et précise. Faisant appel à Victor Serge, *Clarté* va à partir de mai 1927 se dégager d'une position marxiste conventionnelle pour aborder d'un œil critique les décisions du PCR et de l'IC. *Clarté* dispose en la personne de Victor Serge d'un collaborateur et d'un politologue de premier plan.

Responsable de la commission internationale du centre d'opposition de Moscou avec notamment Kharitonov, porte-parole de Zinoviev, Radek, F. Wolf, A. Nin, Lebedeff, Victor Serge bénéficie d'une masse d'informations sur la Révolution chinoise grâce aux témoignages de camarades qui se sont rendus en Chine, grâce à des documents de Radek, recteur à l'Université chinoise de Moscou, de Zinoviev, de Trotsky. Il est parfaitement au courant des études politiques de l'opposition unifiée et des mises en garde prononcées au printemps 1927 à l'adresse de Staline : Radek qui le 18 mars 1927 au cours d'une conférence à l'académie de Moscou annonce la dislocation fatale de la coalition nationaliste du Kuomintang et signale le danger imminent des mitrailleuses de l'armée de Tchang Kai Chek pour les ouvriers de Changhai, Trotsky qui le 3 avril réclame l'indépendance du PCC vis-à-vis du KMT et dénonce le coup d'Etat du chef révolutionnaire, « nouveau Pilsudsky ».

Dans l'ensemble, les différents articles de Serge s'appliquent à démontrer clairement les erreurs de l'IC et son entêtement et par là même l'insuffisance manifeste de l'argumentation développée par les communistes français, en s'inspirant directement de la plateforme de l'opposition de gauche unifiée de Russie.

Analysant les forces économiques et sociales mobilisées dans l'effort de libération nationale et anti-impérialiste, Victor Serge met en lumière la puissance de la révolte paysanne. Il tient à montrer que le PCC dans sa stratégie politique n'a même pas tenu compte des intérêts paysans. (13) Il souligne à cet effet l'intelligence avec laquelle un jeune étudiant communiste, Mao Tsé Toung, conçoit l'action politique révolutionnaire des paysans. (14)

Se penchant sur l'orientation idéologique du mouvement chinois, Serge insiste sur l'argument erroné et dangereux du bloc des quatre classes développé par Staline selon lequel il est indispensable de créer un front uni entre « ouvriers, paysans, petite et moyenne bourgeoisie » afin d'assurer la victoire de la révolution chinoise. Serge avertit aussi les révolutionnaires du danger que représente l'idéologie nationale qui ne sert qu'à détourner le prolétariat de la lutte de classe. (15)

Abordant la question du gouvernement de Wou-Han, Victor Serge s'étonne que les responsables communistes n'aient pas dénoncé son

caractère réactionnaire. Rappelant les principales mesures prises par un tel gouvernement, notamment l'écrasement de la révolte paysanne de Changsha, la volonté d'étouffer toute revendication ouvrière et syndicale, il ne comprend pas qu'on ait pu montrer tant de naïveté. (16) Au cours de sa démonstration critique, Serge s'en prend sévèrement aux représentants du PCF et aux collaborateurs de *l'Humanité* qui multiplient les erreurs dans l'appréciation du mouvement révolutionnaire chinois, tels G. Péri. P. Sémard, J. Doriot. (17)

Cherchant à tirer la leçon de cette expérience politique, Serge s'applique en dernier lieu à montrer que les thèses soutenues par l'IC et les directives adressées au PCC sont en vérité parfaitement contraires à l'enseignement de Lénine et constituent alors une série de fautes impardonnables. (18)

Avec *Clarté,* Victor Serge présente un travail analytique de la révolution chinoise rigoureux et précis. Ses articles qui recouvrent la période de mai à octobre 1927 éclairent d'une manière vivante ce qui s'est passé en Chine et constituent un outil de réflexion solide sur le marxisme international et l'idéal révolutionnaire.

Face aux tragiques événements, Victor Serge réussit à établir avec précision les véritables caractéristiques de la lutte de classe dans la révolution chinoise et à saisir avec clairvoyance le sens historique du mouvement prolétarien chinois. Reprenant les éléments d'information et d'argumentation du groupe d'opposition, il démontre avec sagacité les erreurs de l'IC et du PCC dans la conduite du mouvement révolutionnaire chinois. Déployant une activité intellectuelle et politique de premier ordre, il invite *Clarté* et les communistes à rompre avec un dogmatisme figé et à repousser une subordination mécanique à des mots d'ordre irréalistes et à un appareil politique faussé. Il invite avec ferveur chaque militant et chaque révolutionnaire à se battre pour une théorie vraie du marxisme. Il précipite alors *Clarté* dans une recherche dialectique d'une dimension supérieure, faisant de la revue un organe critique des thèses officielles du bolchévisme, permettant à la pensée oppositionnelle de pénétrer les milieux politiques français et de gagner l'opinion occidentale.

LE VOYAGE DE PIERRE NAVILLE ET DE GERARD ROSENTHAL EN RUSSIE

C'est sur les conseils de Victor Serge que P. Naville se rend en Russie à l'occasion du 10e anniversaire de la révolution d'Octobre. Mais la préparation d'un tel voyage n'est pas chose aisée. Pierre Naville est considéré par le PCF comme un élément séditieux. Ses articles contre Henri Barbusse lui ont valu un blâme de la part du bureau politique ; l'accueil qu'il réserve à Victor Serge et à ses études sur la révolution chinoise directement inspirée des thèses oppositionnelles est très mal vu par le parti engagé depuis 1924 dans une lutte vigoureuse contre l'opportunisme de droite et le trotskysme. Comme tout militant communiste allant à l'étranger, il doit obtenir l'autorisation du secrétaire du parti, Paul Bouthonnier, qui en l'occurence ne se fait pas faute de s'opposer à une telle entreprise. Cependant, sur l'invitation de Victor Serge, P. Naville s'adresse à Racovsky, ambassadeur de Russie à Paris, militant de l'opposition, qui lui transmet une invitation en qualité de membre de la « Société des amis de la Russie ». P. Naville part début novembre accompagné de son camarade G. Rosenthal, journaliste à *Clarté.* (20)

Victor Serge accueille ses deux amis à Moscou et les invite à se rendre auprès de L. Trotsky. Au cours de cet entretien, L. Trotsky prie P. Naville et son camarade de faire connaître en

Europe ses travaux et ceux de ses collaborateurs, de réfléchir aux possibilités d'action existant pour les groupes oppositionnels en dehors de Russie et leur demande de ne pas désespérer du parti et de ne jamais mettre en balance l'affiliation et la fidélité aux principes marxistes. Victor Serge se charge également de faire rencontrer à P. Naville et à G. Rosenthal plusieurs autres personnalités de l'opposition unifiée comme Racovsky, Préobrajensky, Zinoviev et Radek.

Tenus en tant que militant communiste à assister à plusieurs réunions officielles, P. Naville et son ami G. Rosenthal, sont invités comme les autres membres des délégations à voter un texte condamnant l'opposition.

Déterminés à ne pas signer ce texte, mais s'exposant alors à être l'objet d'une mesure d'expulsion, P. Naville et G. Rosenthal décident finalement de se retirer de la salle de réunion avant d'être directement sollicités, sorte d'abstention déguisée empreinte d'une prudence toute diplomatique.

Soucieux de fuir le caractère des diverses cérémonies organisées en l'honneur des invités du gouvernement russe, P. Naville et G. Rosenthal, sur les conseils de Victor Serge, s'efforcent de toucher la réalité de la vie quotidienne du citoyen soviétique. Ils visitent l'usine Poutilov et s'entretiennent avec plusieurs ouvriers. Ils se rendent dans un bureau de chômage. Ils parviennent à obtenir un rendez-vous avec un responsable de la prison de l'arsenal de Léningrad, avec lequel ils débattent de la politique de rééducation en cours. Ils s'aperçoivent à l'occasion de divers contacts, de la corruption sociale et morale de la vie soviétique : le vol, l'ivrognerie, la prostitution, le jeu, fléaux sociaux que la révolution socialiste se promettait de faire disparaître définitivement. Ils participent à des réunions clandestines d'oppositionnels aux cours desquelles ils peuvent mesurer la déception et l'angoisse du militant russe.

Durant leur séjour en compagnie de Victor Serge, P. Naville et G. Rosenthal apprennent la mort d'A. Ioffé. Ami personnel de Léon Trotsky, Ioffé atteint d'une polynévrite incurable, se suicide en guise de protestation contre la politique stalinienne. Son enterrement est l'occasion de la dernière manifestation publique de l'opposition à Moscou, à laquelle participent P. Naville, G. Rosenthal et Victor Serge.

Ioffé avait rédigé une lettre à l'adresse de Léon Trotsky, sorte de testament politique, dans laquelle il exhortait à l'intransigeance vis-à-vis du léninisme orthodoxe et invitait Léon Trotsky à poursuivre dans la voie tracée par l'opposition. Il accordait à Léon Trotsky la possibilité d'apporter quelques modifications à son texte et lui confiait la charge de sa femme et de ses enfants. Serge prend soin de transmettre à P. Naville un exemplaire de ce document posthume qui sera publié dans les colonnes de *Clarté.*

Ce voyage, grâce à Victor Serge, par sa richesse et sa diversité représente pour ces jeunes militants communistes, une expérience politique et culturelle exceptionnelle. Ayant réussi à entrer en contact avec des personnalités comme Léon Trotsky, Racovsky notamment, ils ont pu apprécier et comprendre le sens de la démarche politique des membres de l'opposition. Plongeant dans le climat politique de Moscou, ils ont pu prendre conscience de l'emprise du stalinisme dans les mœurs du PCR et dans la vie quotidienne du citoyen soviétique. Témoins du conflit qui éclate entre le bureau politique et l'opposition à la veille du 15e Congrès du parti, ils mesurent toute la gravité de la situation. Désormais, la tâche politique

qu'ils se fixent est très simple : servir avec détermination la cause de Léon Trotsky et des oppositionnels russes.

DE RETOUR DE RUSSIE

Ayant pu mesurer le sens et la portée de la lutte des oppositionnels russes, P. Naville et G. Rosenthal sont décidés avec *Clarté* à alerter les militants communistes et les révolutionnaires sur les menaces qui pèsent sur le communisme international après les graves événements du 15e Congrès du PCR.

Ils publient alors plusieurs articles et documents de première importance destinés à éclairer le prolétariat sur l'avenir de la révolution et de la lutte communiste face aux agissements du PCR et de Staline.

C'est ainsi qu'ils font paraître dans le numéro 15 de la revue consacré au dixième anniversaire de la révolution d'octobre, en première page, le testament politique de Lénine.

L'éditorial qu'ils rédigent est tout aussi virulent et accusateur. (21) Il paraît accompagné d'un portrait grand format de Léon Trotsky. Dans cet article, les responsables clartéistes constatent amèrement que les avertissements de Lénine n'ont pas été entendu et déplorent douloureusement l'exclusion de Léon Trotsky et de Zinoviev.

Ils ne cachent pas non plus leur inquiétude devant les graves problèmes économiques et sociaux que traverse actuellement la Russie, résultat d'une politique gouvernementale maladroite et inconséquente.

Les responsables clartéistes n'arrêtent pas là leur travail de dénonciation. Ils renouvellent leurs accusations et leurs avertissements dans le n° 16 de la revue. Sous la plume de L. Revo (22) ils s'en prennent violemment à l'attitude des dirigeants officiels du parti qui refusent le plus élémentaire droit de critique. Ils dénoncent la déformation systématique de la réalité politique à laquelle se prête la presse communiste pour conserver intacte l'image de marque de la Russie soviétique et du socialisme. P. Naville et G. Rosenthal ne se font pas faute de publier le testament politique d'A. Ioffé, véritable procès de la politique stalinienne. (23) En fonction d'une démarche plus modeste, ils se chargent de présenter dans la rubrique « Les revues et les livres » (24) une documentation élargie de l'opposition française et soviétique avec notamment la déclaration des 83 suivie des thèses de Zinoviev, de Kamenev, de L. Trotsky et la plateforme de l'opposition accompagnée des réfutations du bureau politique du PCR, ensemble de documents transmis par Serge.

Si P. Naville et G. Rosenthal s'appliquent avec la rédaction de *Clarté* à assurer un travail d'éclaircissement ambitieux sur le rôle politique de l'opposition russe, ils cherchent au niveau de leurs cellules respectives à mener le même combat. Ils diffusent tout d'abord dans les rangs du PCF un tract intitulé « De retour de Russie » dans lequel ils dénoncent les sanctions qui frappent L. Trotsky. Ils tentent également, mais sans succès, de convaincre leurs camarades de cellule.

LES PROBLEMES ECONOMIQUES DE RUSSIE

S'attaquer au comportement du P.C.R. vis-à-vis des oppositionnels, c'est aussi pour *Clarté* s'en prendre à la politique économique des responsables soviétiques. *Clarté* tient à tracer le bilan général de la gestion gouvernementale et à démontrer les insuffisances de l'appareil productif de Russie. C'est Victor Serge qui est invité par *Clarté* à assurer un tel travail d'analyse.

Dans deux longs articles, (25) V. Serge s'attache à montrer le danger

que représente la présence grandissante d'une bourgeoisie rurale qui étend son influence non seulement sur le plan économique mais aussi sur le plan syndical et politique. Il s'inquiète de la faiblesse de l'appareil industriel, de son retard par rapport aux autres pays capitalistes et de l'emprise du capital privé sur le marché intérieur. Il dénonce le caractère envahissant et parasitaire de la bureaucratie qui vient grever le budget de l'Etat.

Avec plus de rigueur et d'ambition encore, Victor Serge démontre dans une vaste étude comparative la justesse des thèses de l'opposition par rapport à la politique du P.C.R. dans la définition de la gestion économique de la Russie, cherchant avant tout à mettre en lumière la volonté de la part des oppositionnels de bâtir une véritable démocratie ouvrière respectueuse des intérêts et des revendications des classes défavorisées.

Parallèlement à cette impressionnante étude économique directement tirée de la plateforme de l'opposition, *Clarté* avec L. Revo (Lucien Laurat), P. Naville et M. Collinet se soucie de présenter dans son numéro 15 (26) une étude complémentaire essentiellement statistique touchant les grands chapitres de l'économie russe, rappelant les erreurs commises par le P.C.R. au sujet du maintien de la NEP.

A partir de cette orientation générale, P. Naville et M. Fourrier décident de transformer *Clarté* en *Lutte des Classes,* en février 1928, qui sera le bulletin de l'opposition trotskyste. Tous deux seront exclus par le PCF en mai 1928.

CONCLUSION

Au terme de cette étude où nous avons tenté de montrer l'importance de la contribution de Victor Serge à *Clarté,* il nous semble que Serge apparaît comme un élément déterminant pour l'évolution de la pensée clartéiste. Sa participation s'avère riche et offre à *Clarté* la possibilité de mieux connaître la réalité sociale, politique et culturelle de la Russie de 1921 à 1928. Mais c'est surtout par une réflexion doctrinale inspirée directement de la lutte menée par les oppositionnels qu'il entraîne *Clarté* et son équipe à réfléchir sur le bien fondé de la politique stalinienne et à prendre conscience des limites et des imperfections de la ligne officielle de l'I.C. et de son secrétaire. Plus encore, en démontrant le sens du combat mené par les oppositionnels à Moscou, en pressant P. Naville et G. Rosenthal à se rendre aux fêtes du 10e anniversaire de la Révolution d'Octobre, il parvient à engager l'équipe de *Clarté* à défendre la cause de L. Trotsky et à s'opposer aux tentatives d'étouffement du P.C.F. et de *L'Humanité.* P. Naville et son équipe rédactionnelle toute entière se retrouveront à partir de février 1928 aux côtés de Serge et de l'Opposition pour mener une lutte contre le socialisme bureaucratique et totalitaire qui s'impose alors en Russie, démarche riche de perspectives nouvelles pour l'avenir du mouvement prolétarien international.

(1) Clarté, n° 17, 1922, « Les écrivains russes et la révolution » V. SERGE.
(2) *Clarté,* n° 28, 1923, « La littérature nouvelle », V. SERGE.
(3) *Clarté,* n° 36, 1923, « B. Pilniak », V. SERGE. *Clarté* n° 56, 1924, « Ivanov » V. SERGE.
(4) *Clarté,* n° 31, 1923, « Le nouvel écrivain et la nouvelle littérature », V. SERGE.
(5) *Clarté,* n° 17, 1922, « Les écrivains russes et la révolution », V. SERGE.
(6) *Clarté,* n° 72, 1925, « Une littérature prolétarienne est-elle possible ? », V. SERGE. *Clarté* n° 79, 1925, « La littérature épique de la Révolution », V. SERGE.

(7) *Clarté,* n° 69, 1924, « Maïakovsky », V. SERGE.
(8) *Clarté,* n° 28, 1923, « Blancs et Rouges », V. SERGE.
(9) *Clarté,* n° 72, 1925, « Une littérature prolétarienne est-elle possible ? », V. SERGE.
(10) *Clarté,* n° 72, 1925, « Une littérature prolétarienne est-elle possible ? », V. SERGE.
(11) *Clarté,* n° 6, 1926-1927, « Le mariage en Russie », V. SERGE. *Clarté,* n° 15, 1927, « Vers l'industrialisation », V. SERGE.
(12) La correspondance suivie qu'entretient V. Serge avec P. Naville à cette époque n'a pas été retrouvée, vraisemblablement détruite, selon le témoignage de P. Naville.
(13) *Clarté,* n° 9, 1926-1927, « La lutte des classes dans la révolution chinoise », V. SERGE.
(14) *Clarté,* n° 12, 1926-1927, « La lutte des classes dans la révolution chinoise », V. SERGE.
(15) *Clarté,* n° 11, 1926-1927, « La lutte des classes dans la révolution chinoise », V. SERGE.
(16) *Clarté,* n° 12, 1926-1927, « La lutte des classes dans la révolution chinoise », V. SERGE.
(17) Voir *Clarté,* n° 12-13-14, « La lutte des classes dans la révolution chinoise », V. SERGE.
(18) *Clarté,* n° 14, 1926-1927, « La lutte des classes dans la révolution chinoise », V. SERGE.
(19) Victor Serge achèvera son analyse de la question chinoise dans le numéro 1 de *La lutte des classes* de février-mars 1928. Il observera avec sagacité le déroulement de la « Commune de Canton » exprimant les plus vives réserves devant une opération aussi déroutante et inconséquente sur le plan révolutionnaire. L'ensemble des articles de V. Serge publiés dans *Clarté* sont rassemblés par les soins de P. Naville dans l'ouvrage suivant : « La Révolution Chinoise », V. Serge, Paris, Sarelli, 1977.
(20) Le récit de ce séjour à Moscou est évoqué par P. Naville et G. Rosenthal dans leur ouvrage respectif : *Trotsky vivant* et *Avocat de L. Trotsky.*
(21) *Clarté,* n° 15, 1926-1927, « Le 10e anniversaire d'Octobre », Editorial.
(22) *Clarté,* n° 16, 1926-1927, « Politique communiste et bourrage de crâne », L. REVO (Lucien LAURAT).
(23) *Clarté,* n° 16, 1926-1927, « Ioffé est mort », Note.
(24) *Clarté,* n° 16, 1926-1927, « Les revues et les livres ».
(25) *Clarté,* n° 15-16, 1927, « Vers l'industrialisation », V. SERGE.
(26) *Clarté,* n° 15, 1927, « Les mécanismes de l'économie soviétique », L. REVO (Lucien LAURAT).

S

Victor Serge et le léninisme libertaire

par Philip SPENCER

Dans cet article, je veux examiner les rapports qu'entretenait Victor Serge avec la tradition politique du léninisme. On affirme souvent qu'il y a une tradition léniniste figée, clairement définie et dans laquelle il n'y a pas de place pour quelqu'un comme Victor Serge. Je souhaite démontrer le contraire, c'est-à-dire que Serge faisait partie de cette tradition, même

si cela nous amène à repenser ce qu'était la tradition ou ce qu'elle devait être.

Cette tentative se heurte bien sûr à un certain nombre d'embûches. Essayer de faire la rétrospective de quelqu'un, surtout si comme Serge, il n'avait ni le temps, ni l'envie de définir sa politique de façon précise et détaillée, est une entreprise très risquée. Après tout, Serge a écrit pour différents objectifs, pour différents publics, à différents moments et en différents lieux. Par conséquent, tenter de trouver une quelconque cohérence dans cette œuvre, prolifique mais aussi très variée, est difficile, voire impossible.

Cependant, cela en vaut bien la peine. Victor Serge était un révolutionnaire d'un génie particulier, à la fois engagé et ouvert, à la fois radical mais pas dogmatique ou sectaire. Ses idées politiques étaient à la fois distinctives et constituaient une véritable source d'inspiration.

1. LE CHOIX DU LENINISME

La révolution russe a constitué pour Serge, comme pour beaucoup de ses contemporains, un tournant majeur dans sa vie politique. Sa décision d'entrer au parti bolchevique, au parti qui avait conduit avec succès la première révolution socialiste, l'a amené à dépasser l'anarchisme, à adopter une nouvelle perspective politique, le marxisme, et une nouvelle forme de politique, le léninisme, auxquels il avait été jusqu'ici hostile. Cela fut un choix difficile et controversé bien qu'il ne fut pas le seul à le faire (1) et malgré l'étendue de ses efforts pour intégrer des idées fondamentalement libertaires dans son léninisme. Néanmoins, il ne regretta jamais ce choix. Il resta fidèle, malgré les énormes pressions personnelles et politiques qui furent exercées sur lui pendant quelques décennies, malgré l'exil, la déportation et un considérable isolement politique. Il n'a jamais succombé au stalinisme et ne s'est jamais laissé entraîner dans le réformisme social démocratique. Il resta profondément convaincu que la révolution bolchevique était une lutte historique de première ampleur et que le parti bolchévique en constituait la principale force.

En même temps, sa défense du léninisme n'était pas dogmatique ou bornée mais critique et réfléchie. Il en est venu à adopter une position au sein de la tradition léniniste qui peut être qualifiée de **léniniste libertaire.** (2) Ces termes n'étaient pas contradictoires, ils ne désignaient pas une entreprise impossible comme Trotsky le suggérait en le peignant comme un personnage indécis, incapable de prendre une position politique ferme. (3)

Trotsky se trompe presque sur tout à propos de Serge. Serge est certainement resté marxiste, communiste démocrate, même admirateur de Trotsky jusqu'à la fin, mais il n'a pas cessé de le critiquer. Son marxisme critique, son léninisme critique, était le meilleur pour ça. Serge a démontré qu'il était possible de rester fondamentalement loyal envers l'expérience bolchevique, tout en n'abandonnant pas ses facultés critiques. Serge a donc rendu des services historiques au léninisme.

Premièrement, il a montré que l'âge d'or du léninisme était un phénomène politique encore plus riche et plus large que ce qu'on avait coutume de dire. Il a montré par exemple que le léninisme n'était certainement pas monolithique, mais au contraire composé de différents courants qui l'alimentaient, qui lui permettaient de devenir puissant et dynamique, en un mot un mouvement et une organisation révolutionnaires. En effet, c'était précisément la capacité qu'avait le léninisme en 1917, d'agir comme pôle d'attraction magnétique qui l'a rendu si dramatiquement efficace.

Deuxièmement, l'interprétation que fait Serge du bolchevisme est aussi tout-à-fait crédible. Elle permet de mieux comprendre l'évolution du bolchevisme après 1917, le bolchevisme non pas seulement des heures de gloire mais aussi des moments de défaite. Serge est capable de montrer, en tant que léniniste lui-même, comment le léninisme s'est gâté de l'intérieur, encore que cela se soit passé dans des circonstances précises et spécifiques. Il est tout aussi faux d'ignorer les causes internes des défaites du bolchevisme que d'ignorer ses points forts et ses réussites. « A ne point reconnaître des erreurs anciennes, on risque de compromettre tout l'acquis du bolchevisme. » (4)

Troisièmement, l'interprétation que fait Serge du léninisme est, tout compte fait, plus séduisante. Son inspiration libertaire lui donne un esprit ouvert, plus généreux que les autres versions, et nous incite notamment à nous souvenir des éléments foncièrement démocratiques qui composaient le cœur de la révolution russe. Il est impossible, après avoir lu Serge, d'ignorer ou de sous estimer l'importance centrale de cet aspect de la révolution et du parti. La révolution fut un exercice et une expérience dramatique de démocratie radicale et directe, et le parti léniniste a eu le rôle principal dans cet ultime drame tragique. L'angle sous lequel il voyait la révolution était radicalement démocratique et par là-même libertaire. Dans cette perspective, il était capable de juger à la fois de sa grandeur et de son déclin, de ses succès et de ses échecs.

Aujourd'hui cela a une grande importance politique. Nous vivons dans une époque pendant laquelle les horizons politiques ne semblent pas se situer plus haut que les étroites limites de la démocratie libérale, avec son souci obsessionnel des règles, des règlements et de la représentation. Il y a une autre tradition démocrate qui est facilement perdue, oubliée, la tradition de la démocratie directe (qui, bien sûr remonte à bien plus loin que 1917, à Rousseau et au-delà).

Il est nécessaire d'évoquer et de se rappeler cette tradition, même aujourd'hui. 1917 fut l'un de ses meilleurs moments, peut-être le meilleur, mais il y en a eu beaucoup d'autres. On peut citer entre autres, la Hongrie en 1956, Mai 68, Solidarité en 1980.

Cependant, on doit être conscient de la façon avec laquelle une démocratie radicale peut décliner et se transformer en son opposé. On doit se défendre, non pas seulement contre ses dangers externes, mais également contre les dangers internes d'une telle émancipation. Cette défense peut seulement être conduite au sein d'une tradition qui place la démocratie radicale au premier rang de toutes les revendications.

Au début des années 30, Serge a résumé les implications politiques de cette ligne perspective de pensée de la façon suivante : « Il ne faut pas dissimuler que le socialisme a en lui-même des germes de réaction. Sur le terrain russe, ces germes ont donné une fameuse floraison... Ce système est en contradiction absolue avec tout ce qui a été dit, proclamé, voulu, pensé pendant la révolution proprement dite. Il suffit de se rappeler les idées de Lénine sur l'Etat-Commune, grande démocratie ouvrière, démocratie dans les réalités et non dans les textes, que devait être le système des Soviets... La réaction au sein de la révolution met tout en question, compromet l'avenir, les principes, le beau passé même de la révolution, fait naître pour elle un danger intérieur beaucoup plus réel à l'heure présente que les dangers extérieurs dont on parle tant — précisément parfois pour igno-

rer les premiers... En définitive, ma conviction est que le socialisme ne vaincra ici et ailleurs, ne s'imposera que s'il se montre supérieur au capitalisme, et non dans la fabrication des tanks, mais dans l'organisation de la vie sociale ; s'il offre à l'homme une condition meilleure que le capitalisme ; plus de bien-être matériel, plus de justice, plus de liberté, une dignité plus haute. Le devoir est de l'y aider ; le devoir est donc de combattre les maux qui le gangrènent. Le devoir est double : défense extérieure et défense intérieure. » (5)

2. LE PARTI ET LA CLASSE OUVRIERE

Ce double devoir trouve ses racines dans le chemin particulier qui a conduit Serge vers le bolchevisme. Bien que Serge ait rompu définitivement et fondamentalement avec son passé anarchiste en 1917, il ne rejetait pas complètement la totalité de cette expérience. Il serait plus juste de dire qu'il intègre quelques éléments cruciaux de son passé libertaire dans son nouvel engagement bolchevique. L'élément catalyseur de son adhésion au bolchevisme était le sentiment radical que l'anarchisme avait échoué à un moment crucial. Serge appelait cela « la navrante et indescriptible faillite du mouvement anarchiste ». « C'était notre propre faute, en tant qu'anarchistes... nous étions incapables de tenir notre rôle, d'organiser en mouvement de masse, fondé sur des idées politiques, d'organiser en son sein une élite intellectuelle sérieuse et respectable. » (6) Selon Serge, les bolcheviques au contraire avaient réussi, là précisément où les anarchistes avaient échoué. Les bolcheviques avaient rempli le rôle que les anarchistes eux-mêmes auraient dû jouer ; en fait, ils s'étaient comportés exactement, comme les anarchistes auraient dû le faire. « Pendant longtemps, d'autres ont dû faire face aux responsabilités que les anarchistes étaient incapables d'assumer. Ils ont fait le travail que nous ne pouvions pas faire. Ces personnes ont merveilleusement bien accompli leurs tâches pendant deux ou trois ans. »

Cependant, Serge allait maintenant plus loin. Dans un article qui parut dans l'organe révolutionnaire syndicaliste *La Vie Ouvrière,* Serge a expliqué clairement cette logique, en soulevant directement la question du besoin d'un parti. Dans cet article, il soutenait que les syndicalistes révolutionnaires auraient, dans les circonstances auxquelles faisaient face les bolcheviques en Russie, été obligés « de par la simple logique des faits », d'agir comme ils l'avaient fait. Le besoin d'un parti était exigé par la situation. « Une minorité active a montré l'exemple, a suggéré des résolutions, lancé des slogans, mobilisé les énergies... Cette minorité, supposons qu'elle soit syndicale, assume maintenant le gros des responsabilités... Les masses les suivent, les soutiennent et créent aussi, mais seulement en en étant très peu conscientes. N'est-il pas indispensable pour les militants de cette minorité active, qui connaissent tout, s'apprécient et se comprennent les uns les autres, partagent un fonds commun d'idées, de se concerter avant d'agir, de chercher à constamment joindre leurs efforts vers un seul objectif commun... n'est-il pas sage de leur part de se doter d'une discipline et de chercher à se contrôler les uns les autres dans un esprit de camaraderie. C'est ce qu'ils feront. En d'autres termes, ces syndicalistes (qu'ils s'appellent Fédération, Ligue, Union ou autre a peu d'importance) formeront un parti. » (7)

Cet article contient les thèmes-clés du nouveau bolchevisme de Serge. Pour commencer, il a repris le premier argument léniniste selon lequel le besoin d'un parti était exigé de par l'inégale conscience des masses. En réalité, il pensait plutôt qu'il appartenait à tout

groupe, majoritaire ou minoritaire, de proposer ses propres idées, de faire des suggestions, d'avancer des arguments, et de rallier du monde.

La question du leadership se posait elle-même précisément en ces termes. D'après Serge, les bolcheviques avaient pris le pouvoir en 1917 parce qu'ils avaient su gagner le respect, parce que leurs solutions avaient un sens, parce qu'ils montraient le chemin à suivre. « Les gens les ont suivis à cause de leur capacité à voir loin et profondément. » (8) Le programme des bolcheviques répondait à leurs attentes de base. « Ce qu'ils veulent, donc, le parti l'exprime à un niveau conscient, et puis l'exécute. » (9)

Un tel leadership n'était pas, comme les anarchistes l'avaient craint, une tutelle ou un nouveau despotisme pesant sur les masses. Celles-ci n'étaient pas inertes, dociles, passives, ou désireuses d'être dirigées dans n'importe quelle direction. L'explication de Serge est une explication dialectique, qui présente une relation active entre la classe et le parti, une relation interactive au sein de laquelle chacun façonne l'autre et où les deux parties se trouvent dans une certaine mesure transformées par la confrontation. Le parti ajuste ses idées préconçues, change de forme et de taille. La classe évolue d'une manière plus confiante, plus audacieuse, plus imaginative. Elle découvre des capacités et des talents qui, en temps normal, sont enterrés.

Cependant, il s'avère que la version que donne Serge du « parti communiste en temps de révolution » présente un problème pour la tradition léniniste. En effet, il existe une autre version des rapports entre le parti et la classe, une version qui considère différemment le leadership du parti, qui est vu plutôt comme un leadership au-dessus de la classe ouvrière qu'un leadership gagnant l'assentiment de celle-ci, tel que Serge le voit. L'explication classique de cela figure dans le texte de base de Lénine sur le parti : « Que Faire ». Dans cet ouvrage, Lénine considère la relation entre le parti et la classe ouvrière vraiment différemment. Dans un certain sens, le rôle dirigeant du parti (l'avant-garde) est déjà déterminé parce que le parti possède la théorie exacte, une théorie qui devance la pratique, une théorie identifiée comme une science (le marxisme ou le socialisme scientifique), une vérité qui est et peut être déjà connue. Il s'agit d'une théorie extérieure à la classe ouvrière. Comme Lénine l'affirme, paraphrasant Kautsky, la théorie doit être importée du dehors, pour être introduite au sein de la classe ouvrière. Cette théorie a été créée par des intellectuels, en dehors de la lutte de classes, au-dessus de la portée de la classe ouvrière. Dans la mesure où le parti doit toujours se battre pour le pouvoir, cela est davantage destiné à convaincre des éléments rétrogrades qu'à autre chose. La pratique politique dans ce schéma n'est pas essentiellement une question de mobilisation, d'inspiration, mais d'éclaircissement. Le rapport parti-masse se résume donc à une relation entre une minorité active et une masse passive.

Cette version pose un double problème. Tout d'abord, cette théorie est incapable de fournir des explications satisfaisantes sur ce qui s'est passé en 1917. Comme en témoignent les histoires révisionnistes qui sont sorties ces dernières années, (10) la relation parti-classe était quelque peu différente de celle dépeinte dans « Que Faire ». La version de Serge est pour le moins plus précise et réaliste. En fait, Serge fut le premier à montrer, dans son histoire de la révolution, que la classe ouvrière avait été à plusieurs occasions en avance sur le parti, qu'elle avait été plus active que ses

dirigeants qui furent obligés de courir pour la rattrapper.

En pratique bien sûr, Lénine fut contraint, dès 1905, d'abandonner les idées contenues dans son texte « Que Faire ». Cette année-là, la création spontanée des Soviets (« Les masses créent aussi »), l'ont amené à dire que les masses étaient plus militantes, plus « gauchistes » que le parti, que le parti était une force politique conservatrice. A nouveau en 1917, en arrivant à la gare de Finlande, Lénine attaqua ce conservatisme et l'indécision qui caractérisaient les dirigeants du parti. Le parti devait travailler dur pour gagner le respect, asseoir son rôle dirigeant. Il y parvint, non pas en imposant des tactiques et stratégies, mais en tirant les leçons de la créativité de la classe ouvrière et en formulant une stratégie qui prenait les Soviets comme point de départ. D'où le slogan: «Tout le pouvoir aux Soviets». (11)

En second lieu, il apparaît que les arguments de Lénine étaient quelque peu dangereux. Il n'y a en effet qu'un pas entre les éclaircissements apportés dans « Que Faire » et la croyance que le parti détient le monopole de la vérité, que par définition le parti sait tout, qu'il possède la vérité que les masses ne pourront jamais avoir. Dans le contexte historique de la Russie pendant et après la guerre civile, cette mentalité commença à pénétrer de plus en plus fortement le parti. Etant donné que la base ouvrière du parti se réduisait de plus en plus, du fait de la guerre, des dévastations et des maladies, le parti s'est petit à petit retrouvé complètement assiégé et isolé, et finalement contraint de compter uniquement sur lui-même et ses propres ressources. Le parti s'est progressivement substitué à la classe ouvrière. Serge a vu cette mutation, il l'a observée et décrite graphiquement dans son histoire de la révolution *(L'An Un)*. En tant que marxiste, Serge plaçait sa théorie du parti dans le cadre d'une compréhension précise des circonstances matérielles réelles dans lesquelles il se trouvait lui-même. Cela constituait maintenant une grande différence entre Serge et les anarchistes. Le problème n'était pas simplement objectif. On assistait en effet à un développement de la tentation subjective de ne plus seulement considérer comme une nécessité mais aussi comme une bonne chose, les nouvelles relations qu'entretenaient le parti avec la classe ouvrière. Le problème était qu'il y avait une faible conscience au sein du parti de la distance parcourue depuis 1917. Cela peut s'expliquer autant sur le plan théorique que sur le plan pratique. Bien qu'en pratique Lénine ait laissé tomber la théorie avancée dans « Que faire », il ne l'avait jamais reformulée. Par conséquent, il n'y avait pas de barrières théoriques à franchir à l'intérieur du parti. Le danger était faiblement perçu. Personne n'avait véritablement conscience du tournant.

Si le parti était par définition d'avant garde, le fait que les masses refusent de le suivre pouvait s'expliquer par leur caractère relativement retardataire. Comme Samuel Farber l'a récemment montré, cela représentait un danger sérieux en cas de prise de pouvoir par le parti car il n'y avait aucun contrôle qui s'exerçait. (12) Serge avait déjà vu cela. Attiré non pas par la théorie bolchevique mais par son rôle de dirigeant démocratique en 1917, Serge avait la capacité de voir plus clairement et plus tôt que les autres la distance parcourue et quels étaient les dangers.

La vérité qui « illumina le ciel » fut la rébellion de Kronstadt. Une fois de plus, le problème n'était pas engendré par la situation et les efforts nécessaires que devait faire le parti dans ces circonstances extrêmement difficiles. Le problème était d'ordre subjectif.

Serge était parfaitement prêt à accepter le fait que la situation objective était très sérieuse et pouvait bien avoir ouvert la voie de la contre-révolution.

Ce qu'il ne pouvait pas accepter, c'étaient les justifications avancées par les dirigeants du parti concernant la répression de la rébellion de Kronstadt. Les dirigeants (particulièrement Zinoviev), « ont trompé l'organisation du parti, tout le prolétariat de la cité » avec des mensonges délibérés sur les généraux blancs qui s'étaient emparés de Kronstadt. « Il eut été facile, plus politique et plus socialiste, après la victoire militaire de ne pas recourir au massacre. Le massacre qui suivit fut monstrueux. » La réponse de Kronstadt a illustré la mentalité autoritaire qui s'était développée au sein du parti après 1917 et en complète contradiction avec l'esprit de 1917. « Pour raisons de prestige et par excès d'autoritarisme, le parti a refusé d'accepter la médiation. » (13) Le parti ne pouvait pas accepter que les exigences de Kronstadt soient un tant soit peu légitimes et sincères, même si peu de temps plus tard, il acceptait implicitement la plupart d'entre elles avec l'adoption de la nouvelle politique économique qui reprenait à son compte de nombreuses exigences formulées par la rébellion. En un mot, il ne pouvait pas accepter d'avoir fait des erreurs qui pussent être visibles de l'extérieur. « Les revendications de Kronstadt étaient si légitimes, si peu contre-révolutionnaires en réalité et si faciles à satisfaire, qu'aux heures mêmes où l'on fusillait les derniers mutins, Lénine satisfaisait ces revendications en faisant adopter la nouvelle politique économique. » Cependant sa position était toujours léniniste dans la mesure où il ne tournait pas le dos à l'idée du besoin du parti. Même dans les circonstances extrêmes de 1921, il n'y avait pas de choix pour le parti. La seule alternative pour les bolcheviques en 1921 était la contre-révolution. Cependant, à la différence des anarchistes, Serge ne considérait pas la rébellion de Kronstadt comme le présage d'une nécessaire ou nouvelle troisième révolution contre le parti. « Les meneurs de l'insurrection, les anarchistes et les socialistes-révolutionnaires, espéraient une troisième révolution contre la dictature du parti. Ils ne voyaient pas que le pays épuisé dont l'avant-garde révolutionnaire était décimée n'avait plus, ni les ressources morales ni matérielles, ni les hommes ou les idées d'une révolution plus socialiste. Ils souhaitaient déchaîner les éléments d'une tourmente purificatrice, ils n'eussent pu en réalité qu'ouvrir les portes à une contre-révolution paysanne d'abord, dont les blancs et l'intervention étrangère eussent promptement tiré parti. Kronstadt insurgé n'était pas contre-révolutionnaire mais sa victoire eut amené — infailliblement — la contre-révolution. » Bien qu'il reconnaissait la nécessité de mettre fin à la révolte, Serge n'était cependant pas prêt à passer l'éponge sur les responsabilités des dirigeants, leurs erreurs historiques et les conséquences de tout cela. « A cette époque, Lénine a commis la plus grande erreur de sa vie. » (14) « Les erreurs de Lénine ont entraîné des effusions de sang et la souffrance du peuple russe. Pourquoi le cacher ? Nous n'avons nul besoin de la menteuse légende d'un Lénine infaillible. » (15)

Mais en même temps, Serge continuait de penser que malgré ses erreurs, le parti demeurait essentiel. Le parti était toujours le parti de la révolution. Même en 1939, alors qu'il s'était brouillé avec Trotsky sur ce point et d'autres, Serge continuait d'affirmer (contre Ciliga par exemple) que la résistance saine contre la bureaucratie et la répression venait de l'intérieur du parti. « Tous ceux qui

aspirent au socialisme se trouvent à l'intérieur du parti. » (16) « En dépit de ses fautes et de ses abus, le parti bolchevique est à ce moment la grande force organisée, intelligente et sûre à laquelle il faut, malgré tout, faire confiance. La révolution n'a pas d'autre armature. »

Cependant, c'était en tant que léniniste fidèle que Serge critiquait le parti au sujet de Kronstadt, et en tant que léniniste fidèle au parti de 1917. C'était le parti qui, même sous Lénine, avait abandonné momentanément sa propre et réelle tradition révolutionnaire.

3. LA VIE INTERNE DU PARTI

Serge avance le même genre d'arguments pour la vie interne du parti. Une fois encore, il a commencé par ressentir le besoin de dépasser l'anarchisme. Selon lui, les divisions internes du parti empêchaient les anarchistes de présenter un programme commun et cohérent. « Vous voyez tous ces copains, sincères et dévoués, ils se haïssent, se calomnient les uns les autres. » (17) « De par leurs divisions, et leur manque d'organisation et de discipline, les anarchistes étaient incapables de toute initiative pratique. L'énergie et les capacités de chacun étaient gaspillées. Ils constituaient un groupe amorphe, sans contours bien définis ou d'organe dirigeant. » De leur côté, les bolcheviques agissaient de concert : « Qu'est-ce que le parti communiste en temps de révolution ? C'est l'élite révolutionnaire, puissamment organisée, disciplinée, obéissant à une direction conséquente, marchant vers un seul objectif clairement défini. » (19)

Une fois encore, c'est l'observation de la vie réelle du parti qui l'a convaincu. En 1917, le parti bolchevique renvoyait l'image d'un parti dynamique, démocratique à tous les niveaux. Il comprenait une nouvelle génération politique de militants qui s'étaient engagés au moment de la révolution et qui transformaient la vie interne du parti et sa structure. En 1917, le parti était un mélange d'anciens et de nouveaux éléments. Les uns n'auraient pu fonctionner sans les autres. (20) Ce point doit rester présent à l'esprit, particulièrement quand la question de la loyauté du parti est posée. Aussi braves et dévoués qu'aient été les anciens qui avaient construit une organisation, leurs efforts auraient échoué s'ils n'avaient pas bénéficié de l'adhésion et de la vitalité de la génération de 1917. C'était parce que le parti était si ouvert, si réceptif à cet afflux, qu'il était si dynamique.

Par ailleurs, pendant cette période, le niveau de débat était extrêmement élevé et la passion pour les discussions politiques très intense. Les débats portaient sur toute une gamme de sujets, des considérations tactiques aux questions de l'art, de la culture, en passant par des réflexions sur l'avenir. Différents points de vue étaient développés mais peu de gens s'engageaient sur le chemin de la division. Pour préserver la doctrine du centralisme démocratique, les décisions étaient prises et tous les camarades étaient invités à s'y conformer, même s'ils avaient exprimé un désaccord avant. Cependant, comme le remarque Serge, même les désaccords qui touchaient aux questions fondamentales ne conduisaient pas, à la différence de ce qui devait se produire plus tard, à l'exclusion ou à l'expulsion du parti. L'idée de renvoyer quelqu'un parce qu'il avait adopté une position rejetée par le parti, n'existait pas. Prenons comme exemple le débat qui eut lieu au sein du parti sur la composition du nouveau gouvernement révolutionnaire après la prise du pouvoir. A l'ordre du jour figuraient non seulement la question d'une large coalition gouvernementale, mais aussi l'exclusion de ce gouvernement de deux dirigeants du

parti : Lénine et Trotsky. Plusieurs des dirigeants du parti, avec parmi eux de grandes figures, étaient en faveur de cela. Par conséquent, le débat fut extrêmement sérieux. En effet, il est difficile de concevoir qu'une question plus grave ait agité le parti pendant cette période. Voici comment Serge décrit les choses : « Dans toute l'histoire du mouvement de la classe ouvrière, nous ne connaissons pas de crise aussi sérieuse que celle-là, qui ait été si simplement et judicieusement résolue. Le parti bolchevique a ici montré ses grandes qualités, son habileté à penser collectivement, sa discipline, sa morale inébranlable, ses recherches exploratoires des différences et le peu d'importance qu'il accordait à la fierté personnelle parmi des militants. » (20) Les débats étaient à la fois larges et profonds, et cependant résolus. Les questions les plus fondamentales ont été examinées et ont abouti à des décisions qui ont toutes été réalisées. Bien que les désaccords étaient intenses et portaient sur des points fondamentaux, les gens pouvaient continuer de travailler ensemble tout en restant efficaces.

Par dessus tout, les dirigeants du parti menaient en persuadant, non pas en contraignant. Les portraits de Lénine et de Trotsky dressés par Serge sont particulièrement intéressants ici. « Ils ne furent pas des leaders dans le sens que l'on a accordé à ce mot depuis l'existence du Duce, du Ghazi, du Fuehrer et du Leader Bien-Aimé en URSS » (Staline). Leur popularité ne fut ni fabriquée ni imposée ; elle s'est développée spontanément grâce à la confiance qu'ils surent gagner... Ils furent seulement les premiers parmi les camarades et ils auraient accueilli froidement le dangereux imbécile qui aurait décidé de les placer au-dessus des camarades ou au-dessus du parti. La vie du politbureau et du comité central était de tout temps collective. Le parti discutait, des tendances apparaissaient et disparaissaient et les éléments d'opposition existaient continuellement au grand jour pendant toute la guerre civile. » (21)

Toutefois Serge fut capable de voir comment et pourquoi cette pratique profondément démocratique changea après 1917, comment les bolcheviques eux-mêmes adoptèrent une pratique différente, comment le parti changea intérieurement. Le moment décisif fut encore 1921 et Kronstadt. Les discussions à l'intérieur du parti embrassèrent une fois de plus un domaine large et profond. Dans le courant de gauche du parti, les Centralistes Démocratiques et l'Opposition Ouvrière critiquèrent de plus en plus vivement l'autoritarisme du parti, sa politique sur le contrôle ouvrier, sur la liberté de la parole, et la répression par la Tchéka. La direction du parti conclut que, pendant que des concessions économiques étaient faites par nécessité, (dans ce sens-là, les exigences de Kronstadt furent implicitement et rétrospectivement légitimes), le parti devait politiquement suivre la voie opposée. Plus grande était la libéralisation économique, plus grande devait être la répression politique. Plus on poursuivait la libéralisation économique, plus on devait par nécessité réprimer politiquement. Ceci fut une erreur fatale, affirma Serge. Il critiqua en particulier l'interdiction des tractations au 10e congrès du parti. Bien que cette mesure fut adoptée en tant que mesure provisoire d'urgence, l'urgence, selon Serge, se trouvait dans la direction opposée.

Ceci fut le résultat de l'incapacité du parti d'admettre ses erreurs devant la classe ouvrière. Ceci eut aussi pour conséquence, à l'intérieur du parti, de refuser les critiques qui auraient souligné cet échec. Serge refusa l'argument de Lénine, affirmant que, en battant en retraite (car c'était bien le véritable sens de la Nep), le parti ne

pouvait pas se permettre la moindre division. Pour Serge la force du parti bolchevique en 1917 fut précisément son haut niveau de démocratie et de débat interne. Maximiser le débat n'était pas en contradiction avec l'unité d'action. Inversément, l'absence de débat minerait maintenant la grande puissance du parti. Ceci mènerait à un régime très différent, très malsain, et, même très pernicieux. Une culture du chauvinisme de parti se développa, une obsession de l'unité à tout prix. Le résultat fut fatal pour le parti. Les débats, les discussions entre camarades devinrent impossibles, puisque chaque désaccord fut interprété comme une déloyauté envers le parti et une force sapant son unité. Au moment où Trotsky lança sa campagne pour la démocratisation du parti en 1923, la mentalité « patriotique » avait miné le parti. Trotsky lui-même sentit qu'il était impossible de soutenir pleinement la campagne. Comme il l'a dit lui-même : « je sais que l'on ne peut avoir raison contre le parti ». A l'époque, il travaillait sur une critique profonde et dévastatrice de la direction du parti et de sa politique. Sa résultante position contradictoire fut facilement exploitée par ses adversaires.

En premier lieu ce furent des débats ouverts et démocratiques à l'intérieur du parti qui avait attiré Serge au léninisme. Sa décision d'entrer ouvertement dans l'opposition en 1923 était donc bien conséquente au léninisme qu'il avait adopté. Une fois de plus il possédait un repère lui permettant de mesurer la dégénérescence du parti. Une fois de plus il était clairement conscient de comment et pourquoi ce processus s'était développé. Ce fut le résultat de choix spécifiques faits dans des circonstances spécifiques. Des choix dont un léniniste libertaire, plus que tout autre, verrait la signification et la logique.

Le débat entre Serge et Trotsky à la fin des années 30 au sujet des fins et moyens, l'illustre pleinement. Dans une critique de l'ouvrage célèbre de Trotsky *Leur Morale et la Nôtre,* Serge a mis en lumière l'échec de Trotsky à reconnaître l'importance de l'élément subjectif, la création à l'intérieur du parti d'une culture et d'un mécanisme que Staline sut facilement manipuler et contrôler sans beaucoup de résistance interne. La dégénérescence interne peut être établie au moment de Kronstadt. A la fin, un déclin parallèle eut lieu dans les relations d'un côté entre le parti et la classe et, de l'autre côté, dans le régime interne du parti. « L'épisode de Kronstadt pose à la fois les questions des rapports entre le parti du prolétariat et les masses, (et) du régime intérieur du parti. » (22)

La démocratie radicale du parti de 1917 a disparu. Identifier ce fait, refuser d'affirmer « l'infaillibilité de la ligne générale de 1917-23 », comme Serge l'a fait, ce n'est pas cesser d'être léniniste. C'est le parti qui a changé, non Serge.

4. L'ETAT-COMMUNE

En dernier lieu il reste la question du programme du parti, sa stratégie, sa vision même. Serge fut attiré par le léninisme parce qu'il semblait proposer un programme réaliste et une voie conduisant à une société libertaire. Ici aussi, Serge dépassa l'anarchisme, adoptant le marxisme en tant que « théorie nettement définie, donnant une vue précise des faits et des possibilités ». (23) Même après s'être amèrement brouillé avec Trotsky à la fin des années 30, Serge continua à considérer le marxisme comme le point de référence indispensable — encore qu'il ait reconnu que « le marxisme était maintenant menacé, à la suite de sa fulgurante victoire pendant la révolution russe, par une démoralisation indescriptible. Il serait futile de prétendre autrement ». Toutefois Serge

était convaincu que « la pensée scientifique ne peut pas régresser plus bas que le niveau marxiste, et la classe ouvrière ne peut pas se passer de cette arme intellectuelle... Le marxisme devra subir de nombreuses vicissitudes de la fortune, peut-être des éclipses même. Son pouvoir, déterminé par le cours de l'histoire, ne paraît pas moins inépuisable. Parce que sa base est la connaissance intégrée à la nécessité d'une révolution ». (24)

L'accusation de Trotsky que Serge était un « ex-marxiste » est donc totalement dénuée de fondement. Cette attaque est d'autant plus absurde que ce fut Trotsky qui élabora la version marxiste à laquelle Serge adhéra en premier lieu. La théorie de Trotsky de la Révolution traça la voie vers une révolution couronnée de réussite en Russie, la révolution qui fut, comme Serge l'a exprimé, « ardemment internationaliste et libertaire ». En identifiant cette théorie comme étant l'inspiration de la stratégie bolchevique en 1917, Serge insistait sur un point d'une grande importante. Comme l'ont noté d'autres historiens, c'est la seule base qui s'offrait au parti pour mettre en avant sa stratégie révolutionnaire en 1917. Comme Marcel Liebman l'a dit, il y avait « un rapprochement décisif entre les théories et la révolution prolétarienne de Trotsky et la stratégie léniniste en 1917 ». (25)

Ceci fut important pour trois raisons. Tout d'abord, ceci renforce le point de vue qui affirme que le léninisme en 1917 était le fruit de différentes influences et contributions. Si une personne nouvelle au parti (Trotsky n'adhéra au parti qu'au milieu de 1917 mais il fut coopté immédiatement à la direction du parti) contribua à la stratégie fondamentale, ceci révèle l'ouverture et la diversité inhérente alors au léninisme.

Deuxièmement, ceci prouve davantage d'évidence que Serge est resté un léniniste lorsqu'il entra ouvertement dans l'opposition de gauche en 1923. Sa défense de Trotsky fut entièrement conséquente à son adhésion au léninisme en premier lieu. Encore une fois, c'est le parti qui a changé, non Serge.

Troisièmement, ceci montre encore une fois pour quelle raison Serge fut attiré par le bolchevisme d'un point de vue anarchiste et comment il fut capable d'intégrer les thèmes libertaires dans son nouvel engagement. Parce qu'un argument-clé de la révolution permanente fut que les ouvriers de la Russie n'acceptèrent pas de limiter leurs revendications révolutionnaires à celles prévues par la théorie menchévique des étapes. Les anarchistes avaient toujours bien évidemment considéré la théorie marxiste de l'histoire comme une contrainte pour la créativité et la spontanéité des masses. Il était prévisible qu'un argument marxiste qui révèle d'autres arguments marxistes comme étant politiquement conservateurs allait plaîre à certains comme Serge. Cet intérêt fut d'autant plus renforcé par les reproches faits par certains marxistes que Lénine s'était converti lui-même à l'anarchisme, qu'il avait trahi Marx pour Bakounine !

Bien évidemment la véritable question centrale en 1917 fut le problème de l'Etat. Le caractère libertaire du léninisme en 1917 fut le plus amplement évident dans la revendication insistante que les ouvriers russes puissent détruire l'Etat capitaliste et qu'ils se gouverneraient eux-mêmes. Au milieu de la révolution, Lénine prit le temps de préparer son ouvrage le plus important : *L'Etat et la révolution*, qui mettait en avant un programme détaillé sur la démocratie radicale. Serge considéra la vision de l'avenir décrite dans *L'Etat et la Révolution* comme un acte de propagande mais aussi comme étroitement lié à la stratégie

politique des bolcheviques. Il les vit déjà engagés dans les préparatifs pour démolir et détruire la machine de l'Etat, ayant entièrement recours à l'initiative et à l'élan des masses. En fait, au cours de l'année 1917, il y avait une situation de pouvoir double : d'un côté le pouvoir des ouvriers, fondé sur les Soviets, une démocratie directe, une démocratie ouvrière ; de l'autre côté, le pouvoir de l'Etat établi et officiel. Ces différentes formes de pouvoir se heurtent en 1917.

Ce modèle fut inspiré, au sein de la tradition marxiste, par la Commune de Paris et Serge se référa explicitement à la prise de pouvoir en ces termes-là. La révolution créa, selon Serge, un « Etat-Commune ». La décision des bolcheviques de liquider l'Assemblée Constituante, un acte qui a depuis lors enragé les libéraux-démocrates, fut considérée particulièrement par Serge comme nécessaire et inévitable. Une forme de démocratie directe comme les Soviets remplaça une forme de démocratie indirecte. Les bolcheviques apparaissent plus représentatifs de la classe ouvrière, plus proches de cette classe, plus responsables que toute autre formation politiques. Le basculement en faveur des bolcheviques eut lieu au niveau des Soviets. La démocratie indirecte, fondée sur le suffrage universel, apparaît bien inférieure, insensible aux changements d'opinion, incapable d'indiquer la dynamique révolutionnaire de la classe ouvrière. L'inspiration fondamentale de l'adhésion de Serge au léninisme fut donc foncièrement démocratique.

Ce fut aussi par conséquent la base sur laquelle il jugea le déclin de la révolution et sa transformation en une contre-révolution stalinienne. A la différence de quelques autres opposants, Serge a compris le rôle joué par le parti lui-même dans cette dégénérescence. Il identifia en particulier un nombre d'erreurs cruciales créées par le ressurgissement de la mentalité autoritaire.

En premier lieu la vie des Soviets fut opprimée par le parti lui-même. Bien évidemment la classe ouvrière était en train de disparaître dans la guerre civile et la famine, mais les bolcheviques eux-mêmes ont accéléré ce déclin, en réprimant les autres partis. Les bolcheviques négligeaient de plus en plus les Soviets et préféraient opérer indépendamment et utiliser le parti comme substitut. (Dans un sens, ceci fut un retour vers leur ancienne hostilité envers les Soviets, que Lénine a combattus en 1905.) La fin du pluralisme politique, de la liberté de parole et de la libre association coupa le parti de sa propre source de pouvoir. Il avait gagné le pouvoir pendant la révolution dans les conditions d'un débat ouvert avec les autres tendances politiques. Maintenant il détenait le pouvoir sans aucune référence ou vérification.

Deuxièmement, il y eut un déclin dans le contrôle ouvrier, inévitable peut-être dans une certaine mesure mais aussi accéléré par le parti. Les bolcheviques voulaient mettre la production en route à n'importe quel prix politique, grâce à l'adoption du taylorisme. (26)

Troisièmement — et c'est le plus important —, la répression fut utilisée, non pas seulement en tant que mesure exceptionnelle d'urgence, mais aussi sans limites, se plaçant de plus en plus au-dessus de toute critique. Serge critiqua en particulier la décision de restaurer la peine de mort comme une catastrophe pour la révolution. Bien qu'il reconnut entièrement le danger constitué par la contre-révolution et ses tactiques terroristes, Serge était convaincu que l'utilisation de tels moyens mènerait au désastre. Il était tout simplement impossible de construire une société socialiste en utilisant de tels moyens.

« Le moment n'est-il pas venu de déclarer que le jour de la glorieuse année de 1917 où le Comité central décide de permettre à des commissions extraordinaires d'appliquer la peine de mort, sur procédure secrète, sans entendre les accusés qui ne pouvaient se défendre, est un jour noir ? Ce jour-là, le comité central pouvait rétablir ou non une procédure d'Inquisition... Il a commis en tout cas une faute. La révolution pouvait se défendre à l'intérieur et même impitoyablement sans cela. » (27)

Toutes ces erreurs fondamentales peuvent être analysées dans le contexte du léninisme libertaire. Elles furent toutes déviations de la pratique et de la théorie qui avaient été la clé de la grandeur du léninisme en 1917. En se détournant de la théorie et de la pratique qui leur avaient rendu de tels services en 1917, les bolcheviques étaient à la fois déloyaux envers eux-mêmes et embarqués sur une voie qui culmina dans le stalinisme. La différence entre les deux, la différence entre le bolchevisme de 1917 et le stalinisme fut énorme mais il n'est pas nécessaire d'adopter une version dogmatique du léninisme pour faire pareille affirmation.

Ainsi le caractère distinctif du léninisme de Serge est pleinement révélé. Comme il l'a affirmé lui-même, l'opposition au stalinisme était formée de deux courants différents. D'un côté il y eut ceux qui « résistent au totalitarisme au nom des idées démocratiques exprimées au début de la révolution » ; de l'autre côté il y eut ceux qui furent les défenseurs de l'orthodoxie doctrinale tout en incluant l'orthodoxie de façon la plus autoritaire possible. (28) Ceci mène à la défense d'un léninisme « clairement pollué par les vices du bolchevisme dans son déclin ».

Les deux points de vue peuvent être justifiés au sein de la tradition léniniste mais celui de Serge, comme je l'ai affirmé, semble le plus cohérent, crédible et séduisant. En dernier lieu c'est une question d'interprétation, et même de jugement politique. Il est clair, néanmoins, que le léninisme contient en lui-même différents courants, différents éléments et que ceux-ci avaient potentiellement des conséquences différentes. Comme Serge l'a affirmé : « Il est souvent dit que le germe du stalinisme se trouvait dans le bolchevisme à ses débuts. Bon, je n'ai aucune objection. Seulement le bolchevisme contenait aussi beaucoup d'autres germes — une masse de germes — et ceux qui ont vécu l'enthousiasme des premières années de la révolution ne devraient pas l'oublier. Juger l'homme par les germes de la mort que l'autopsie révèle — et qu'il a sans doute portés en lui depuis sa naissance — est-ce vraiment raisonnable ? » (29)

(1) Voir, parmi d'autres l'adhésion au bolchevisme de syndicalistes révolutionnaires tels que Monatte et Rosmer en France. R. WOHL, *French Communism in the Making.* Stanford 1972.
(2) Cf., Marcel Liebman, Le léninisme libertaire, in *Le Léninisme sous Lénine,* vol., 1, p. 270).
(3) L. TROTSKY, Moralistes et Sycophantes contre le Marxisme, in M. DREYFUS, éd. *La Lutte contre le Stalinisme.*
(4) « Sur Kronstadt », *La Révolution Prolétarienne,* 25 août 1938.
(5) Lettre à Magdeleine Paz et autres, 1er février 1933.
(6) Lettre à Michel, 25 mai 1921.
(7) *La Vie Ouvrière,* 19 mai 1922.
(8) *La Vie Ouvrière,* 21 mars 1922.
(9) *L'An Un de la Révolution Russe,* édition anglaise, p. 56.

(10) Voir, parmi d'autres, les ouvrages d'Alexander RABINOWITCH: The Bolsheviks Come To Power, S. SMITH, Red PETROGRAD et D. MANDEL The Petrograd Workers and the Soviet Seizure of Power.
(11) Voir Antonio CARLO: Lenin on the Party, in *Telos,* n° 17, 1973.
(12) Samuel FARBER, Before Stalinisme, Polity 1990.
(13) Kronstadt, Les Ecrits et Les Faits, in *La Révolution Prolétarienne,* 10 septembre 1937.
(14) *New International,* juillet 1938.
(15) *Les Ecrits et Les Faits.*
(16) *New International,* février 1939.
(17) Lettre à Michel.
(18) *L'An Un,* p. 216.
(19) *La Vie Ouvrière.*
(20) Voir M. LIEBMAN, La métamorphose du Parti, in *Le Léninisme sous Lénine,* pp. 202-225.
(21) *De Lénine à Staline,* édition anglaise, p, 22.
(22) *La Révolution Prolétarienne,* 25 août 1938.
(23) *L'An Un,* p. 216.
(24) Marxism in Our Time, *Partisan Review,* 1938.
(25) Le Léninisme sous Lénine, vol., 1, p. 267. Voir aussi Rosa Luxembourg et la révolution russe, in *The Legacy of Rosa Luxemburg* de Norman CERAS.
(26) Voir Carmen SIRIANNI, Workers Control and Socialist Democracy - the Soviet Expérience.
(27) *La Révolution Prolétarienne,* août 1938.
(28) *Mémoires d'un Révolutionnaire,* éd. anglaise, p. 350.
(29) *New International,* février 1939.

S

Victor Serge's *Carnets*

by John MANSON

Victor Serge's *Carnets* was first published by René Julliard in Paris in 1952. The second edition was published by Actes Sud in Arles in 1985 with a preface by Régis Debray and three drawings by Vlady Kibaltchitch. In addition *Les Temps Modernes* published «Pages de Journal (1945-1947)» in July 1949.

Carnets is divided into *Vieux Carnets,* 1936-1939, and *Carnets,* mainly 1944, with a few entries for 1942, 1945, 1946 and 1947.

About a third of *Carnets* has been published in English translation. In seven issues between September, 1949, and November-December, 1950, *The New International,* New York, published extracts from *Vieux Carnets* and the complete «Pages de Journal» in James Fenwick's translation, and in the Winter 1980-81 issue **Cencrastus,** Edinburgh, published extracts from *Carnets* for 1944 in my translation.

VIEUX CARNETS 1936-39

The first entry at the end of November, 1936 concerns his first meeting

with André Gide who had insisted that the « Victor Serge affair » should be raised at the International Congress of Writers for the Defence of Culture in Paris in June, 1935, and there are accounts of three further meetings in 1937. These meetings took place in the context of Gide's visit to the Soviet Union in 1936 and his book *Retour d'U.R.S.S.*

The greater part of the entries in *Vieux Carnets* notes information reaching Serge in Paris and Brussels from released prisoners and anonymous witnesses from the Soviet Union and from a former GPU agent in Paris about executions and arrests in the Soviet Union and the threat to the Opposition abroad.

The last entry, « My Break with Trotsky », written at the end of July, 1939, is the only entry in *Vieux Carnets* which is written clearly in the style of the *Carnets* which commence in 1944. This entry refers to the differences between Trotsky and Serge over the formation of the Fourth International and over the International's attitude to the P.O.U.M. At the end of July, 1936 Serge accepted co-option to the Executive of the Fourth, but resigned soon after the international conference in Amsterdam in January, 1937, which rejected his motion of unequivocal support for the P.O.U.M. It is in this context that Serge writes under the pressure which characterises the later *Carnets: « I came back from Amsterdam sore at heart: the impression of a sectarian movement, controlled by manœuvres from on high, stricken by all the depravations of mind which we had struggled against in Russia: authoritarianism, splinter tactics, intrigues, schemes, narrow-mindedness, intolerance. » (1)*

CARNETS 1944

1944 was the most important year in the writing of *Carnets.* It appears that Victor Serge deliberately set out on 5 January 1944 to record during the year an enormous variety of crowded observations in some seventy entries which represent every month to a greater or lesser extent. For every month (except July) there is an entry by the fifth; and well over half the known *Carnets* were written in that year.

Of Serge's years in Mexico, his fellow-exile and comrade, Julian Gorkin, wote in Paris ten years after his death (in the historic present): « Victor Serge is dedicated to his work; he writes without respite or rest... He is sure of himself, of his ideas and of his conclusions, of his memoirs, of his style. ... In Mexico, he is more than ever at peace with himself; the temporary loneliness and incomprehension are of little importance to him. I believe that the most mature, the most closely packed part of his work has been written in Mexico. » (2)

Towards the end of his life, Victor Serge made several summaries of his life, some of which are well known. I have chosen one which is less well known: « I have outlived three generations of brave men, mistaken as they may have been, to whom I was deeply attached, and whose memory remains dear to me. ... The young French and Belgian rebels of my twenties have all perished; my syndicalist comrades of Barcelone in 1917 were nearly all massacred; my comrades and friends of the Russian Revolution are probably all dead — any exceptions are only by a miracle. All were brave, all sought a principle of life nobler and juster than that of surrender to the bourgeois order... I must confess that the feeling of having so many dead men at my back many of them my betters in energy, talent, and historical character, has often overwhelmed me; and that this feeling has been for me also the source of a certain courage, if that is the right word for it. » (3)

Yet out that life emerged the force to put into permanent form in these notebooks of 1944 his concern over many of the most important issues of our time. He meditates on the war and on the holocaust. He considers the development of Marxism in theory and practice. He is concerned with the human element, with people, his dreams, the attraction of accredited success and physical strength, the value of life and the finality of death. He reflects on aesthetics and on other writers. And he visits Paricutin, the new volcano, and the peoples and landscapes of Mexico. On occasion he goes to the theatre, cinema, lucha libre, corrida.

It is in writing of the war and of the holocaust that Victor Serge appears to be under the greatest pressure. We can hear him thinking. Events are almost beyond his comprehension. He makes a stark collage of information about fritghtening events in ten different parts of the world read on one day (in « Dark Times ») and conludes : « We are at the level of the dark times at the beginning of the Middle Ages. Need to think about it. Extreme difficulty in thinking about it. » (4)

He comments in the same tone on a report of the holocaust : « Imagination is outstripped, clarity veers off. Difficult to think clearly. » (5)

From the information in *The Black Book of Polish Jewry* he defines many of the elements in « ... this crime, unique in the history of man... » (6) He writes, « I cannot conceive of the mentality of the civil servants who were aware of these deeds... » (7) The complicity of the executioners has been forced because « ... the totalitarian machine... does not offer the ordinary man, neither good nor bad, however social, however moulded by one or two thousand years of civilisation, any other choice. » (8)

Most deeply felt is his complex sympathy for the Jews who took on auxiliary tasks : « In the ghettos and in the camps, the auxiliary tasks were, are done by the jews themselves, chosen from among the fittest and exterminated after a period of work. They know it, but they gain some days or some weeks of infernal delay. There are some who, having accepted the « work », then come and ask to be shot — and an SS blows their brains out. During the delay, **they are permitted to eat** the food brought by the herd who are suffocated, electrocuted or shot. The last meal counts for the hungry, condemned human beast. Here, no blame is permitted on the part of the well-fed not-condemned. » (9)

in *Carnets* Serge calls for « ... a constant renewal... » of Marxism, « ... a continuous updating of the most general ideas... ». (10) He indicates the direction in which he thinks these ideas should be developed : the review of the socialist-capitalist antinomy, the changing nature of the capitalist state, the changing rôle of the working class, the complexity of ideological superstructures, the survival of religion, the revival of nationalism, the re-appraisal of the rôle of the individual. But the weight of his style is reserved for issues which would be called more subjective.

For example, he makes the startling claim that « ... the Russian revolution came to an end through a psychological drama. » (11) Earlier in the entry, « Scientific Socialism and Psychology », he observes that « Scientific socialism was born about half a century before modern psychology. » (12) Then he continues : « Lenin's testament foreseeing the break between Trotsky and Stalin is in this respect a fine document of anticipation. Some time ago I asked F(ritz) F(raenckel), after having told him about the scene of the break between Trotsky and Stalin in the Central Committee in

1927, a scene during which a reproach from Trotsky mortally offended Stalin, if these two men who believed that they were divided only by disinterested political concepts (and by ambitions linked to these: the sense of mission to accomplish) would not have done well to go and consult a good psychologist before attending the meetings of the Central Committee. ... Perhaps that would not have changed the struggle, but that would have carried it to a higher level, by the growth of lucid consciousness.» (13)

Serge also comments on the role of fear in the development of totalitarianism in the Soviet Union and the deprivation of «... the liberty of the man who thinks otherwise» in Rosa Luxemburg's dictum.

«... it's fear, fear of seeing the dangers, of realising the inevitable. Conflict between instinct and understanding... — Immeasurable rôle of fear in the Soviet Thermidor; the Moscow trials are dramas staged by visionary and zealous fear: thus man, a prey to panic, turns round and faces, furiously, the danger amplified in his imagination. Psychologically, the conflict is between fear (primordial anguish) and consciousness.» (14)

In «The Loser's Rôle» he makes what ought to be a classic definition of the attraction of winning in general terms and in the particular application of the support for Stalin which physical power attracted.

«The loser's rôle is one of the most thankless: adequate or weak, people resent defeat, their own and others', like a blemish. Their own embitters them and in embittering them, diminishes them. Others' — even when it's also their own — stirs up low instincts; and they have a great desire to send the irritating loser who keeps up his resistance the most unkindest cut of all. S., speaking to me of the correctness of some of Trotsky's ideas, observed: «Yes, but he as beaten for all that, which reflected great discredit on him.» Discredit unacknowledged, the worst...» (15)

The people Serge writes about were mostly emigrés or artists. He breaks with some emigrés politically, though he respects their achievements in other ways. (16) There is no doubt that he writes with most feeling of Fritz Fraenckel, the psycho-analyst mentioned earlier, who had, among many other political commitments, worked in the organisation of the Medical Corps of the International Brigade. Serge had felt unable to write an obituary at the time of his death and inserted the entry out of series in order to guard against «... the frailty of memory and the iniquitous and impoverishing omission which entombs the dead.» (17)

The meditation in the form of a paragraph-poem is a moving reflection of this feeling. Fritz Fraenckel has died, his mind was dead, yet his comrades were honouring his mind, his body was dead, yet still in the room.

«I go into the room where he is no more: what is left of him, the remains laid out under a sheet. The high forehead is still there, hardness of the skull, the eyes are closed and the eyelids wrinkled, a strawberry mark encroaches on the neck, his colour has turned green in a few hours, the mouth is gathered; finished, pitiful. There is something childish and tragically old in this fine dead head. Chiki is standing by the window sobbing and I shudder right through. — Then the smell of the dead body in the house, the vigil which we fulfil, the people, the flowers, the tapers, Vlady who makes a frightful sketch of the head in the process of disappearing, distorted. H(erbert) L(enhof) refused a photo of this sketch: «It's a betrayal of the man.» Death is a betrayal of

the living man. It's all over, Fritz, adieu.» (18)

Earlier I quoted Gorkin's summary of Serge's concentration on his writing in Mexico where he wrote *Les Derniers Temps, L'Affaire Toulaév, Les Années Sans Pardon, Mémoires d'un Révolutionnaire, Vie et Mort de Trotsky* (with his widow), and *Carnets* as well as important esays and letters. In «Death and the Intelligence» Serge tells us that he decided to write in 1928 while he was in the Marinsky hospital in Leningrad (with an intestinal occlusion). The avenue to political work had been closed by his expulsion from the Communist Party earlier that year for his refusal to acknowledge the correctness of the expulsion of the Opposition. Although he turned to historical and creative writing of major works at that time, Serge did not find historical work completely satisfactory because it did not allow him to characterise men as they really lived.

Serge defines his need to write creatively in «On Literary Creativity»; and goes on to make the transition from his own existence solely to the penetration of the existences of others.

«First of all to detain, to fix, to understand, to interpret, to re-create life...». Perhaps the deepest source is the feeling that marvellous life is passing, flying, slipping inexorably away and the desire to detain it in flight. ... with the enrichment of the personality, one discovers its limits, the poverty and the shackles of egoism, one discovers that one only has one life, a personality for ever circumscribed... Writing then becomes a quest of polypersonality, a way of living diverse destinies, of penetrating into others; of communicating with them... The writer becomes conscious of the world he brings to life, he is its consciousness and thus he escapes from the ordinary limits of egoism... (Doubtless there are other kinds of writers, individualists, who only seek their selfassertion and cannot see the world except through themselves).» (19)

This Serge establishes the content of his creative work. He also sets down his view of the expression of that content. «Rather than invent strange, or simply new, images, I prefer to consider things simply, describe them in ordinary words and follow out my problems.» (20) Earlier in «Lake Patzcuaro, Giraudoux», in his description and commentary, Serge had given a locus for the discussion of simile and metaphor.

«Lake Patzcuaro presents a spacious scene of mother of pearl, of grey silk, silvery, watered... The powerlessness of words. I am often uneasy, paralysed almost, in writing, by the unbridgeable gap between feeling, imagination and the words at my command; basically, imaged description is only a little game of comparaisons and likenesses, skilful to greater or lesser degree. The lake is «like a lightly moving mirror», that's true, but why do I need to compare it to a mirror, to that small useful indoors article which it's not really like at all? The trick of the surrealists and the aesthetes consists in looking for the unexpected comparison: «The crests of voice springing up from the evergreen-thorn of your lips» (Benjamin Pérret), that's excellent because it's spontaneous perhaps; but I doubt whether one can create many spontaneous (or studied) images of this quality without a concentration of the mind on this creation, concentration which must be harmful to thought in general, to observation, to other concerns.» (21)

When Serge writes about *The Trial,* he commends Kafka at the expense of the surrealists. Of course, it isn't necessary to agree with him!

« The book unfolds on the plan of the waking dream, of the real waking dream, with a visionary sincerity, penetrating and intelligent. It's not like the work of the surrealists who seem to say to you: Look out, we are going to release the dream in your face — and who in fact invent the dream exactly the same as the symbolist poets made up alexandrines. » (22)

Victor Serge knew a great number of writers, mainly Russian and French, but of other nationalities too, like Panaït Istrati, who wrote the preface to *Les Hommes dans la Prison.* In Leningrad in 1933 he heard Mandelstam reading his *Journey to Armenia* on his return from the Caucasus. He quotes Zoshchenko's wry comment, « Socialism, that will be when violets grow on the asphalt... » (23) In Paris he met Giraudoux and Saint-Exupéry. The entry for 5 November 1944 becomes an elegy for dead writers, and, by extension, for dead comrades. Every phrase of the elegy moves the dead further from the popular need to appreciate them.

« A tremendous indifference greets the announcement of deaths. Giraudoux is dead; Max Jacob has been tortured and murdered, Saint-Exupéry has disappeared, no reaction, no notice, moved, moving, no real interest among the people who know the works and the men, nothing in the press, or almost nothing... Obviously there are too many dead, they can no longer be counted, the works and the thought are worth do little from now on that there is no need to talk about them. ... Lowering of man's worth and lowering of the quality of men of character. » (24)

On 10 January he notes in *Carnets,* « I don't have the feeling of cosmic stability », adding ironically, « I don't know where that comes from. » (25) He is writing about a **temblor**, earthquake; as he says, « The Spanish word has its aptness. » (26)

« The earth shook twice to-day between three and four o'clock, strongly. The whole house swayed. First of all I saw the shutters ruffled as if by a high wind, then the bookcase sway, then the electric light buld jolt in the air... We rushed out into the street where the children were kneeling, quite still; the trees, the telegraph wires, the line of roofs wavered gently. » (27)

On February 4 he records his dream of an earthquake in writing just as light and as specific.

By coincidence Serge had dreamed about an earthquake on the night of the emergence of Paricutin, about 330 kilometres from Mexico City, 21-22 February 1943. Coincidence, too, that he « ... had several times used, long before coming to Mexico, the word séisme to describe events... » and that he had given the provisional title *La Terre commençait à trembler* to *L'Affaire Toulaév.* « ... bat title moreover. » (28) In *Le séisme,* which is to some extent symbiotic on *Carnets* and not a « nouvelle » or long short story in the accepted sense, he tells us, « I went twice on a pilgrimage to the volcano. » (29)

« We set out on foot to climb the last slopes to the crater. The atmospheric currents drive the monstrous wreath of airborne lava towards the area we come from, we climb under the heavier and heavier mineral rain, at sunset we cross a devastated, limitless plain, a whole horizon leaden and shaded, very beautiful, we go into the buried wood, we hide in the soft ash, night falls, the downpour intensifies, it patters on my hat, Laurette covers her eyes with a handkerchief... At the **campamiento**, the twilight is blotted out, we feel a monstrous, inexorable entombment. The crater near by,

conical, dark in the night and in the gritty mist it exhales, white smoke mounts on the left, flames of incandescent red rise up in the dark, massive eruption, they fight against the smoke, grow pale and go out. The volcano gasps, we have walked under its breathing rhythmed by terrestrial respiration like a connonade. » (30)

But he saw a great deal more of Mexico than Paricutin. He compares some of the people he meets to their European associations.

« Stations : beggars of the Middle Ages at the windows, their faces bronzed, lined, virile, rough. They are the brothers of our Russian beggars and they are profiles pained by Breughel which constantly come back to mind... The side streets, bordered by low houses in gay colours, with wide window roofs, are passed through by yokes which I recognise : the arba of the Caucasus : two low oxen with widespread horns, a carriage with two high wheels ; a peasant leads, the same as his brothers of Ossetia or Mingrelia whom he doesn't know about, almost the same wide-brimmed hat, a goad firmly clenched in his fist... (31) The French peasants described by La Bruyère as sad human cattle doubtless didn't laugh much, they also. » (32)

Of his other journeys to Tula, Cuernavaca, Acapulco and Popo, I have chosen a passage written at the time of the D-day landings in which the writer contrasts his mental images of the Normandy beaches with the semi-tropical gardens of Cuernavaca.

« The night, more audibly than the day, the garden full of trees, mango, lemon, orange, banana, rose laurels in blossom, is orchestrated with gratings, rustlings, whistlings, buzzings, flutterings. The concert of swarms of insects is largely metallic in tone... By day and by night, I am inclined to linger there not thinking, or dreaming, as if I was letting this teeming life sink in, powerful and rudimentary. Not a particle of matter, not an inch of space which does not vibrate and live, earth workek by plant and by insect, air travelled by wings, many invisible, plants crammed with insects. The humming-birds vibrate in the air in front of the flowers, butterflies bigger than them describe rambling curves, a column of tiny ants carries rice, purplecollared lizards watch me attentively, dinosaurs in miniature, a fat black tarantula, with velvet corselet, mandibles as big as its body, tries to find its way, drunk with light. » (33)

Earlier I mentioned Serge's acquaintance with artists. He dit not meet but saw the work of Siqueiros, who had organised the attempt on Trotsky's life on 24 May 1940, and comments favourably in one entry (34) on his frescoes and portraits.

Serge met Dr Atl on Paricutin and again at his exhibition at the Art School. Atl's real name was Gerardo Murillo, who had assumed the Nahua word for water, Atl. He had been a pioneer of the Mexican Mural Movement and became an organiser and propagandist for Carranza's party in the Mexican revolution.

« One enters the main hall, and Atl's landscapes explode, materialisation of the earth and of man. They're big canvases showing spacious Mexican sites, bent horizons as if he was catching the sphericity of the globe, tough nopals somewhere in the foreground, all prickly with humble, primeval force, shattered rocks, one feels that the catastrophes of geology are present and by no means finished, the blue ridges of the background are cracks in the planet and the clouds trail their power above all that... » (35)

Serge has shown that he respected the non-political work of political opponents but his personal enthu-

siasm for Dr Atl is disturbing. He says in *Le séisme:* « We have a moment's striking joy in finding each other again and meeting, as it were at the end of the world, in one of the last shops left after a lava flow. » (36) Yet on the next page, he writes: « I knew Dr Atl's books of raving anti-Semitism, in the style of Louis-Ferdinand Céline, which are still sold in the pro-Fascist bookshops of Mexico City. » (37) He makes it clear that this is unforgivable, but adds, « However, the for they know not what they do' is valuable in many cases ». (38) It appears that on this single occasion Serge allowed his enthusiasm for the « individual » to carry him away.

In going to public entertainments it is always the social significance of these events which Serge is looking for: at the corrida, the need of the matador to win; at lucha libre, the instinct of the public to support strength, though not by any means; in the cinema, the incoherent humour of Cantinflas, the Mexican clown, and the theme of barminess in *Arsenic and Old Lace.*

The most deeply felt, the most deeply analysed event is the performance of a work by Paul Claudel (by Louis Jouvet). It is not the work itself which he analyses, he does not tell us the title, but the value of performing the work to an audience mainly composed of nouveaux riches French Mexicans. He takes particular exception to the presence of ex-King Carol, « ... his sharp face like an elegant and wrinkled rat's », Madame Lupescu, « ... a masterpiece of vulgarity... », and a Minister, Urdereanu, « ... the bizarre witness in matters of forged cheques and dubious deaths... ». (39) He continues: « Round about, bankers, diplomats, society. Claudel's Christian verses fall on these men who are pleased with themselves and with the world, basely, stupidly anti-Christian, anti-human as they are, in a pleasing rain; they feel themselves made noble by imagining they understand some if it, but really they consume this tragic poem like a well-done mayonnaise. » (40)

However, in conclusion he rejects this social view on the ground that « ... there is the social and there is the individual in everyone... » (41) and goes on: « It is right, it is just, it is necessary that the cry should be uttered to everyone, beyond the social, beyond the very basis of the social, to reach the unchanging and deep individual under the despicable thick casing of the financier, the society woman, and all the others. Some, some few will be moved: art is justified, it has not entirely sold out, it has kept its incorruptible essence. » (42)

The whole entry carries his full thrust and deserves quotation in full.

CARNETS AFTER 1944

« After 1944 » is partly a misnomer because ten pages of notes on discussions which took place in April 1942 have been inserted here. For the rest, there are copies of letters written in 1946 and 1947, one entry on abstract art in 1945 and one on a fête at Eronqarimaro in 1947.

Serge's remarks about post-war Europe are necessarily tentative. He writes to a correspondent in France: « Of course, the Atlantic lies between us and the environment of Mexico does not allow a clear judgment of your situation... ». (43) In this context he opposes support for the Communist Party in France. (44) In Greece, he prefers the semi-dictatorship of the right which has « ... preserved the future... » to a Communist dictatorship. (45)

He puts forward many ideas which are matters for debate. Was the working class in the U.S.A. in as strong a position as he thought? (46) Does modern technology lessen the impor-

tance of the working-class? (47) Has social Christianity had the impact he hoped for? (48) I quote these as examples of his thinking at the time. In a year and a half he was dead.

« PAGES DE JOURNAL 1945-1947 »

« Pages de Journal » contains information about the deaths of Jacques Doriot and Nicola Bombacci, former Communists who had served Fascist régimes, about the prison conditions of Mercader, about Serge's visits to Natalia, and, once again, about writers.

His justification of the Polish emigrés who have agreed to enter the post-war Polish government is deeply felt; he had been expected to condemn them « History is also composed of the unforeseen, duty requires seizing the final chance, even if it is the only one. » (49)

Deeply felt are his visits to Trotsky's house, which he calls « The Tomb of Coyoacan » : « Tomb. The ideas of the revolution are dead. The hammer and sickle have become emblems of assassination and despotism. The victories of the civil war are dead, the heroism of the revolution is covered with lies. The intellectual works are destroyed — unknown by the world. The men, women and children who made that history are dead. The Old Man was killed in a nearby room. The press is closed to us. Publishers put our books under lock and key. » (50)

Particularly valuable are the insights which Serge gives us into writers like Alexei Tolstoi, Konstantin Fedin and Maxim Gorki in Russia, whom he knew, and Romain Rolland in France, whom he knew indirectly. He does not make the mistake of dismissing all their work because of their attitude to the trials. He points out their good work **and** sharply attacks their endorsement or silence in 1936.

Thus, of Alexei Tolstoi, for example, he writes: « A.T. ... sometimes wrote magnificent pages, a short story on a civil war fighter disoriented by the NEP... ». (51) **And** he writes, « He never made the slightest protest, he explicitly endorsed - as was requested — all the crimes. » (52)

And after reading Fedin's book on Gorki, *Gorki in our Midst,* published in Moscow in 1943, he writes: « I admire Fedin for having swallowed so many humiliations, known so many hideous things without losing faith in himself — the feeling of his dignity — the will to create; and of knowing how, with cynicism and sadness, to be able to adapt himself so as to be able to write a little book which is, **in spite of everything,** living, moving, human, precious in several senses, like a gem from the Urals mounted in mud. » (53)

S

John Manson analyse les réflexions de Serge, de 1936 (dans les *Vieux Carnets*) à 1947 (dans les *Carnets* proprement dits) Dans les *Vieux Carnets,* Serge rappelle ses divergences avec Trotsky sur la formation de la Quatrième Internationale et sur l'attitude à adopter vis-à-vis du POUM.

L'année 1944 est la plus importante par la rédaction des *Carnets,* par ses réflexions sur la guerre et ses conséquences mais aussi par le bilan que Serge tente d'établir de sa vie et de son œuvre, particulièrement de son œuvre politico-littéraire.

(1) *Carnets,* Arles, 1985, pp. 48-9. In John Manson's translation.
(2) « Les dernières années de Victor Serge, 1941-1947 » written by Julian Gorkin, Paris, march 1957. I am grateful to John Eden for showing me this text.
(3) *Memoirs of a Revolutionary,* Oxford, 1963, pp. 372-3. In Peter Sedgwick's translation.
(4) *Carnets,* pp. 111-12.
(5) *Ibid.,* p. 136.
(6) *Ibid.,* p. 137.
(7) *Ibid.,* p. 138.
(8) *Ibid.,* p. 137.
(9) *Ibid.,* p. 137.
(10) *Ibid.,* p. 69.
(11) *Ibid.,* p. 71.
(12) *Ibid.,* p. 69.
(13) *Ibid.,* p. 70.
(14) *Ibid.,* p. 54.
(15) *Ibid.,* p. 73.
(16) Paul Rivet, a founder of the Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes (C.V.I.A.) on 4 March 1934, and Gustav Regler, who had spoken about the persecuted German intellectuals at the 1935 Conference.
(17) *Carnets,* p. 103.
(18) *Ibid.,* pp. 105-6.
(19) *Ibid.,* pp. 87-8
(20) *Ibid.,* p. 78.
(21) *Ibid.,* p. 78.
(22) *Ibid.,* p. 93.
(23) *Ibid.,* p. 95.
(24) *Ibid.,* pp. 134-35.
(25) *Ibid.,* p. 56.
(26) *Le Tropique et le Nord, Maspero,* Paris, 1972, p. 7. The quotation is from « Le séisme ».
(27) *Carnets,* pp. 55-6.
(28) *Le Tropique et le Nord,* p. 12.
(29) *Ibid.,* p. 20.
(30) *Carnets,* p. 81.
(31) *Ibid.,* p. 75.
(32) *Ibid.,* p. 78.
(33) *Ibid.,* pp. 100-1.
(34) *Ibid.,* p. 83.
(35) *Ibid.,* p. 131.
(36) *Le Tropique et le Nord,* p. 27.
(37) *Ibid.,* p. 28.
(38) *Ibid.,* p. 28.
(39) *Carnets,* p. 66.
(40) *Ibid.,* p. 66.
(41) *Ibid.,* p. 66.
(42) *Ibid.,* pp. 66-7.
(43) *Ibid.,* p. 157.
(44) *Ibid.,* p. 160.
(45) *Ibid.,* p. 158.
(46) *Ibid.,* p. 158.
(47) *Ibid.,* p. 161.
(48) *Ibid.,* p. 162.
(49) *The New International,* New York, May-June 1949, p. 179. In James Fenwick's translation. The original French appeared in *Les Temps Modernes* 45, Paris, Juillet 1949, pp. 70-96. I am grateful to Bill Marshall for the source of the original.
(50) *Ibid.,* September-October 1950, p. 310.
(51) *Ibid.,* March-April 1950, p. 118.
(52) *Ibid,* p. 120.
(53) *Ibid.,* July-August 1950, p. 251.

S

Victor Serge et « la pensée 68 »

par Bill MARSHALL

Situer Victor Serge dans le contexte de la période qui suit les événements de 1968 soulève le problème de l'histoire des réceptions de son œuvre. On aurait pu croire que l'arrivée sur la scène politique de toute une nouvelle génération de militants antistaliniens ferait catapulter Serge sur le devant des débats politiques et intellectuels. Mais le mouvement amorcé en 1967, avec la parution des *Révolutionnaires* au Seuil, et poursuivi par François Maspero, Jean Rière et d'autres, n'a pas pu se mettre à la **une** des médias. Comme pendant la période de la guerre froide, Serge a été la victime d'une orthodoxie, à gauche autant qu'à droite. Le but de mon intervention est de cerner ces orthodoxies, les orthodoxies intellectuelles des années quatre-vingt et d'éclairer leurs rapports — complémentaires ou contradictoires — avec la pensée de Serge.

Tout résumé de développements intellectuels et sociaux aussi complexes risque toujours le simplisme et la généralisation, donc je vous demande de pardonner un certain schématisme. D'une part, il y a les orthodoxies qui entourent les reconstitutions de l'humanisme libéral : le discours antiautoritaire des droits de l'homme, le bicentenaire de 1789, le sacre de Raymond Aron, la mode médiatique à la fin des années soixante-dix des soi-disant « nouveaux philosophes » qui identifiaient « le socialisme » à l'expérience soviétique, le marxisme au totalitarisme. Je pense que là les rapports avec Serge, humaniste **révolutionnaire** et non libéral, sont assez évidents. Quarante ans avant l'expulsion de Soljénitsyne de l'URSS et la parution de *L'Archipel du Goulag,* Serge parlait des droits démocratiques et aussi de la lutte révolutionnaire. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est cette « pensée 68 » prétendument plus radicale qui remet en cause le marxisme et les idéologies révolutionnaires sans rejoindre (explicitement) le consensus libéral, une pensée « post-structuraliste » pour laquelle le monde universitaire anglo-saxon surtout a connu un véritable engouement.

Mon expression, « La pensée 68 », est bien sûr tirée de l'ouvrage de Luc Ferry, Alain Renaut. (1) Sans épouser tous leurs jugements, loin de là, je vais me servir de quelques-uns de leurs schémas un peu caricaturaux comme méthodologie de travail. La « pensée 68 », c'est-à-dire pour eux les mouvements intellectuels qui ont suivi cette fameuse année, balayant le « structuralisme » scientiste, c'est celle de la remise en cause de l'humanisme comme métaphysique secrétant le totalitarisme, suppose-t-on, et donc du sujet comme source souveraine de la création de la signification et de l'histoire, et donc de l'histoire comme « métarécit » (selon l'expression de Lyotart) du déroulement dans le temps d'un projet essentiellement « humain ». La pensée de Derrida, Foucault, Lacan, proclame la fin de la philosophie, le paradigme de la généalogie (dans lequel les discours conscients sont considérés comme des symptômes, les faits comme des interprétations) et donc la dissolution de l'idée de vérité ; l'historicisation des catégories et la fin de toute référence à l'universel. Quel rapport,

d'abord, avec les événements de mai 1968? Evidemment, pour Ferry et Renaut, « la pensée 68 » n'est pas la pensée (marxiste, libertaire en gros) des barricades. A première vue, les événements semblent confirmer l'importance du sujet collectif, dans le cadre du marxisme humaniste ou des théories sartriennes, face à la notion de l'histoire sans sujet du marxiste structuraliste Louis Althusser. Cependant, Ferry et Renaut, dans leur nostalgie d'un moralisme kantien, constatent que la poussée libertaire de mai 68 est surtout un mouvement contre l'intégration dans la société, et qu'il annonce donc la personne désintégrée du post-structuralisme mais aussi de l'individualisme des années 80. Le « sujet » des discours humanistes a cédé la place à l'« individu » (mobile, sans attaches, nietzschéen). On se rappelle que la thèse de Régis Debray à cet égard est que les soixante-huitards, par une ruse de l'histoire, ont inauguré une nouvelle société bourgeoise moderne, c'est-à-dire qu'ils ont accompli le contraire de ce qu'ils cherchaient consciemment à obtenir. (2)

Victor Serge n'était pas un théoricien, comme on sait. Il n'avait pas pour priorité la création d'une œuvre philosophique. Mais il est possible de discerner, rétrospectivement, dans ses articles et en lisant entre les lignes de sa fiction, un certain profil philosophique qui permet d'établir les rapports avec la pensée 68. D'abord, il faut dire que ces propos semblent tout à fait conflictuels. Car la pensée de Serge est évidemment humaniste. Chez lui, la « vérité » n'est pas dissoute.

L'humanisme de Serge a ses racines dans plusieurs traditions. L'irréductibilité de la conscience face aux structures mécanistes externes est très bergsonienne. On sait que Serge a assisté aux conférences de Bergson en 1909-10. (3) Dans *Les Hommes dans la prison,* la résistance du prisonnier est fondée dans le sens qu'il a de la durée intérieure (4): son ennemi, c'est la spatialisation de la prison extérieure et rectiligne. Ainsi, la « lumière » — métaphore de la pensée et de la conscience — est « découpée en rectangles réguliers par les barreaux ». (5) (Chez Bergson c'est la différence entre « le temps homogène » mesurée par une horloge, et « les moments hétérogènes [qui] se pénètrent » dans la durée.) (6) Cette antinomie persiste jusqu'à la fin de la vie de Serge. Ainsi, Sacha dit dans *Les Années sans pardon:* « Il y a tout de même une petite lumière tenace, incorruptible et par moments capable de traverser le granit dont on fait les murs des prisons et les dalles des tombeaux, une petite lumière impersonnelle qui s'allume en nous, illumine, juge, réfute, condamne irrémissiblement. Elle n'appartient à personne, aucun appareil ne peut la mesurer. » (7)

C'est un discours humaniste parce que cette irréductibilité est postulée comme universelle (« au fond de moi, au fond de toi »). En plus, son humanisme, typique de l'intelligentsia russe du dix-neuvième siècle qui formait l'ambiance de son enfance, a une dimension éthique et bien sûr politique: l'activité humaine est fondée sur des consciences intentionnelles. (Il faut se rappeler que la bourgeoisie n'a jamais, à vrai dire, été au pouvoir en Russie, et qu'elle et sa pensée n'ont donc jamais été associées là-bas à un régime d'oppression ou d'anomie.) Sa lecture de Marx est une lecture humaniste. Le marxisme nous permet de nous intégrer « à la vie collective, innombrable et permanente dont l'histoire n'est que le récit ». (9) Dans les *Carnets* en 1944, « le sens de l'histoire » est « un élément de conscience, fort éloigné de l'instinct, que nous sommes en train d'acquérir depuis les Encyclopédistes ». (10)

Et pourtant, rien n'est simple dans la pensée de Serge. Pareille à la tension créatrice entre le libertaire et le révolutionnaire bolchevik, se manifeste une instabilité due à la coexistence de ce récit totalisant de progrès et le culte romantique de la dissidence et du discontinu. Ce n'est pas pour rien que l'œuvre de Nietzsche, si chère aux « penseurs 68 », a joué un rôle important dans la période de l'anarchisme individualiste. Victor Kibaltchitch, « Le Rétif », écrit dans un article, « Etre les plus forts », en août 1910 : « Pour vaincre en toi le passé ; pour te forger un « moi » propre, original et beau ; pour résister au milieu physique et au milieu humain ; pour défendre pied à pied ton individualité contre les gnomes qui t'environnent — tu devras être fort. Fort de corps, c'est-à-dire sain, fort d'esprit, c'est-à-dire intelligence lucide et volonté inflexible. » (11)

Dans la pensée de Nietzsche, la morale n'a pas de fondation objective dans la raison, dont les fictions sont remplacées par la force et la volonté. Dans « Réflexions sur la morale » de décembre 1911, le Rétif dit : « les conceptions philosophiques en cours, étant variées à l'infini, les moralités intuitives provenant d'hérédités raciques variées elles aussi, nous ne pouvons raisonnablement croire à l'existence d'une morale naturelle, commune à tous les êtres ». (12) (Ici l'idée d'un guide « scientifique » à la conduite morale est réfutée selon un discours bergsonien de l'autonomie du sujet.) Pour que naisse un discours éthique, il faudra que Serge règle ses comptes avec Nietzsche : c'est le thème des articles de 1917 qui paraissent dans *Tierra y libertad* à Barcelone, (13) dans lesquels Nietzsche est condamné comme « philosophe de la violence et de l'autorité », et se manifeste un telos de l'émancipation collective humaine qui accomplit, plutôt qu'il ne contredit, le projet rationaliste du siècle des Lumières. Il faut souligner le contexte d'un grand optimisme historique : la révolution de février avait eu lieu en Russie, Serge avait l'intention de se rendre au pays de ses parents exilés. La distance prise vis-à-vis de Nietzsche dépendra du sort de l'entreprise révolutionnaire.

Rapprochons certaines thèses de Michel Foucault — ce nietzschéen préoccupé par le pouvoir, ce pourfendeur du discours humaniste des Lumières — avec le développement de Serge. La prison, métonyme de l'oppression capitaliste dans *Les Hommes dans la prison,* est en contradiction avec l'idée du progrès. Dans la « ville moderne » de la section intitulée « Architecture », l'exemple d'une « perfection » architecturale est décrit : c'est le panopticon, avec sa tour centrale, de laquelle un seul homme peut surveiller la prison entière. Ce panopticon est le motif central du *Surveiller et punir* (1975) de Foucault, qui retrace, dans la modernité, la façon dont les opérations d'une machinerie bureaucratique et impersonnelle ont remplacé les pratiques de l'ancien régime (éclat du prestige royal sur le corps des criminels). L'homogénéité remplace l'hétérogénéité. De manière métaphorique, le panopticon est cette pratique moderne qui construit des sujets qui se surveillent eux-mêmes. C'est donc « le pouvoir » qui crée des sujets : on est donc loin du lien — que créent l'idéalisme allemand et le marxisme — entre la liberté et la conscience réflexive. Pour Victor Serge, cependant, « l'humain » n'est pas que le reflet-effet du système, il se sert de termes **positifs : « Le régime tend, de façon continue, à diminuer la raison, à abolir la volonté, à oblitérer la personnalité, à déprimer, accabler, user, torturer ».** (14) Mais deux perspectives dominent ce roman : le **telos** de la révolution russe que va provoquer la guerre, et le décalage entre énoncia-

tion — en 1926-29, les débuts de la réalité stalinienne — et énoncé — la lutte de 1919-20.

Dans ce premier roman de Serge, la folie est le plus grand de tous les dangers qui menacent le narrateur. Mais plus tard, « la folie » devient, non seulement un produit de l'oppression, mais aussi une contradiction jetée au système : elle se distingue moins facilement de « la raison ». Dans la nouvelle de 1947, *L'Hôpital de Léningrad,* (15) la catégorie même de la folie se révèle comme **construction** — et **exclusion** — **du système.** L'évocation de l'hôpital et de sa place dans la ville au début de la nouvelle fait souligner la division et la séparation. En arrivant, pourtant, le narrateur met en marche le dialogue : entre lui et le médecin, lui et l'ouvrière ; entre lui et louriev (« Nous étions décidément en sympathie... ce précieux sentiment réciproque »). Le quatrième dialogue a lieu de nouveau entre le narrateur et le médecin, mais cette fois le médecin raconte un ancien dialogue avec louriev. Le dialogue-dans-un-dialogue enrichit le thème de la communication et en plus reflète le dialogue entre le narrateur à la première personne et le lecteur. Les rôles sont renversés : le narrateur est un « aliéné » en puissance ; il fait croire à la police secrète qu'il est psychiatre, louriev pense que les puissants sont fous. Mais louriev n'est pas « la raison » dans un simple renversement des catégories : l'instabilité générale et les identités qui s'entremêlent « déconstruisent » l'opposition centrale. C'est l'Etat, avec sa volonté administrative d'homogénéiser, qui décrète qui est « fou ». Citons un épigraphe de l'*Histoire de la folie* (1961) de Foucault : « ce n'est pas en enfermant son voisin qu'on se convainc de son propre sens ». Car selon Foucault, « le fou » était à la Renaissance au centre de la raison et de la vérité : les renversements de *L'Hôpital de Léningrad* rappellent la sensibilité de la Renaissance « à ce qu'il pouvait y avoir d'infiniment réversible entre la raison, et la raison de la folie, à tout ce qu'il y avait de proche, de familier, de ressemblant dans la présence du fou, à tout ce que son existence enfin pouvait dénoncer d'illusion et faire éclater d'ironique vérité ». (16) Les exclusions du « Grand Renfermement » du dix-septième siècle, précurseurs d'un nouvel ordre bourgeois et rationnel, annoncent les pratiques totalitaires du vingtième siècle. Pour Foucault, le totalitarisme est l'enfant de cet humanisme inéluctablement normatif.

Serge n'ira pas aussi loin, mais les termes positifs de son premier roman sont ici absents. Les holocaustes des années quarante lui fournissaient maints exemples de la complicité d'une certaine tradition rationaliste et les barbaries modernes. Dans les *Carnets* en 1944, il discute de la folie innocente des héros de Frank Capra : « L'homme sain, qui échappe à l'oblitération totale par les conventions et la mortelle mécanique de la vie courante, fait figure de cinglé. Ou l'homme banal quand il s'ouvre une échappée vers l'humain apparaît comme une sorte de fou. Ce qui sous-entend que la norme de la vie est une sorte de folie puissamment organisée ». (17)

Sur l'extermination des Juifs, il écrit : « Là je me perds... ce mélange d'esprit rationnel, de psychose inhumaine, de lâcheté totale, de technicité, de férocité... - Les nazis ont marché contre le courant de l'évolution humaine tout entière qui allait de l'animalité vers l'humanisme. » (18)

L'humanisme, la vérité, la raison sont non seulement en crise : de la même manière que certains révolutionaires de *S'il est minuit dans le siècle* ou de *L'Affaire Toulaév* s'inquiètent de leur propre complicité dans les pratiques staliniennes, ainsi Serge lui-même est

préoccupé par ce lien entre l'humanisme et la barbarie. Dans un article non publié de 1943, « Le Drame de la conscience moderne », (19) il dresse le bilan de cette conscience critique, et constate la fragilité du côté humaniste des Lumières face à la logique de la technique. Ses deux derniers romans, *Les Derniers Temps* et *Les Années sans pardon,* ne traitent plus principalement de la lutte contre le stalinisme, mais d'une confrontation générale avec le phénomène de la bureaucratie, du « totalitarisme » et même du rationalisme instrumental au nom d'une dissidence humaine ou humaniste. Le diagnostic rappelle, bien sûr, la *Dialectique des Lumières* de Horkheimer et d'Adorno. Il y a des différences de perspective : Serge est le militant qui s'est sali les mains, et non pas un mandarin de l'école de Francfort. Mais tous les trois s'engagent pour défendre une philosophie de la conscience, sont prêts à se détacher du marxisme orthodoxe pour réfléchir sur les catastrophes de la modernité, et ont conscience d'un changement de générations, d'une perte d'autonomie et de conscience en comparaison avec des périodes antérieures du capitalisme. Comme l'école de Francfort, Serge s'intéressait à la psychanalyse, d'abord pour trouver des explications **rationnelles** aux phénomènes collectifs (par exemple, les psychoses de Staline, le culte du chef) au-delà du matérialisme historique orthodoxe, mais ensuite - on l'a vu avec *L'Hôpital de Léningrad* - il commençait à deviner la profonde brisure du sujet humain. Sa dissidence humaniste finale est ambiguë : elle est soit la survivance du « bon côté » des Lumières, soit la contradiction discontinue de la **logique** des Lumières.

On a vu que Serge croyait à un récit du progrès. On est loin cependant du récit totalisant de Hegel, cible préférée des penseurs 68. Pour Serge, l'histoire et ses contradictions ne se termineront jamais. Même dans une période historique, tout n'est pas déterminé par une essence fondamentale. La structure de pensée quasi-hégélienne est simplement une mesure commode selon laquelle il peut juger les événements. Ainsi pour les termes « le sens de l'histoire » et « l'esprit critique ». Cette notion du récit est évidemment fondamentale dans les récits que sont les romans et leurs structures narratives. On sait que Serge, à la différence d'autres militants et intellectuels marxistes de son époque, s'intéressait au modernisme littéraire [voir ses hommages à Joyce (20) et à Kafka (21)] et donc à l'abandon de la linéaire téléologique et de la narration omnisciente en faveur d'une certaine fragmentation, d'une déstabilisation du moi, de la problématisation de la représentation. Serge est au fond un réaliste dans le sens épistémologique. Mais il porte la notion lukacsienne de la vocation critique de la littérature bien au-delà des schémas totalisants pour permettre les interruptions, les discontinuités, les indéterminations. Ses premiers romans sont des exemples de l'usage de techniques « modernistes » au service d'un projet réaliste de représentation. Telle une version marxiste de Pilniak ou de Dos Passos, il plonge le lecteur dans une société en contradiction, en lutte. La succession d'épisodes, la fragmentation de l'expérience sont moins importantes pour un récit linéaire que pour leurs effets, et les questions qu'elles provoquent, sur la conscience et le destin de la révolution. Cela est surtout vrai de *Ville conquise,* avec sa **mimesis** du chaos et de la guerre, l'irruption d'une voix collective, et son montage rapide qui souligne l'interdépendance des événements. Comme dans *As I Lay Dying* de Faulkner, il n'y a pas de métadiscours du texte, pas de position d'où la « vérité » se prononce. Serge guide le lecteur à travers un spectre de débats non conclusifs : les bolcheviks ont

gagné la ville et la guerre, mais la terreur a semé - peut-être - l'oppression future. Regardons aussi la conclusion ouverte de *L'Affaire Toulaév :* c'est la bureaucratie qui a tenté d'imposer la linéarité en « reconstituant » le « récit » du meurtre de Toulaév. L'histoire du roman est celle de son échec, et peut-être de toute imposition de ce genre ; elle n'est en aucun cas l'histoire téléologique de quelque « vérité ». Il faut ajouter que cette pluralité à l'intérieur des romans de Serge se comprend mieux selon les théories, du Russe Bakhtine, pour qui le roman est au fond dialogique et contradictoire à cause de la matérialité sociale du discours et de la pluralité irréductible des relations sociales plutôt que de Derrida (où la signification est le jeu de signifiants dans un processus de « Différence »). Les tropes réalistes peuvent ainsi se mettre au service de la contradiction tout aussi bien que ceux du modernisme, et sans la tyrannie d'un « métadiscours » ou d'un « métarécit » quelconque.

Il ne s'agit pas ici de valoriser l'humanisme de Serge contre l'antihumanisme des « penseurs 68 », ni vice versa. Serge et son discours sont, de toute façon, conditionnés par l'époque : le militantisme de toute une vie et les difficultés matérielles - évoquées avec une telle intensité dans ses œuvres - ne sont pas le destin des « penseurs 68 ». Ses tentations spirituelles ne sont pas les leurs. Dans une certaine mesure, il n'avait à sa disposition que les discours humanistes des Lumières pour rendre problématique cette même tradition humaniste. On voit l'incertitude lorsqu'il traite de la question féminine, expression d'une façon linéaire et rationnelle des injustices matérielles dans ses premiers ouvrages, selon la tradition de Bebel. Dans *Les Années sans pardon,* pourtant, la politique des sexes a sa propre spécificité, parce qu'elle semble jouer un rôle (la violence masculine) dans le vieux problème du pouvoir auquel se sont ajoutés des facteurs psychanalytiques : voir la problématisation de la masculinité chez le soldat allemand Gunther, (22) ou le rôle de premier plan du personnage féminin Daria. L'humanisme, l'identité des Lumières seraient-ils limités à la construction historique du seul sexe masculin ? L'interrogation de cette construction pourrait-elle ajouter quelque-chose aux analyses anarchisantes du pouvoir ? Serge n'a pas eu le temps de développer ces idées : la position qu'il occupe au carrefour d'un certain nombre de discours le place au mileu des années quarante vers la fin d'une confiance scientifique dans le changement extérieur, et au début d'une lecture politisée des théories de l'inconscient.

Il faut dire cependant que Victor Serge traite quelques-unes des mêmes antinomies que « la pensée 68 » - humanisme/inhumain, raison/déraison, homogénéité/hétérogénéité, totalité/discontinuité, identité/différence. Cependant, chez lui ces discours s'informent de façon dialectique. La rencontre de l'anarchisme et du marxisme, surtout, produit un cocktail de discours du moi qui rejette l'individualisme forcené ainsi que l'absorption dans le collectif soit du parti soit d'une « humanité » linéaire et non problématique.

Il écrit en 1937 : « La notion même de l'individu, ou, mieux, de la personne, s'est modifiée ; l'homme nous apparaît plus social que jamais, modelé, enrichi ou appauvri, diminué ou grandi par sa condition ; instable, complexe, contradictoire même, car ce que l'on appelait son *Moi* est surtout le point d'intersection d'une multitude de lignes d'influence. Notre notion de la *personne* n'en est pas affaiblie, mais rénovée, replacée en quelque sorte dans l'ambiance. » (23)

On voit les ressemblances mais aussi

les différences dans la description de l'« individu contemporain » que l'on trouve dans l'œuvre de G. Lipovetsky, *L'Ere du vide: Essai sur l'individualisme contemporain* de 1983, et citée par Ferry et Renaut : « espace flottant, sans fixation ni repère, disponibilité pure, adaptée à l'accélération des combinaisons, à la fluidité de nos systèmes », ce nouveau Moi, celui de la « fin de la volonté », correspond à « des individus de plus en plus aléatoires,... combinaisons jusqu'alors improbables d'activité et de passivité » dont « l'identité personnelle devient problématique (...) « l'individu se désagrège en un patchwork hétéroclite, en une combinaison polymorphe, image même du postmodernisme ». (24)

Serge avait conscience de la crise de l'humanisme, et il a cherché des réponses ; il savait que des changements historiques dans la constitution du sujet se produisent. Mais sa vie et son œuvre sont fondées sur l'action historique, sur la capacité des consciences d'agir, malgré et même à cause de leurs pluralités non totalisables. Il a su distinguer les aspects progressistes et régressifs de la logique de la tradition des Lumières. On a dit souvent autour de son centenaire combien il a à nous dire sur l'évolution de l'Union Soviétique et des pays ex-communistes de l'Europe. Il faudrait souligner aussi combien à l'Occident nous pouvons apprendre dans sa recherche d'une action et d'une praxis fondées sur une « humanité » de l'ouverture et non de la clôture.

(1) L. FERRY & A. RENAUT, *La Pensée 68 : Essai sur l'antihumanisme contemporain,* Gallimard, 1985.
(2) R. DEBRAY, *Modeste contribution aux discours et cérémonies du dixième anniversaire,* Maspero, 1978.
(3) Victor SERGE, *Carnets,* Actes Sud, 1985, pp. 128-130.
(4) Victor SERGE, *Les Révolutionnaires,* Seuil, 1967, p. 115.
(5) *Ibid.,* p. 121.
(6) *Essai sur les données immédiates de la conscience,* PUF, 1982, p. 81.
(7) Victor SERGE, *Les Années sans pardon,* Maspero, 1971, p. 90.
(8) Victor SERGE, *L'Impérialisme stalinien, Le Nouvel impérialisme russe,* Spartacus, 1972, p. 18.
(9) Victor SERGE, « Puissance et limites du marxisme », in *Seize fusillés à Moscou,* Spartacus, 1972, p. 135.
(10) Victor SERGE, *Carnets, op. cit.,* p. 53.
(11) *Le Rétif,* textes réunis et présentés par Yves Pages, Librairie Monnier, 1989, p. 85.
(12) *Ibid.,* p. 77.
(13) *« Esbozo critico sobre Nietzsche »,* traduit par Costa-Iscar, *Tierra y Libertad. I:* « Un filosofo de la violencia y de la autoridad », 369, 18 décembre 1917, repris du n° 358 censuré. II : « Las dos morales », 359, 8 août 1917. III : « Nietzsche, buen alemán imperialista », 361, 24 octobre 1917. IV : « El rebelde : la influencia », 362, 31 octobre 1917. V : « Dionisio - Conclusion », 363, 7 novembre 1917.
(14) Victor SERGE, *Les Révolutionnaires, op. cit.,* p. 54 ; c'est moi qui souligne.
(15) Victor SERGE, « L'Hôpital de Léningrad », in *Le Tropique et le Nord,* Maspero, 1972, pp. 47-60.
(16) Michel FOULCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique,* Plon, 1961, p. 208.
(17) *Carnets,* p. 95.
(18) *Ibid.,* pp. 136-138.
(19) Archives de Serge.
(20) Lettre à Mounier du 14 janvier 1941, *Bulletin des amis d'Emmanuel Mounier,* 39, avril 1972, p. 9.
(21) Victor SERGE, *Carnets, op. cit.,* p. 93.

(22) Victor SERGE, *Les Années sans pardon, op. cit.*, p. 230.
(23) Victor SERGE, « La Pensée anarchiste », *Le Crapouillot*, numéro spécial, janvier 1938, p. 7.
(24) FERRY & RENAUT, *op. cit.*, p. 284.

S

Victor Serge ou le socialisme en exil

Mateo ALALUF

D'emblée Richard Greeman définit le personnage et sa double vocation : le révolutionnaire écrase l'écrivain, mais en même temps celui-ci fait du révolutionnaire un poète négligé par les politiques. Ainsi Serge alimente-t-il le paradoxe d'une double réussite, mais où chacun des éléments annule précisément l'autre. Mais qu'importe pour Serge la réussite ? Puisqu'il est précisément, comme le dit si justement Jean Rière, « un écrivain qui ne se préfère pas, parce qu'il est un militant ».

C'est cette singularité de Victor Kibaltchitch que les différentes contributions aident à décoder dans ses écrits, et les pseudonymes qui les ont localisés à travers les étapes de son parcours. Car, « l'importance de l'écriture » comme le dit Luc Nemeth relie l'écrivain au révolutionnaire puisque c'est d'abord par l'écrit que travaille Kibaltchitch.

1. LE RETIF

L'individualisme militant, la démolition pure et simple de l'ordre établi constituent les repères du jeune anarchiste qui signe à l'époque « le Rétif ». Ses premiers articles sont aussi la clé de voûte de sa critique. Yves Pagès s'attache à en dévoiler en quelque sorte les ressorts. Il en dégage notamment l'idée de « servitude volontaire ». L'exploitation et la domination sont certes des produits du pouvoir qui se sert sans compter de coercition et de violence. Mais ils reposent aussi sur l'attitude passive des victimes. Celles-ci contribuent à légitimer l'édifice de leur propre oppression. L'ordre établi fonctionne ainsi dans la mentalité du maître comme dans celle de l'esclave.

Si bien qu'à cette première ruse de la raison, une deuxième peut s'ajouter en toute logique : c'est l'illusion révolutionnaire, le mirage du grand soir. Le syndicalisme révolutionnaire, auquel il adhérait, se trouvait cependant piégé par cette double ruse de la raison. C'est pourquoi il n'avait finalement réussi qu'à reculer l'émancipation de chaque individu au bénéfice du leurre d'un discours révolutionnaire prônant l'émancipation collective.

L'action directe illégale prônée par ses amis anarchistes et pour laquelle il connaîtra ses premiers emprisonnements, n'échappait pas non plus à cette « Loi du conformisme social » qui conduit à l'élimination inéluctable des insoumis et des rebelles.

Le Rétif est certes de ceux-là, il partage le sort des « en dehors » et veut pervertir le conformisme et tordre les outils de la domination sociale. Sa philosophie consiste à faire une torsion profonde jusqu'au « Nietzchéisme libertaire », comme le montre Pagès.

2. ANARCHISME ET BOLCHEVISME

Comment comprendre le passage de l'anarchiste au bolchevisme ? Ce ralliement, chacun le sait, ne va pas de soit. D'autant plus que pour Kibaltchitch, comme le rapporte Pierre Broué, « la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire » et n'est-ce pas « le pouvoir qui corrompt le meilleur » ? Quel est le pouvoir qui s'est trouvé plus intimement lié au meilleur pour le corrompre précisément du point de vue du militant anarchiste sinon le pouvoir bolchevique ? Si bien que partout dans le monde, comme le dit Philippe Destatte, « deux internationales, celle de la police et celle des socialistes, vont étouffer le mouvement anarchiste ».

Plutôt qu'une rupture, les différentes contributions nous invitent au contraire à découvrir le fil qui relie précisément le Rétif à Victor Serge. C'est dans son engagement anarchiste que nous trouverons paradoxalement les raisons du bolchevisme de Kibaltchitch.

D'abord, à partir de témoignage et de textes Luc Nemeth dénombre les informations et conseils qu'il prodigua à des anarchistes ainsi que les interventions qu'il fit en leur faveur à partir de ses fonctions dans l'appareil de l'Internationale. De plus, même lorsque cela était particulièrement mal vu en URSS, il ne dissimula pas son passé anarchiste.

Mais quant à l'évolution de sa pensée, Yves Pagès en décodant en quelque sorte l'anarchiste, encode en même temps d'une certaine manière le communiste. D'abord bien sûr pour le jeune Kibaltchitch « hors de la recherche des causes du mal, tout est puéril ». (1) Mais pour y arriver on se heurte à cette double ruse de la raison révolutionnaire. La passivité ouvrière qui résulte du fait que les ouvriers ne sont pas révolutionnaires « par nature » ; et en conséquence l'impasse de l'action directe révolutionnaire. Dans les faits, la révolution russe constitue précisément une réponse à cette impasse.

3. « PASSION ET COMPASSION REVOLUTIONNAIRES »

Ernest Mandel décrit en Victor Serge, à l'instar de John Reed, le journaliste de la révolution. Il est journaliste par nécessité : il doit bien sûr d'abord gagner sa vie. Il l'est aussi par sens du détail, de la description juste et par amour de l'écrit. Sous sa plume la révolution est aussi insolence, et le détail rejoint une maîtrise du mouvement d'ensemble.

Paul Aron retraçant les rapports entre Serge et Plisnier dévoile chez Serge cette perception de l'enjeu de la révolution non seulement en termes économiques et sociaux mais aussi singulièrement comme « traitement infligé à l'homme ». Serge écrit à Plisnier : « Je pense à la littérature qui ne s'isole pas de la vie, mais la rejoint. Celle des hommes vivants ». (2)

Dans ce que Ian Birchall qualifie de « culture prolétarienne », il dégage bien le projet de Serge de fonder une littérature sur l'expérience des opprimés. Une littérature donc qui ne se limite pas à étudier le prolétariat du dehors, mais qui regarde le monde du point de vue du prolétariat.

Lorsque Michel Graulich relate son séjour mexicain dans ses rapports avec le monde amérindien, c'est aussi la même démarche qu'il dégage chez Victor Serge : un intérêt pour l'indien « actuel », celui qui vit dans les villages et les villes et une compréhension

« de l'intérieur » de sa vie de tous les jours.

Ces différents points de vue convergent bien vers ce que Ernest Mandel appelle la « passion et la compassion révolutionnaires » de Victor Serge. Certes sous sa plume la révolution n'est pas une abstraction. C'est une foule de détails, de peines, de souffrances, de joies et d'espoirs qui dessinent un mouvement d'ensemble et qui en font pour ses lecteurs que nous sommes quelque chose de bien concret.

On peut certes suivre Mandel lorsqu'il voit dans son engagement et son parti-pris difficiles pour la révolution le ressort de ce que d'autres appelleraient son talent. Mais peut-on considérer pour autant avec lui que l'attention de Serge pour les gens en particulier découla du constat et de la conviction suivant lesquelles « les masses sont révolutionnaires » ?

Ici Ian Birchall indique les voies d'une explication qui paraît moins schématique et plus convaincante. On peut supposer, dit-il, que Serge gardait des souvenirs et était imprégné par ses positions anarchistes. Que c'est précisément des expériences de jeunesse qui lui avaient appris sa manière propre de voir les choses, manière que Serge ne renie précisément pas.

Quels sont ces souvenirs de jeunesse ? Il y a d'abord cette double ruse de la raison que nous a suggéré l'analyse d'Yves Pagès, et qui conduit, à l'opposé du point de vue de Mandel, au constat de la passivité ouvrière. D'ailleurs les écrits de Serge sur l'art prolétarien vont également dans ce sens. Ensuite dans ce que Jean-Marie Neyts appelle l'influence du milieu anarchiste belge, il y a aussi l'influence des idées de Proudhon.

Dans le seul échange de correspondance entre Marx et Proudhon, (3) ce dernier, dans sa lettre du 17 mai 1846, soutient que les ouvriers sont réformistes, qu'ils ont « soif de science », que la révolution préconisée par Marx n'est qu'un « coup de main », et qu'il faut parler de l'ouvrier concret.

Certes Serge a bien changé depuis ses premiers engagements de jeunesse. Il a « tordu » l'anarchisme et s'est rallié au parti d'avant garde et à sa révolution. Mais il a gardé cette sensibilité pour le travail concret et pour la vie quotidienne.

4. « LE LENINISME LIBERTAIRE »

Philip Spencer définit Serge comme léniniste libertaire. On peut en effet voir dans le léninisme tout à la fois une préfiguration de ce que sera le stalinisme et l'on citera alors abondamment, *Que faire,* ou une pensée libertaire avec pour référence *L'Etat et la Révolution.* (4) Il en est ainsi par exemple de la conception du parti révolutionnaire. D'une part il s'agit chez Lénine d'un parti centralisé, élitiste, dur, sectaire et avant garde du prolétariat. Mais d'autre part c'est aussi le parti qui s'efface plus d'une fois aux moments décisifs devant la poussée des masses. Parti menacé, réprimé et fragile dans l'opposition comme à ses débuts au pouvoir, essayant de concilier l'entreprise de sape et de subversion de l'ordre établi avec la négociation, le compromis et la diplomatie.

On peut y voir dans cette oscillation, comme le fait Liebman, la capacité de Lénine à adapter sa pensée comme son action aux nécessités et aux conditions du moment. Pensée que l'on peut trouver à l'origine des pires perversions concentrationnaires du socialisme que subira d'ailleurs Victor Serge, mais dans laquelle il trouve aussi un modèle de démocratie directe et radicale.

Bien qu'ayant subi dans toute sa violence les camps et la répression stalinienne qu'il relate d'ailleurs avec autant de précision et de vérité dans

ses articles et ses livres, Serge reste toujours du côté du socialisme et de la révolution. Mais en même temps, il est par lucidité sans concession face au stalinisme, et à la différence de Trotsky il se refuse à défendre l'URSS comme Etat socialiste. « La passivité de nos camarades face à la répression en URSS a été un crime », (5) écrit-il par rapport aux premiers procès de Moscou en 1936. Et dans un de ses très nombreux articles parus dans le quotidien liégeois *La Wallonie* il réfute la possibilité d'être simultanément communiste dans ce que cela implique comme allégeance vis-à-vis de Moscou et libre exaministe. Ce serait tout comme si « la Sainte Inquisition ou Goebels » pouvaient être libre exaministes.

Certes, la question de savoir à quel moment Victor Serge estime que les premiers signes de la dictature apparaissent et que la révolution russe dégénère est discuté dans les différentes contributions. On peut cependant retenir ici avec Guy Desolre que le désaccord de Serge porte sur l'usage de la répression, de la violence et de la désinformation. Plus précisément indique Luc Nemeth sur la persécution des anarchistes, et, note Philip Spencer, plus fondamentalement à propos de la répression de Cronstadt. Il y a en tout cas accord sur l'importance de l'affaire espagnole, détaillée dans la contribution de Pelai Pagès, où Victor Serge défend les positions du POUM, et les victimes des répressions staliniennes. Sa rupture avec Trotsky, que Serge relate dans ses *Carnets,* résulte du refus de Trotsky de prendre clairement partie pour les anarchistes dans ce débat.

5. « L'AFFINITE ELECTIVE »

Au sein même de l'opposition au stalinisme il y a incontestablement une démarcation, comme le fait remarquer Guy Desolre, entre les vieux bolcheviks de cette opposition plus attachés à l'orthodoxie doctrinale et Victor Serge et sa mouvance dont le ressort est davantage la résistance à la dictature au nom d'une démocratie radicale.

Dans ses rapports avec Trotsky et le mouvement trotskyste, la contribution de Guy Desolre constitue une analyse très fouillée de la « mouvance sergienne ». Bien sûr dans la rupture avec Trotsky, il y a la méfiance de Serge vis-à-vis du Secrétariat international trotskyste, des divergences qui s'amplifieront par la suite sur les perspectives de la révolution, et surtout un désaccord sur la question de l'Espagne.

Mais sans se substituer à ces explications, Desolre en ajoute une autre, qui se combine aux précédentes. Ce sont les « affinités électives » qui constituent aussi une explication des fidélités et des ruptures de l'existence de quelque chose d'impalpable qui forme pourtant la mouvance sergienne.

Luc Nemeth met bien en évidence la place des liens d'amitié dans la vie militante du jeune Kibaltchitch. Nicole Racine retrace dans ses détails la campagne en faveur de la libération de Victor Serge des géôles staliniennes.

Chaque fois c'est un réseau d'amitié, fait d'estime et de chaleur humaine qui se met en mouvement. Cette mouvance est certes cimentée par un même engagement et une solidarité concrète. Mais aussi, me semble-t-il, par une même conception de la démocratie. Non pas celle des libéraux, ni celle vidée de tout contenu qu'il est de bon aloi d'exhiber à présent à tout propos. Mais de sa pratique concrète au sein du mouvement révolutionnaire et du débat ouvert par Trotsky avec *Leur morale et la nôtre* et où Serge se différencie effectivement de ce dernier sur la tension entre la fin et les moyens.

Vis-à-vis des trotskystes, dont Serge restera toujours proche et en liaison avec certains d'entre eux, Spencer parle du sens d'un double devoir : la fidélité à l'idéal trotskyste héritier d'octobre, mais aussi la nécessaire critique en fonction de ses positions concernant tout à la fois la démocratie et la perversion de l'Etat soviétique.

6. RENOUVELER LE SOCIALISME

Sorti en 1936 de captivité, Serge se retrouve à Bruxelles hébergé chez un militant syndicaliste d'origine russe, lui aussi emprisonné et expulsé d'URSS. Il partageait le logement de ce camarade, un modeste trois pièces, et des repas, « bonne soupe, ragoût de viande et pommes de terre ». Chez nous, là-bas, écrit-il émerveillé, « c'est un repas de haut fonctionnaire du parti ». Ce militant, chômeur, vivait en Belgique « au niveau d'un technicien bien rétribué en URSS. (6) En fait depuis qu'il l'a quittée alors qu'il était jeune, Bruxelles, qu'il retrouve maintenant avec son fils Vlady, a bien changé. Les ruelles « s'étaient assainies, embellies, enrichies. Cette cité (...) respirait le bien-être ». (7) C'était là l'œuvre du socialisme réformiste constate-t-il.

La question du rapport de Serge au socialisme réformiste n'a pas vraiment été abordé dans les différentes contributions. Il me paraît pourtant nécessaire de l'examiner : on y trouve de nombreuses références dans les *Mémoires d'un révolutionnaire* et des développements importants dans les *Carnets.*

Serge est d'abord impressionné par le niveau de vie de la classe ouvrière qu'il considère comme un acquis considérable du socialisme réformiste. Mais celà peut avoir des conséquences inquiétantes. Aussi écrit-il : « J'entrevoyais que ces ouvriers d'occident n'éprouvaient plus aucune envie de se battre pour le socialisme ni d'ailleurs pour quoi que ce fut ». (8) Et surtout avec la montée nazie il craint que rien ne soit plus possible : « ni révolution avec cette classe ouvrière bien nourrie de camembert frais, de vins aimables et de vieilles idées devenues des mots et complètement cernée du reste entre le Reich nazi, l'Italie fasciste, l'Espagne franquiste, la Grande-Bretagne insulaire et conservatrice ». (9) Et puis le capitalisme s'est aussi considérablement adapté et de ce fait renforcé. A ce sujet Serge est aussi impressionné par la « suprématie technique des Américains, depuis qu'ils ont planifié leur économie de guerre ». (10) Mais il y a aussi aux Etats-Unis « une classe ouvrière formidablement organisée et respectée (...) en lutte pour les salaires contre la machinerie des trusts (...). Ce qui a mes yeux domine le débat, écrit-il, c'est que la condition de l'ouvrier américain est matériellement magnifique (...) » (11)

En d'autres termes, pour Serge la situation a profondément changé en Europe et aux Etats-Unis. D'abord en ce qui concerne la classe ouvrière elle-même : « Il est faux d'écrire, affirme Serge, que la classe ouvrière, en démocratie bourgeoise, n'a que ses chaînes à perdre et qu'elle n'y jouit pas d'un bien-être réel et de réelles libertés ». (12) Ensuite l'Etat se transforme également : il n'est plus « la bande armée d'une classe pour la domination d'une autre (...) l'Etat moderne c'est aussi l'organisation des communications, des écoles, de l'hygiène publique, etc... ». (13) Enfin il n'y a plus, selon Serge, deux adversaires en présence mais trois : « conservatisme, socialisme et totalitarisme stalinien engagés dans une lutte mortelle ». (14)

Face à une situation qu'il analyse de cette façon, Serge tente à nouveau de livrer un double combat. D'une part, essayer d'endiguer la division de la

gauche et la « groupuscularisation de l'extrême gauche » dont il fait partie. Il regrette ainsi profondément la rupture intérieure en 1937 au parti socialiste français où la gauche, avec Marceau Pivert, fonde le Parti Socialiste Ouvrier et Paysan. Plus tard, depuis Mexico, il dit craindre le pire « si la gauche socialiste patauge dans l'extrémisme sans influence, avec un langage guère intelligible aux gens et une idéologie périmée, datant de 1920 ». (15) Il s'agit donc aussi pour lui, d'autre part, d'essayer de renouveler le socialisme, car celui-ci « n'est plus à jour ». (16) Il est possible pense-t-il d'œuvrer dans ce sens puisque, dans le socialisme, « l'essentiel demeure infiniment plus valable que les autres idéologies ». (17) Mais « il faut un renouvellement du socialisme et il se fera vu les nécessités, mais non sans peine, avec le temps ». (18)

En résumé, à sa libération des camps staliniens et à son retour en Europe, Serge soutient qu'en URSS « la situation de la classe ouvrière est pire que dans les pays capitalistes arriérés (salaires réels, logements, droits) ». (19) Suzi Weissman détaille d'ailleurs bien l'analyse de l'URSS sous Staline par Victor Serge. Or en occident, la sociale-démocratie aura contribué à sortir la classe ouvrière de sa misère et de sa léthargie. Elle l'aura rassemblée et matériellement vivifiée. Mais en même temps le socialisme réformiste aura politiquement désarmé cette même classe ouvrière. Aussi, du point de vue de la gauche socialiste qui est le sien, Victor Serge œuvre-t-il pour une critique implacable du stalinisme et un renouvellement du socialisme, souvent même en opposition avec ses plus proches compagnons.

7. « UN METIER DE VAINCU »

La phrase est de lui. C'est de son métier, du camp qu'il s'est choisi qu'il parle ainsi. « Rares sont ceux qui disent simplement : « Moi je suis du côté des plus forts, écrit-il, — on préfère ne pas même se le dire en son for intérieur et justifier la désaffectation que l'on éprouve à l'égard des vaincus par des arguments circonstanciels ». (20) Serge a choisi au contraire le parti pris le plus difficile : révolutionnaire et critique, opposant dans l'opposition. Il s'oppose à ses adversaires et polémique avec ses camarades.

Pierre Broué définit bien l'opposant. D'abord anarchiste pourfendeur de l'ordre établi, il épouse la cause de l'ordre révolutionnaire. A propos de Kronstadt, il approuve le parti mais plaide pour les marins insurgés. Ecrivain trotskyste par excellence, il n'est pas vraiment trotskyste. Dans cette double fidélité à la révolution et à sa critique, il dessine les contours de cette culture d'opposition qui donne force aux idées, suivant l'expression de Broué.

« Nous avons apporté dans les luttes sociales un certain maximum de conscience et de volonté de beaucoup supérieur à nos propres forces... » (2) écrit Victor Serge. « Nous avons souvent vu clair avec nos petits journaux de rien du tout, là où les hommes d'Etat pataugeaient dans la sottise bouffonne et catastrophique. » (22) Mais en même temps, écrit Serge : « J'ai failli me faire écharper en 1918 par des ouvriers français, mes camarades de travail, parce que je défendais la révolution russe au moment des pourparlers de paix de Brest-Litovsk. J'ai failli me faire écharper par les mêmes ouvriers, vingt ans plus tard, parce que je dénonçais le totalitarisme né de cette même révolution ». (23)

Lorsque Alain Cuenot relate les rapports de Serge avec le surréalisme dans l'épisode de la revue *Clarté* et lorsque Nicole Racine et Guy Desolre parlent de la mouvance sergienne, c'est toujours cette question de

l'opposition et de la critique au sein même de l'opposition qui est en cause.

Etre « avec et contre » est assurément la position la plus difficile. Serge éprouve beaucoup de difficultés à écrire son roman *Les derniers temps* qui relate l'occupation de la France et la fuite face aux Nazis jusqu'à l'exil en Amérique. (24) Car, écrit-il, « tous les hommes que j'ai tenté de faire vivre là m'apparaissent comme des condamnés cheminant dans du brouillard. Ils ont besoin d'une solution, j'ai besoin d'une solution pour eux — **et il n'y en a pas.** L'histoire ne peut imposer ses solutions qu'en leur passant sur le corps ». (25)

★ ★ ★

L'actualité de Victor Serge est peut-être celle de n'avoir jamais été d'actualité. Quarante ans avant l'*Archipel du Goulag,* il le décrivait dans ses détails, sa férocité et ses abérations. Mais pour lui, avoir subi les camps, c'était la lutte, le tribut à payer pour des droits démocratiques et l'émancipation ouvrière. La prison, la séquestration, les camps, tout comme le travail d'écriture, c'était le combat révolutionnaire. Celui qui permettait de prendre conscience du goulag, de la réalité du stalinisme, de la nécessité de la révolte et qui laissait déjà entrevoir l'URSS d'aujourd'hui.

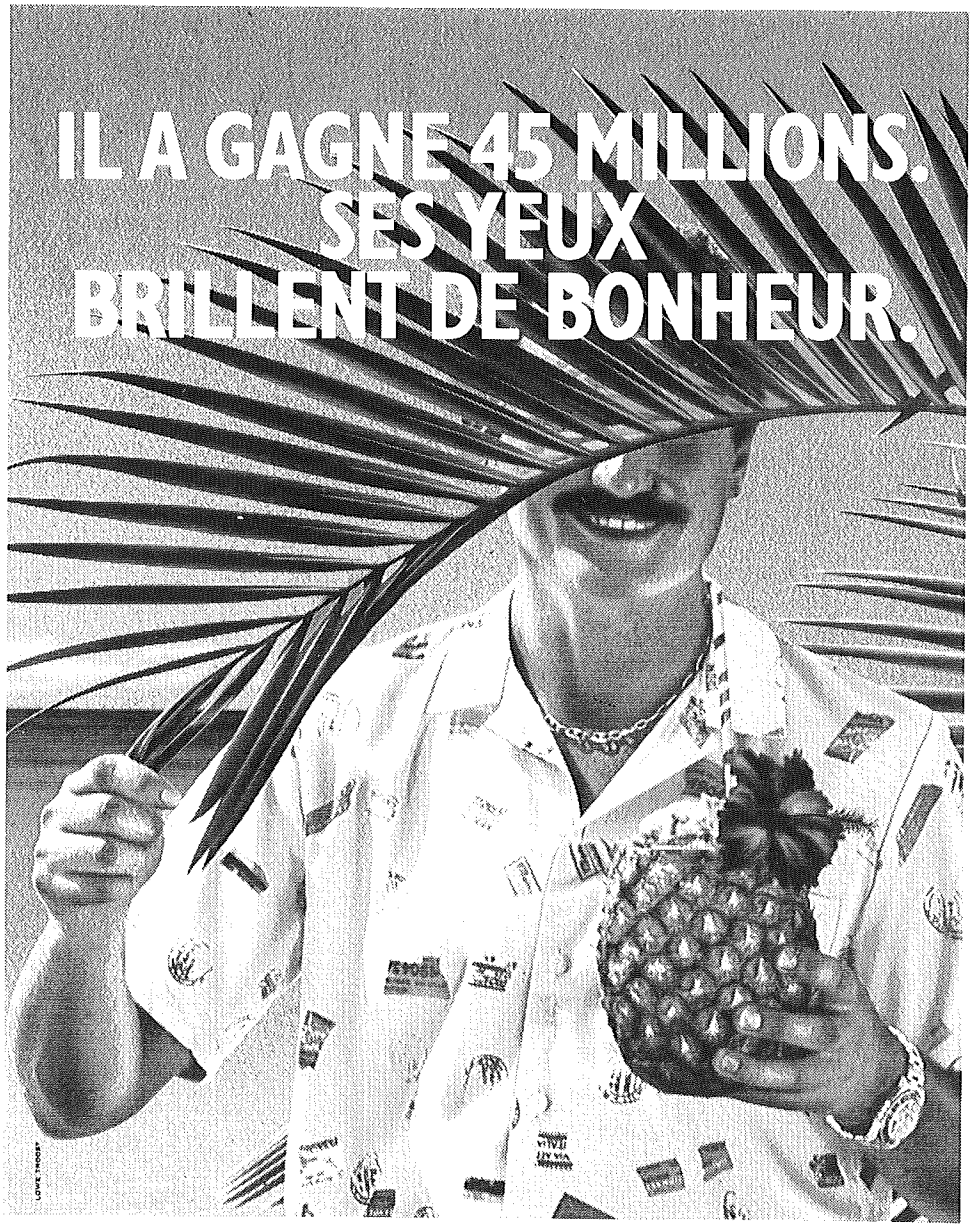
Comme hier son œuvre était victime à la fois du stalinisme et de sa réfutation bourgeoise, aujourd'hui elle l'est toujours par l'idéologie du totalitarisme new look qui s'exprime par l'équation suivant laquelle Marx = Lénine = Trotsky = Staline = Goulag.

Il nous reste cependant de Serge non seulement une pensée fondamentalement critique, une littérature vivante et un souffle antibureaucratique mais aussi un personnage que Charles Plisnier définit dans *Faux Passeports* comme un « errant de la lutte illégale sur tous les chemins de l'Europe et sur tous ceux de l'exil ». (26) Cet apatride de toutes les révolutions, nous permet ainsi de discerner également les flots de réfugiés, d'immigrés et de clandestins qui hantent toujours les routes de l'exil. Derrière ses tentatives de renouveler le socialisme il nous aide encore avec les moyens dérisoires de sa plume à découvrir l'ouvrier d'aujourd'hui rejeté de toutes les frontières et son mouvement. Le socialisme dont on ne cesse de décréter les disparitions pointe toujours son nez à travers les phrases de Serge qui jamais n'adhèrent et aujourd'hui plus que jamais se détachent.

(1) LE RETIF, « Contre la faim », *l'anarchie,* N° 337, 21.09.1911, cité par Luc Nemeth.
(2) Cité par P. Aron.
(3) Voir à ce sujet Pierre HAUBTMANN, *Proudhon, Marx et la pensée allemande,* Presses universitaires de Grenoble, Grenoble, 1981.
(4) Voir à ce sujet Marcel LIEBMAN, *Le léninisme sous Lénine,* 2 volumes, *Seuil,* Paris, 1973.
(5) Cité par Guy Desolre.
(6) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941, Seuil,* Paris, 1951, pp. 341-342.
(7) *Idem,* p. 343.
(8) *Idem,* p. 342.
(9) *Idem,* p. 380.
(10) Noté le 19.12.1944 dans les *Carnets, Actes Sud,* Paris, 1985, p. 152.
(11) Noté le 22.06.1946 dans les *Carnets, op. cit.,* p. 158.
(12) Noté le 13.10.1944, *Carnets, op. cit.,* p. 118.
(13) *idem.*
(14) Noté le 25. 12.1944, *Carnets, op. cit.,* p. 143.

(16) Noté le 24.10.1944, *Carnets, op. cit.*, p. 127.
(17) *Idem.*
(18) Noté le 22.06.1947, *Carnets, op. cit., p. 161.*
(19) idem.
(20) *Carnets, op. cit.*, p. 73.
(21) *Mémoires d'un révolutionnaire, op. cit.*, p. 390.
(22) *Idem.*
(23) *Idem,* p. 400.
(24) L'arbre, Montréal, 1946, 2 vol.
(25) *Carnets, op. cit.*, p. 147.
(26) Cité par Paul Aron.

S



Un jour, un beau jour, il a tracé six croix sur un bulletin de Lotto. Et d'un seul coup, tout a changé. La couleur du ciel, la température de l'air. La marque de la voiture, la taille du jardin. Sans parler du montant sur le compte en banque. Chaque année, ils sont des dizaines à qui cette aventure arrive. Mais personne ne le sait. Car quand 45 millions vous tombent dessus, la dernière chose dont on ait envie, c'est de la publicité.

Lotto

6 CROIX QUI CHANGENT UNE VIE.

UN PRODUIT DE LA LOTERIE NATIONALE

Bibliographie choisie

de Victor Lvovitch KIBALTCHITCH, dit Victor SERGE

établie en mai 1991 par **Jean RIERE.**

Les titres suivis d'un point • sont actuellement disponibles en librairie

I. ESSAIS HISTORIQUES, LITTERAIRES ET POLITIQUES

1. **Contre la Faim,** Paris, Editions de *« l'anarchie »,* publication n° 8, 1911, 16 p.,brochure à 5 centimes. [texte (de 10 p.) signé du pseudonyme « Le Rétif » — d'abord paru dans *l'anarchie,* n° 337, 21 septembre 1911 — ; suivi de celui de Mauricius : *Le rôle social des anarchistes*].

(2) **Essai sur Nietzsche** [daté de 1917, adressé à Florent Fels et Marcel Sauvage, directeurs de la revue [alors anarchisante] *Action/Cahiers de philosophie et d'art,* pour être publié à 500 ex. aux éditions du même nom et 1920 ; le manuscrit fut égaré par l'imprimeur... Traduction espagnol **[partielle semble-t-il]** par son ami Costa Iscar in *Tierra y Libertad,* Barcelone, n° 358-363, été 1917, parties I, II, III sous le titre ; **Esbozo critico sobre Nietzsche ;** parties IV et V : **Juicio critico sobre Nietzsche.** Figure dans l'édition 1992 du titre 11.

(3) **Pendant la guerre civil. Petrograd, mai-juin 1919. Impressions et réflexions,** Paris, Ed. de la Librairie du Travail, coll. « Les cahiers du travail » 1re série, 6e cahier, 15 mai 1921, 40 p.

(4) **Les Anarchistes et l'Expérience de la révolution russe,** Paris, Ed. de la Librairie du Travail, coll. « Les cahiers du travail », 1re série, 12e cahier, 15 août 1921, 48 p. ; repris dans le recueil **Les anarchistes dans la révolution russe** [établi par Alexandre Skirda] Paris, Ed. Tête de Feuilles, 1973, 186 p.

(5) **La Ville en danger : Petrograd, l'An II de la révolution,** Paris, Ed. de la Librairie du Travail, 1924, 64 p. [signé : Victor-Serge] ; le reliquat du tirage figure dans la revue d'Henry Poulaille *à contre courant* n° 4-5, oct.-nov. 1935 ; figure dans le tome 3 de la rééd. 1971 du titre 10.

(6) **Lénine - 1917. La pensée et l'action de Lénine depuis son départ de Suisse jusqu'à la prise du pouvoir,** Paris, Ed. de la Librairie du Travail, coll. « Faits et Documents » n° 2, 1925, 72 p. ; Paris, Ed. René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus,* n° 8, 1937 (nouvelle édition augmentée d'une préface : *« Vingt ans après »*).

(7) **Les Coulisses d'une Sûreté Générale. Ce que tout révolutionnaire devrait savoir sur la répression,** Paris, Ed. de la Librairie du Travail, 1925, 126 p. [signé Victor-Serge]; réédition partielle [non pag.], 1934, 21 p.: **Le problème de l'illégalité. Simples conseils au militant**; Paris, Maspero, « petite collection maspero » n° 63, 1970; 1972; 1977; 116 p.; nlle éd. sous le titre: **Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression,** [l'édition augmentée annoncée pour 1934 n'a pas paru].

(8) **Soviets 1929,** Paris, Rieder, 1929, 214 p.; tome II de la trilogie de Panaït Istrati, **Vers l'autre flamme.** [quelques chapitres repris in édition 1992 du titre 11].

(9) **Vie des révolutionnaires,** Paris, Ed. de la Librairie du Travail, coll. « Faits et Documents » n° 8, 1930, 30 p.

(10) **L'An I de la Révolution Russe, Les débuts de la dictature du prolétariat (1917-1918),** Paris, Ed. de la Librairie du Travail, 1930, 472 p. [signé Victor-Serge]; Paris, Ed. de Delphes, 1965, 511 p.; Paris Maspero, « petite collection maspero » n° 88, 89, 90, 1976, 248, 136, 152 p.; éd. augmentée: d'un *Avant-propos* inédit (sept. 1938), d'une postface: *Trente ans après* (juillet-août 1947; publiée dans le n° 309, nov. 1947 de *la Révolution prolétarienne,* sous le titre: *« Trente ans après la révolution russe »,* amputée toutefois du texte figurant p. 75 du n° 90) et de la reprise du titre 4. [annoncée dès 1938, la réédition chez Grasset en 1939 sous forme d'un livre de 472 p. ne parut pas... pour des raisons « diplomatiques »...].

(11) **Littérature et Révolution,** Paris, Ed. de la Librairie Valois, coll. *Les Cahiers bleus* n° 10, IIe série, 1er avril 1932, 128 p. [par les soins d'Henry Poulaille]; Paris, Maspero, « petite collection maspero » n° 155•, éd. [due à Jean Rière] augmentée de 2 textes publiés dans la revue *Clarté* n° 72 du 1er mars 1925 et n° 22 du 3 nov. 1928; Paris, Librairie Séguier, à paraître [1992, 300 textes réunis et annotés par Jean Rière].

(12) **Seize Fusillés. Où va la révolution russe?** Paris, Ed. René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus,* n° 1, série nouvelle, oct. 1936, préface de Magdeleine Paz, 64 p.; id., *Cahiers Spartacus,* série B, n° 51, nov. déc. 1972 (éd. augmentée de *Lettres inédites* de Russie, de Belgique, de Marseille, du Mexique), 176 p.; id., série B, n° 126•, janv.-fév. 1984, 176 p.

(13) **De Lénine à Staline,** Paris, n° spécial de la revue *le Crapouillot,* (de Jean-Galtier Boissière) janvier 1937, 68 p.

(14) **Vingt-neuf Fusillés et la fin de Iagoda,** Paris, n° spécial de la revue *Lectures prolétariennes, n° 3, avril 1937, 30 p.*

(15) **Destin d'une Révolution.** URSS, 1917-1937, Paris, Grasset, 1937, 326 p.

(16) **Méditation sur l'Arnarchie** (18 p.), Paris, revue *Esprit,* n° 55, avril 1937 (1re version d'une partie du chap. 1 des **Mémoires d'un révolutionnaire**; repris in édition 1992 du titre 11).

(17) **Introduction** (37 p.) à l'ouvrage **Les Syndicats soviétiques,** Paris, Ed. Pierre Tisné, coll. « Les travail et la vie » n° 3, 1937, 126 p.

(18) **La Pensée anarchiste** (12 p.), Paris, numéro spécial du *Crapouillot: l'Anarchie,* janvier 1938, 66 p.; repris in titre 57.

(19) **L'Assassinat d'Ignace Reiss** (33 p.) in **L'Assassinat politique et l'U.R.S.S.,** dossier par Victor Serge, Alfred Rosmer et Maurice Wullens

[en fait le texte signé par ce dernier est de Gérard Rosenthal], Paris, Ed. Pierre Tisné, 1938, 96 p. et Ed. *Les Humbles,* Paris, Cahier n° 4, avril 1938, 96 p.

(20) **« La Révolution russe. Février-Octobre 1917 »** (30 p.), constitue le chap. VI du recueil **Histoire des Révolutions de Cromwell à Franco,** Paris, Gallimard, 1938, 250 p.

(21) **« Vie d'un révolutionnaire »** (17 + 1 p. + notes) in Joaquin Maurin, **Révolution et contre-révolution en Espagne,** Paris Rieder, 1937, 368 p.

(22) **Portrait de Staline,** Paris, Grasset, 1940, 188 p.

(23) **Hitler contra Stalin. La Fase decisiva de la guerra mundial** [texte français inédit : **L'Empire nazi contre le peuple russe**], Mexico, Ediciones Quetzal, 1941.

(24) **La GPU prepara un nuevo crimen !** [texte français inédit : **Dossier de la calomnie : nous accusons le Guépéou**], Mexico, Edicion de *« Analisis », Revista de Hechos e Ideas,* 1942, 77 p. brochure signée par : Julian Gorkin, Marceau Pivert, Gustav Regler et Serge, auteur de la *Declaracion comun.*

(25) **Los Problemas del Socialismo en nuestro tiempo,** Mexico, Ediciones Ibero Americanas de la revue *Mundo,* 1944 [avec des textes de Julian Gorkin, Marceau Piverts, Paul Chevalier et Serge dont le texte français **Guerre de transformation sociale** est inédit], 126 p.

(26) **La tragédie des écrivains soviétiques (Conscience de l'écrivain),** Paris, Ed. René Lefeuvre, coll. « Les Egaux », supplément à la revue *Masses* de janvier 1947, n° 6, 16 p. Repris in rééd. 1972 et 1984 du titre 12 et in rééd. 1992 du titre 11.

(27) **Le nouvel impérialisme russe,** Paris, Ed. René Lefeuvre, Cahiers Spartacus n° 13, janvier 1947, 48 p. ; nlle éd. augmentée sous le titre : **Hommage à Victor Serge. Le nouvel impérialisme russe,** Paris, Cahiers Spartacus, série B. n° 50•, oct.-nov. 1972, 46 + 48 p. [Est ajoutée une brochure de Boris Souvarine ; *Le Stalinisme,* 37 p.].

(28) **Pages de Journal (1936-1938)** et **Pages de Journal (1945-1947),** Paris, revue *Les Temps Modernes* (de J.P. Sartre et M. Merleau-Ponty), n° 44 et 45, juin et juillet 1949. Repris partiellement in titre 31 et intégralement in rééd. 1992 du titre 11.

(29) **Vie et Mort de Léon Trotsky,** Paris, Ed. Amiot-Dumont, 1951, 344 p. ; Paris, Club des Amis du livre, coll. « Le Meilleur livre d'histoire », 1961, 288 p. ; Paris, Maspero, 2 vol., « petite collection maspero » n° 115 et 116, 1973, 184 p. et 152 p., augmentée d'un texte inédit en français, daté du 1er août 1942 : *« Le Vieux ».*

(30) **Le Tournant obscur,** Paris Ed. Les Iles d'Or/Plon, 1951, 172 p. ; Paris, Ed. Albatros, 1972, 206 p., avec une présentation de Magdeleine Paz, suivie de son intervention au Congrès International des Ecrivains (Paris, juin 1935). Ce recueil de 8 chap. correspond, à des variantes près, aux chap. 5 et 6 des **Mémoires.** Laissé en France en 1940, publié par erreur... Le chap. 4, *Esssenine,* daté de 1931 et publié en 1933 en Belgique, est repris in rééd. 1992 du titre 11.

(31) **Mémoires d'un révolutionnaire/1901-1941,** Paris, **1re version :** Le Seuil, 1951, 424 p. ; Id., 1965, 424 p. : Paris, Club des Editeurs, coll. Hommes et Faits de l'Histoire n° 6, 1957, éd. illustrée, établie et anotée par

Gilbert Sigaux, postface de Julian Gorkin : *Les dernières années de Victor Serge, 1941-1947.* 468 p. **2e version** : revue et corrigée par l'auteur, découverte et établie par Jean Rière, Le Seuil, coll. « Points-Histoire » n° 94•, 1978, 444 p.

(32) **Carnets,** Paris, Ed. René Julliard, 1952, choix de Maurice Merleau-Ponty, 222 p. ; Arles, Actes Sud, Hubert Nyssen éditeur•, 1986, 184 p. préface de Régis Debray : *Le beau métier de vaincu.*

(33) **La révolution chinoise 1927-1929,** Paris, Ed. Savelli, 1977, introduction de Pierre Naville, 148 p.

(34) **La lutte contre le stalinisme,** textes et lettres [de Serge et de Trotsky] 1936-1939, réunis et présentés par Michel Dreyfus, Paris Maspero, 1977, 272 p. ; [éd. désavouée par le fils de Serge : partielle et partiale].

(35) **Le Rétif/Articles parus dans « l'anarchie » 1909-1912,** textes réunis et présentés par Yves Pagès, Paris, Librairie Monnier, 1989, 224 p. [choix d'articles]•.

(36) **Notes d'Allemagne (1923),** Paris, La Brèche-PEC éd., 1990, 216 p. préface et notes de Pierre Broué. [signés « R. Albert », articles publiés en revues en 1923 et 1924, il ne s'agit ici que d'un choix limité...].•

II. ROMANS ET NOUVELLES

(37) **Les Hommes dans la Prison** (roman écrit en 1929-1930), Paris, Rieder, 1930, 310 p., préface de Panaït Istrati ; figure in titre 48.

(38) **Naissance de notre Force** (roman écrit en 1929-1930), Paris, Rieder, 1931, 2284 p. ; figure in titre 48.

(39) **Ville conquise** (roman écrit en 1930-1931), Paris, revue *Europe* n° 113-117, mai-sept. 1932 ; Paris, Rieder, 1932, 290 p. ; Lausanne, Ed. Rencontre, coll. « Prix Rencontre » n° 29 [Prix Rencontre 1932], 1964, 312 p., préface d'Olivier de Magny ; figure in titre 48.

(40) **Mer Blanche** (nouvelle écrite en sept-oct. 1931), Paris, *Revue des Vivants,* n° 8 et 9-10, août et sept. 1932 ; Liège, revue *Les Feuilles Bleus,* n° 295, mai 1935, augmentée de 13 poèmes, préface d'Henry Poulaille [à qui l'on doit aussi la 1re publication]. Figure in titre 47.

(41) **L'Impasse Saint-Barnabé** (nouvelle écrite an 1931-1932), Paris, revue *Esprit,* n° 43 et 44 avril et mai 1936 ; figure in titre 47.

(42) **S'il est minuit dans le siècle** (roman écrit en 1938-1939), Paris, Ed. Bernard Grasset, 1939, 296 p. ; Id., 1971, 256 p. ; Paris, Hachette, coll. « Le Livre de Poche », n° 3975, 1976, 288 p. ; Paris, B. Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges » n° 58•, 1986, 262 p. ; figure in titre 48.

(43) **Les Derniers Temps** (romans écrit en 1943-1945), Montréal, Editions de l'Arbre, 1946, 2 vol., 262 et 260 p. ; Paris, Ed. Bernard Grasset, 1951, 1 vol., 406 p.

(44) **L'Affaire Toulaev** (roman écrit en 1940-1942), Paris, Le Seuil, 1948, 384 p. ; Paris, Le Club Français du Livre, 1948, préface de Léon Werth, 426 p. ; Paris, Hachette, coll. « Le Livre de Poche » n° 4954, 448 p. ; figure in titre 48.

(45) **La folie de Iouriev** (nouvelle), Paris, revue *Preuves* n° 24, février 1953 ; figure in titre 47 sous son vrai titre : **L'Hôpital de Leningrad. (Histoire vraie).**

(46) **Les Années sans pardon** (roman écrit en 1946), Paris, Maspero, coll. « Voix » 1971, 376 p. ; Paris, Maspero, « petite collection maspero » n° 218•, 1979, 376 p.

(47) **Le Tropique et le Nord** (4 nouvelles; titre et plan de Serge lui-même), Paris, Maspero, coll. « Voix », 1972, 160 p. [comprend les titres 39, 40, 44 et un inédit: **Le Séisme (San-Juan Parangaricutiro)**, écrit en 1943-1944]. Id., 1982•, 180 p.

(48)(**Les Révolutionnaires** [cycle romanesque], Paris, Le Seuil, 1967, 958 p.; Id., 1980, 958 p., préface de Jean-Louis Bory: *« Contre la légende et l'oubli »* [Réunion des titres 35, 36, 37, 40, 42. Devraient logiquement en faire partie les titres 42, 45, 46].•

III. POEMES

(49) **Poèmes** [4] in recueil **Douze Poètes** établi et préfacé par Tristan Rémy, Paris, Editions Sociales Internationales, 1931, 146 p. repris in titre 52.

(50) **Résistance**, Paris, Les Humbles, Cahiers n° 11-12, nov.-déc. 1938, 64 p.; Paris, Maspero, coll. « Voix », 1972, 80 p., sous le nouveau titre: **Pour un brasier dans un désert.** repris in titre 52.

(51) **Mains**, Zurich, revue *Témoins,* n° 21, février 1959 [dernier texte littéraire écrit par Serge]. repris in titre 52.

(52) **Messages** [recueil inédit de 20 poèmes dont 1 figurant déjà in titre 50], à paraître, Paris, 1992, accompagné des titres 48, 49, 50, de textes inédits et de textes peu accessibles réunis par Jean Rière.

IV. CORRESPONDANCES: (principales lettres)

(53) **Lettres à ses amis et défenseurs** [entre 1933 et 1947, revues *L'Ecole Emancipée, Esprit, Les Humbles, la Révolution prolétarienne,* etc), réédition revue et augmentée prévue.

(54) **Lettres à Antoine Borie**, Zurich, revue *Témoins* n° spécial (21), février 1959, avec un témoignage de Julian Gorkin; réédition prévue. **texte conforme aux originaux.**

(55) **Lettres à Emile Armand**, Paris, revue *Le Mouvement social,* n° 47, avril-juin 1964; réédition **intégrale et conforme aux originaux** prévue.

(56) **Correspondance entre Victor Serge et Emmanuel Mounier (1940-1947)**, Paris, *Bulletin des Amis d'E. Mounier,* n° 39, avril 1972; édition revue et augmentée de lettres antérieures prévue. **texte conforme aux originaux.**

(57) **Lettres à Panaït Istrai (1929-1931: 43), Valence**, *Cahiers Panaït Istrati* n° 7, mars 1990•. Le même numéro contient des lettres de Boris Souvarine et de Magdeleine Paz à Istrati et [?] le titre 18 de Serge. Edition revue, corrigée et augmentée de textes inédits ou peu connus prévue par l'Association Serge: **texte conforme aux originaux.**

(58) **70 lettres inédites à Henry Poulaille (1931-1947)**, Bassac (Charente/France), Editions Plein Chant, *Cahiers Henry Poulaille* n° 4-5: **Hommage à Victor Serge (1890-1947) pour le centenaire de sa naissance**, mars 1991, 256 p. **texte conforme aux originaux.**•

(59) **Lettres inédites à Charles Plisnier (1931-1945: 31).** à paraître en 1991. **texte conforme aux originaux.**

(60) **Lettres inédites à Marcel Martinet (1921-1941: 112) et à [Jean] Daniel Martinet.** à paraître en 1991. **texte conforme aux originaux.**

(61) **Correspondance entre Victor Serge et André Gide.** à paraître en 1991. **texte conforme aux originaux.**

(62) **Correspondance entre Victor Serge et Léon Trotsky et Léon Sedov** en préparation. **texte conforme aux originaux.**

(63) **Correspondances diverses** en préparation : avec Angelica Balabanov [a], Henri Barbusse, Daniel Benedite, Jean Giono, Julian Gorkin, Daniel Guérin, Dwight et Nancy Mac Donald, André Malraux, Jacques Mesnil, André Nin, George Orwell, Magdeleine et Maurice Paz, Romain Rolland, Léon Werth, Maurice Wullens, etc... Certaines figurent dans l'édition 1992 du titre 11.

IV. TRADUCTIONS (du russe en français) :

1°) Œuvres littéraires :

Cf. **Mémoires d'un révolutionnaire,** chap. 1 et 2 : il s'agit de traductions soit anonymes, soit signées du nom de Jacques Povolozky, publiciste-éditeur russe pour lequel Serge travailla vers 1909-1912, à Paris. Confirmé par Povolozky lui-même et par Henry Poulaille.

(64) Romans proses, poèmes de Konstantin. D. Balmont et de Dimitri S. Merejkovski, de Nikolaï Tikhonov. Non identifiés à ce jour.
Michel Artzybachev [3 traductions signées Jacques Povolozky] :

(65) **Le vieux Procureur raconta** (nouvelle), Paris, Edouard Mignot éditeur, 1911, 20 p.

(66) **Sanine** (roman), Paris, Grasset, 1911, 484 p.

(67) **A l'extrême limite** (roman), Paris, Grasset, 1913, 344 p.

(68) Fedor Gladkov, **Le Ciment** (roman), Paris, Editions Sociales Internationales, 1928, 364 p. ; Id., 1929, 364 p. (préface de Serge ; son nom est mentionné sur la couverture) ; Genève, Ed. des Trois Collines, 1944, 527 p. (préface supprimée... ; le nom de Serge ne figure plus sur la couverture mais à l'intérieur du volume) ; Paris, Ed. René Julliard, 1970, 444 p. (ni mention du nom ni préface...).

(69) Henriette Chaguinian, **Hydrocentrale** (roman), Paris, Editions Sociales Internationales, collection « Horizons », 1933, 406 p.

(70) Mikhaïl Cholokhov, **Terres défrichées** (roman, livre I). Cette traduction commandée à V.S. par les Editions d'Etat ne lui fut pas payée !... [signalée par Jacques Mesnil in revue *la Révolution prolétarienne,* Paris, n° 175, 25 mai 1934]. Elle parut sous une double signature à Paris, Editions Sociales Internationales, 1933, 464 p. ainsi qu'à La Guilde de l'émancipation par le livre, 1933, 464 p. ; Paris, Le Club Français du Livre, 1952, 328 p. La traduction intégrale en 2 vol., due à Jean Cathala, parut chez Gallimard en 1965, sans que ce point soit évoqué et élucidé...

2° Œuvres historiques et politiques :

(71) Gregori Zinoviev, **N. Lénine,** Petrograd, Editions de l'Internationale communiste, 1920 ; Paris, Librairie de *l'Humanité,* 1926.

(72) Léon Trotsky, **Terrorisme et Communisme,** Petrograd, Editions de l'Internationale communiste, 1920 ; Paris, Librairie de *l'Humanité,* 1923 ; Paris, Union générale d'éditions, collection « 10/18 », n° 128-129, 1963. Paris, Editions Prométhée, collection « Sur le fil du temps », 1980, 208 p. [traduction révisée et présentée par Jean-Louis Dumont].

(73) N. Lénine, **L'Impérialisme, dernière étape du capitalisme,** Paris, Librairie de *l'Humanité,* 1923.

(74) N. Lénine et G. Zinoviev, **Contre le courant**, Paris, Bureau d'éditions, de diffusion et de publicité, 1927, 2 vol. [trad. avec Maurice Parijanine]; Paris, Maspero, 1970, 2 vol. (rééd. en fac-similé), 288 et 288 p.

(75) Léon Trotsky, **Lénine**, Paris, Librarie du Travail, 1925, 232 p. (trad. avec Maurice Parijanine); Paris Presses Universitaires de France, 1970, (sans mention du nom des traducteurs...), 278 p. suivi d'un texte d'André Breton.

(76) Léon Trotsky, **Où va l'Angleterre?**, Paris, Librairie de *l'Humanité*, collection « Bibliothèque Communiste » n° 1091, 1926, 246 p.

(77) Léon Trotsky, **Europe et Amérique**, Paris, Librairie de *l'Humanité*, collection « Bibliothèque Communiste » n° 1094, 1926, 142 p. Les deux titres ont été réédités en un volume : Paris, Anthropos, 1971, 248 p. préface de Pierre Naville.

(78) V.I. Lénine, **Oeuvres Complètes**, Paris, Editions Sociales Internationales, 1928 : le nom de Serge n'est mentionné que pour les volumes : VII. **Les Débuts de la première révolution russe (1904-1905)**, 530 p. — XIII. **Matérialisme et Empiriocriticisme**, 428 p. — XX. **Les Débuts de la révolution russe (mars-juin 1917)**. 756 p. [5 autres volumes seront publiés, pour lesquels la participation de Serge ne saurait être écartée : 1929, vol. IV, 632 p.; 1930, vol. X, 590 p. — et XXI. 634 p.; 1934, vol. VIII, 600 p.; 1935, vol. XXV, 688 p. Le texte originel est celui de la 2e édition revue et corrigée établie par l'Institut Lénine de Moscou].

(79) I. Lapidus et K. Ostrovitianov, **Précis d'économie politique (L'économie politique et la théorie de l'économie soviétique)**, Paris, Editions Sociales Internationales, collection « Bibliothèque Marxiste » n° 8, 1929, 468 p.

(80) Véra Figner, **Mémoires d'une révolutionnaire** [1re partie], Paris Gallimard, collection « Les contemporains vus de près », 1930, 272 p.; Paris, Denoël/Gonthier, collection « femme » [dirigée par Colette Audry], 1973, 1re (traduite par Serge) et 2e (traduite par Jeanne Rude) parties, présentation de Fernand Rude, 336 p. • Seule la traduction allemande : **Nacht über Russland**, Berlin, Malik Verlag, 1928, 586 p. comprend la 3e partie.

((81) Léon Trotsky, **La Révolution trahie**, Paris, Grasset, 1936, 350 p.

(82) Léon Trotsky, **Les Crimes de Staline. La Révolution trahie**, II., Paris, Grasset, 1937, 380 p.; Paris, Maspero, collection « fm/rouge » n° 2 et 3, 1973, 160 et 176 p.

(83) Léon Trotsky, **Leur morale et la nôtre**, Paris, Ed. du Sagitaire, 1939, 90 p.; Paris, Jean-Jacques Pauvert éditeur, coll. « Libertés » n° 45, 1966, 142 p.; Idem, collection « Libertés nouvelles » n° 22, 1972; 1977, 129 p. L'édition Pauvert, présentée et établie par Pierre Frank, augmentée du *« Prière d'insérer »* de la 1re édition faussement attribué à Serge et de *Moralistes et Sycophantes contre le marxisme* par Trotsky. Fort curieusement, Serge ne figure pas dans l'index biographique des noms cités dû au thuriféraire..., ni son démenti — publié seulement en 1963 par Peter Sedgwick in *Peace News*, Londres, n° 1435, 27 décembre et repris, avec d'autres textes inédits sur ce sujet, in titre 11 (1992). Le démenti formulé aussi par **G. Vereeken** fut « ignoré » par Pierre Frank, puis par Michel Dreyfus (cf. titre 34), qui préférèrent leur version à l'exactitude...

(84) Alexandre Barmine, **Vingt ans au service de l'URSS. Souvenirs d'un diplomate**, Paris, Albin Michel, 1939, 384 p.

Cette liste de traductions ne saurait être exhaustive : Serge ne s'est jamais soucié d'indiquer tous les volumes, articles, discours, lettres — de Lénine, de Trotsky, de Zinoviev, etc. — traduits par lui. D'autre part, son nom a souvent été omis, voire supprimé... soit par négligence, soit par censure... [cf. titres 68, 70, 73, 78, par exemple].

On trouvera, en annexe à la nouvelle édition de **Littérature et Révolution,** la liste chronologique de tous les textes — articles, lettres, traductions — répertoriés à ce jour dans les **périodiques d'expression française,** y compris ceux parus sous divers pseudonymes (période libertaire, période bolchevik). Et, en annexe à la 2e version des **Mémoires** (Paris, Le Seuil, 1978), la liste des **« Œuvres perdues, confisquées, inachevées, inédites ».**

[Parmi ces dernières ; **Initiation au Mexique** (titre de Serge, provisoire), recueil de textes sur le Mexique précolombien — **cf. la communication du professeur Michel Graulich, qui en assurera, en principe, la présentation** — et contemporain (1941-1947), à paraître fin 1991 si possible].

PUBLICATIONS DE L'I.E.V.

NOTES DE DOCUMENTATION

L'AVENIR DU SECTEUR FINANCIER EN BELGIQUE

Actes du colloque organisé par l'Institut Emile Vandervelde, le 13 janvier 1990 à l'Hôtel Sheraton - Aéroport.

108 pages — Prix : 135 F (+ 15 F de port)

★★★

DROIT D'ASILE : DES PROPOSITIONS

Résultat d'une réflexion en profondeur entreprise par la Commission « Immigration » du Parti Socialiste.

44 pages — Prix : 100 F (+ 15 F de port)

★★★

ALAIN CRESPINET

LES FONDS STRUCTURELS EUROPEENS A L'AUBE DU GRAND MARCHE INTERIEUR DE 1993

40 pages in 4° — Prix : 100 F (+ 10 F de port)

NOTES « MINOR »

MICHELLE LALLEMAND

L'INDICE DES PRIX A LA CONSOMMATION

(note n° 24 — Février 1991)

46 pages in 4° — Prix : 80 F (+ 20 F de port)

★★★

MARC FOCCROULLE

LE REGIME DU CAPITAL AUTORISE, DES ACTIONS SANS DROIT DE VOTE ET DE LA RESPONSABILITE DES ADMINISTRATEURS DANS LA PERSPECTIVE D'UNE MODIFICATION DU DROIT DES SOCIETES

(note n° 25 — Avril 1991)

32 pages in 4° — Prix : 80 F (+ 20 F de port)

★★★

PROJET SOCIALISTE POUR UNE EDUCATION DE L'AVENIR

(Travaux du Conseil Général élargi du P.S. — Bruxelles, le 2 mars 1991)

160 pages in 4° — Prix : 220 F (+ 30 F de port)

★★★

Versements : Socialisme, CCP 000-0322022-79
13, Boulevard de l'Empereur - 1000 BRUXELLES
Spécifier l'ouvrage demandé.

Achevé d'imprimer
sur les presses d'« Impricoop »
7000 Mons
le 10 octobre 1991